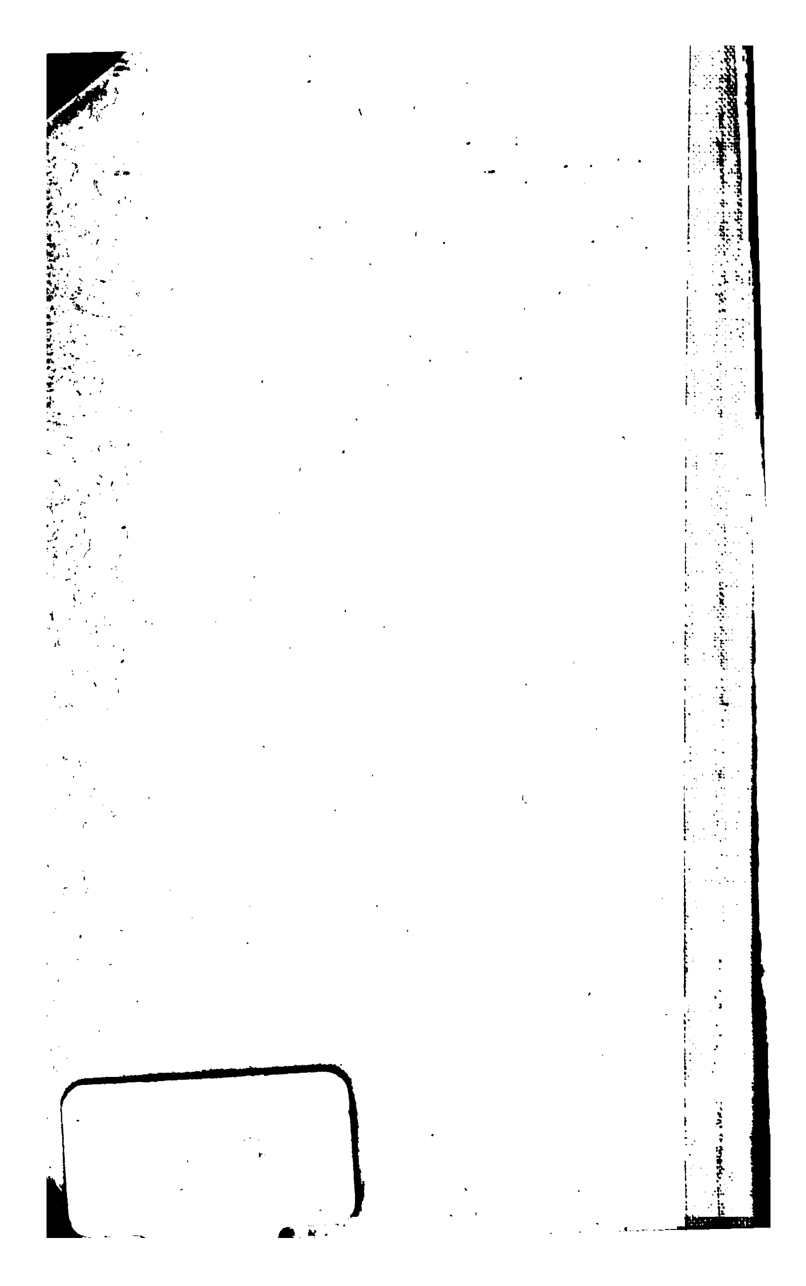
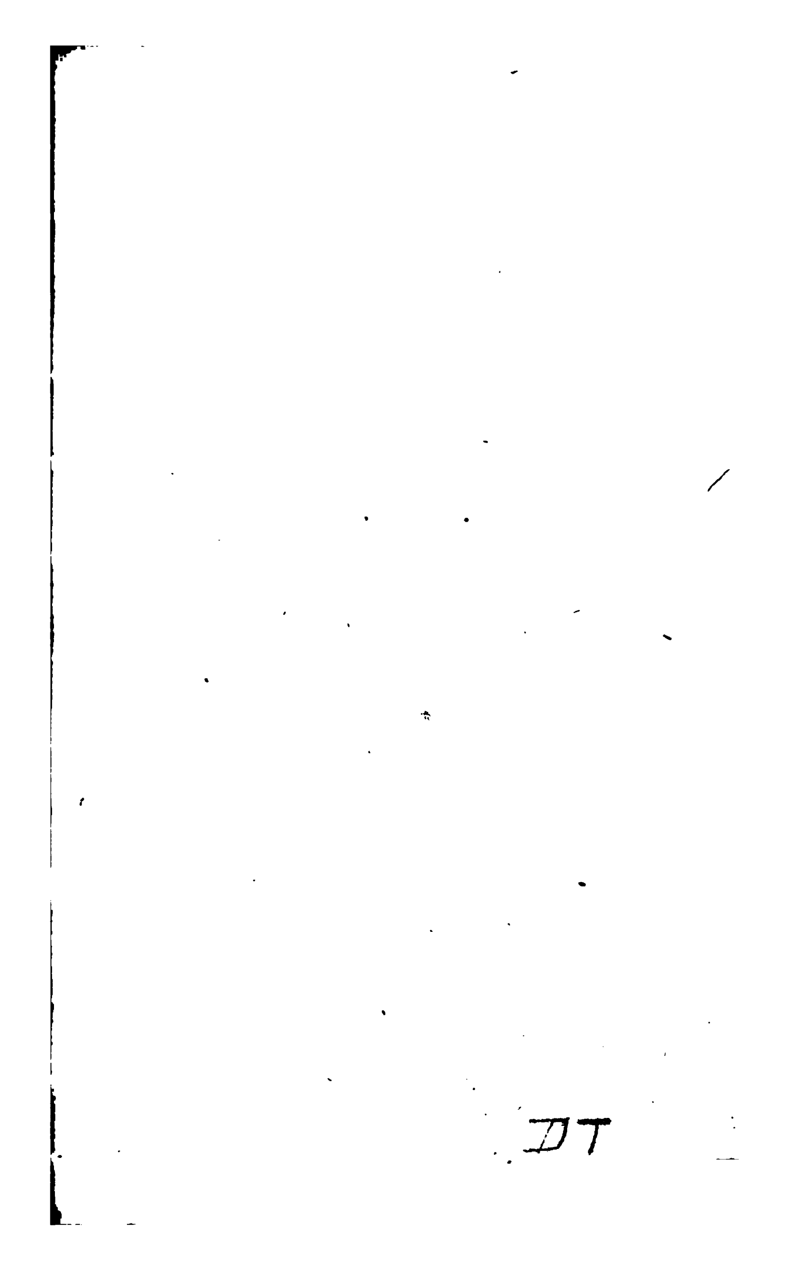



DT

LETTRES
DE MONSIEUR L'ABBÉ
LE BLANC,
HISTORIOGRAPHE DES BATIMENTS
DU ROI,

Cinquieme Édition de celles qui ont paru sous le titre de LETTRES D'UN FRANÇOIS.

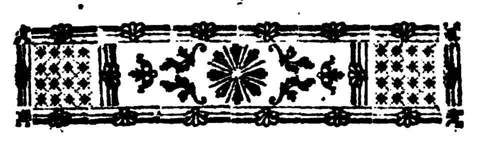
Quid verum atque decens curo & rogo, & omnis in hoc sum.

TOME SECOND.



A LYON,
Chez AIMÉ DELAROCHE, Imprimeur-Libraire, à l'enseigne de la Couronne & de la Rose d'or, *rue Merciere, maison de la Boule du Monde & aux halles de la Grenette.*

M. DCC. LVIII.



LETTRES D'UN FRANÇOIS.

LETTRE XXXIII.

A Monsieur l'Abbé D'OLIVET.

Sur le peu de progrès que l'Eloquence a fait en Angleterre, sur les personnalités & le manque de décence qui regnent dans les contestations des deux Chambres du Parlement.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LEs Anglois aiment assez notre Langue pour se plaire à lire Ciceron, même en François ; les Traductions que vous en avez données, sont ici fort recherchées. Celle des Tusculanes

que vous venez de publier, de concert avec M. le Président Bouhier, a été goûtée en Angleterre de tous ceux qui ſont en état de juger des beautés de l'Original, & de la fidélité avec laquelle chacun de vous les a rendues. Les Notes dont cet illuſtre Magiſtrat a enrichi le Texte, ont eu l'approbation des Savants d'Oxford & de Cambridge. Ils ont rendu juſtice & à la profondeur de ſon érudition & à la juſteſſe ſon diſcernement. Voilà, Monſieur, le jugement qu'ont porté de ce dernier Ouvrage les Gens de Lettres d'Angleterre. Sans vous faire de compliment, je puis vous aſſurer que vous n'y êtes l'un & l'autre, ni moins connus, ni moins eſtimés qu'en France.

Pour ce qui regarde les progrès que l'Eloquence a faits en ce Pays-ci, il s'en faut de beaucoup qu'ils y aient égalé ceux des autres productions de l'eſprit. Les Anglois ſont les premiers Géométres de l'Europe; ils ont de grands Philoſophes, de grands Poëtes, de grands Critiques; ils ont eu un Newton, un Milton, un Addiſſon,

mais il ne s'est pas encore trouvé un Orateur célebre parmi eux. (*) Vous en devez être d'autant plus étonné, que de toutes les Nations polies d'aujourd'hui, la leur est celle où l'on

(*) Quoique ce sentiment ne soit point particulier à l'Auteur de ces Lettres, il a cru devoir plus d'égards à la vérité qu'à l'amour propre de nos Voisins. Ce n'est point inconsidérément, c'est véritablement à regret, qu'il se permet quelquefois d'attaquer leurs préventions les plus outrées. On l'a contredit à Londres sur le fait en question, mais on ne l'a pas réfuté. La seule voie de le convaincre d'erreur, étoit de nommer cet Orateur célebre, & c'est ce qu'on n'a point fait; quand même il seroit vrai qu'aucun Auteur François ne méritât d'en porter le titre, cela prouveroit-il que les Anglois sont aussi grands dans l'Eloquence que dans la Poësie? Les lumieres ont beau se répandre chez nos Voisins, le préjugé National y est toujours le même. Ils ne se bornent pas à se vanter d'avoir ce qui leur manque, des Orateurs & des Historiens, ils vont jusqu'à prétendre qu'il ne peut y en avoir que parmi eux. Voici ce que je viens de trouver dans un Ouvrage Anglois nouvellement imprimé. (*Essai sur les Ecrits & le génie de M. Pope*) „ Les Beaux „ Arts suivent naturellement la puissance & le luxe; „ mais les Sciences demandent une liberté illimi- „ tée pour être cultivées avec cette vigueur qui les „ fait parvenir au plus haut degré de perfection. „ Il peut y avoir dans une Monarchie des Poëtes, „ des Peintres, des Musiciens. Des Orateurs, des „ Historiens, des Philosophes, ne peuvent exister „ que dans une République.

Que l'Auteur envisage son Pays comme une Monarchie limitée, ou comme une République, on peut toujours lui répondre que l'Angleterre n'a produit jusqu'ici que des Poëtes & des Philosophes.

trouve le plus d'occaſions de cultiver la grande & ſublime éloquence. Ce qui a produit les Chefs-d'œuvre de ce genre que vous avez ſi heureuſement rendus en notre Langue, ce qui a formé les Demoſthenes & les Cicerons, c'eſt l'avantage qu'avoient les Orateurs Grecs & Romains de parler de la paix & de la guerre, du ſalut ou de la ruine de la République, & de régir, pour ainſi dire, tout un Peuple par la parole. C'eſt ainſi, qu'au rapport de Thucydide, Périclès, ayant le don de réfréner les Athéniens quand ils étoient trop hardis, & d'échauffer leur courage quand ils ne l'étoient pas aſſez, étoit dans le fonds le Roi d'une République titulaire. La perſuaſion qui avoit ſon ſiége ſur ſes lévres, faiſoit paſſer toutes ſes volontés en loix, & il n'a pas moins régné par la force de ſon éloquence, que Piſiſtrate par la force de ſes armes.

Les Anglois ont les mêmes avantages & les mêmes occaſions; la liberté dont ils jouiſſent doit donner à l'eſprit cette élévation qui produit

le ſublime de l'éloquence. Un Pair du Royaume à la Chambre des Seigneurs, les Députés d'une Ville à celle des Communes, ont entre leurs mains les intérêts de l'Etat, & le ſalut de la Patrie. De même que les Orateurs de Rome & d'Athenes, ils parlent devant des Légiſlateurs qui ne ſont aſſemblés que pour procurer le ſoulagement & le bonheur du Peuple. Le Parlement d'Angleterre repréſente la Nation même, & eſt en poſſeſſion de la principale partie de la Légiſlation. Quoi de plus capable d'échauffer le génie que ces grands intérêts, que l'amour du bien public, que le ſalut de tout un Peuple? Indépendamment de tous ces motifs qui ne peuvent toucher que les ames du premier ordre, en Angleterre, comme autrefois à Rome, les richeſſes, la réputation, l'autorité même ſont encore le prix de l'éloquence. Celui qui par-là ſe diſtingue à la Chambre des Communes, peut en devenir le chef, c'eſt-à-dire, occuper le poſte le plus important & peut-être le plus honorable de la Nation,

puisque l'Orateur de cette Assemblée, est, pour ainsi dire, l'homme du Peuple. Cependant les discours qui se prononcent au Parlement, ne ressemblent non plus pour la force & l'élévation à ceux dont les Orateurs Romains faisoient retentir la Tribune aux Harangues, que les Salles de Westminster ressemblent pour la majesté & la grandeur, aux lieux où le Sénat de Rome tenoit ses assemblées.

Les Anglois sont dans l'usage de parler sur le champ sur tout ce qui se traite au Parlement; les matieres peuvent être préparées, mais rarement leurs discours sont-ils étudiés: aussi y trouve-t-on plus de Logique dans la suite des raisonnements, que de Rhétorique dans l'Art de les faire valoir. *Je me suis toujours étonné*, dit un des plus sages Ecrivains Anglois, *de ce que notre jeune Noblesse étudie si peu la Science de la parole; c'est de toutes la plus honorable & la plus utile dans un Gouvernement tel que le nôtre, & nos Orateurs ne sont pas pardonnables de négliger si fort à cet égard les préceptes que nous ont laissé*

les Anciens. Il y a, à la vérité, dans l'une & l'autre Chambre des gens qui ont le don de la parole, & qui se font écouter avec plaisir, tels sont à celle des Seigneurs le Comte de C** & Milord C**, qui passent ici pour les hommes les plus éloquents de leur siecle : à la Chambre Basse, M. P** parle avec beaucoup de hardiesse & de vivacité (*) ; le ton de M.

(*) Le morceau suivant suffit pour en donner la preuve : „ Personne d'entre nous ne peut penser „ que nos Libertés consistent à avoir la ressemblan„ce d'un Parlement. Nous pouvons avoir un Par„lement, ce Parlement peut être renouvellé tous „ les sept ans, & s'assembler chaque année, com„me il fait à présent ; il peut donner de l'argent, „ recevoir des comptes qu'on lui rend, & même „ faire des recherches, & cependant il se peut qu'il „ ne nous reste ni Constitution, ni Liberté ; car „ s'il étoit une fois dans le pouvoir de l'adminis„tration d'avoir toujours la majorité dans le Par„lement prompte à obéir à ce que dicte le Mi„nistre, il n'y auroit pas de nécessité de détruire la „ forme même de notre Constitution, ou de faire „ un abandon direct & absolu de nos Libertés : sans „ aucun de ces moyens, notre Souverain seroit „ aussi absolu, & pourroit être plus tyrannique que „ le Grand-Seigneur lui-même. Un semblable Par„lement lui accorderoit autant de Spahis & de „ Janissaires qu'il le jugeroit nécessaire, pour tenir „ ses esclaves dans la sujétion, lui donneroit au„tant de revenu qu'il lui plairoit d'en demander, „ passeroit toutes les Loix qu'il s'aviseroit de pro„poser, & les Juges n'étant contenus par aucune

W** est plus soutenu & plus affectueux. Mais en général on peut assurer que lorsqu'on vient à lire la plûpart des discours qui ont été prononcés au Parlement, on n'y trouve pas cette éloquence noble & vigoureuse, qui nous frappe & nous transporte dans les oraisons d'un Démosthene & d'un Ciceron. Seroit-ce que, comme on le dit, ceux qui font le plus de bruit au Parlement ont moins en vue l'intérêt général de la Nation que le leur particulier? Il est sûr que les passions basses ne peuvent inspirer aucun sentiment élevé. Le zele du bien public fait les hommes éloquents, l'esprit de parti ne fait que de vains déclamateurs. Il ne faut pas moins qu'un ardent amour de la Patrie & qu'un dévouement entier au bien du Peuple pour former un véritable Orateur. Ces sentiments généreux ne peuvent toucher que les [illegible]

„ recherche Parlementaire pourroient, dans toute
„ l'étendue de sa domination, rendre des juge-
„ ments, suivant la direction du premier Visir ou
„ du Bacha qui gouvernoit. Ainsi l'oppression
„ seroit autorisée par les formes de la Loi, le
„ Peuple seroit pillé, & l'innocent massacré par
„ l'administration de la Justice.

grandes ames ; & les hommes du génie le plus sublime, sont seuls capables de s'élever jusques-là.

Un petit esprit ne cherche pas à sortir de sa sphere, il ne découvre rien au-delà des limites étroites où il se trouve circonscrit, il peut poursuivre avec ardeur son intérêt particulier, ou celui de quelques personnes dont il épouse les passions, mais il n'est pas susceptible de cette louable ambition, qui étend tellement les facultés de l'ame, qu'elle embrasse les objets les plus vastes : l'avantage de toute une Société, le bonheur d'un million d'hommes, sont alors les seuls qui lui paroissent dignes de l'émouvoir. Le vice concentre l'homme dans lui-même : la vertu l'éleve au-dessus de l'humanité.

L'illustre Archevêque de Cambray, étoit de cet ordre supérieur des hommes ; l'amour du bien public a pu seul lui inspirer le courage de faire parler la vérité au milieu même de la Cour. Télémaque est la cause des Peuples plaidée au tribunal des Rois. Cet éloquent Prélat y fait sentir conti-

nuellement à ceux que la Providence a placés sur le Trône, que leurs vrais intérêts sont inséparables de ceux de leurs Sujets ; qu'un Roi peut faire du bruit par ses conquêtes, mais qu'il ne peut être grand que par l'amour de son Peuple ; M. de Fénelon prouve enfin que le parfait héroïsme ne consiste que dans l'exercice des vertus les plus utiles au bonheur du genre humain. (*) Que ne doivent pas à leur naissance ceux à qui elle a donné le droit de veiller au salut de leurs Compatriotes ! Pour un Etre raisonnable & sensible, est-il une gloire plus flatteuse, une satisfaction

„ (*) A l'égard de la Morale (de Platon) en „ vérité est-elle comparable à celle du Télémaque „ de l'illustre Archevêque de Cambray, M. de Fé- „ nélon ? Si cet Ouvrage étoit en Grec, & qu'il eût „ deux mille ans, nous le regarderions comme un „ Chef-d'œuvre. Pourquoi transporter à un Philo- „ sophe si éloigné de nous, une admiration qui „ est dûe avec plus de justice au grand-homme que „ j'ai nommé, & que nous avons vu de nos jours ? „ Jamais autre n'a pensé si noblement, ni si ver- „ tueusement ; & son Télémaque, dont les princi- „ pes sont liés à une Religion purement naturelle, „ est par-là même propre à tout Lecteur, & sera „ toujours du goût de quiconque en aura pour la „ vertu. " *L'Abbé Gédoyn. Des Anciens & des Modernes.*

plus touchante que de contribuer au bonheur de ſes égaux ? C'eſt approcher autant qu'il eſt en ſoi de la Divinité que d'être le Bienfaiteur des hommes. (*) Cependant, en ce Pays-ci comme par-tout ailleurs, que ceux qui n'ont en vue que le bien public ſont rares !

Quintilien remarque d'Hortenſius, qu'en liſant ſes Plaidoyers, on ne les trouvoit pas dignes de la réputation de leur Auteur, dont le principal mérite étoit l'action; ſi la même choſe arrive ici lorſque l'on vient à publier les Diſcours qui ont fait le plus de bruit au Parlement, ce ne peut pas être par la même raiſon, puiſque les Anglois négligent entierement cette partie de l'Orateur, que Démoſthene diſoit être la premiere, la ſeconde & la troiſieme. Quelques-uns même, s'ils en étoient crus, proſcriroient de leurs Aſſemblées tout uſage de l'éloquence, comme indigne de la Majeſté du lieu, & de la gravité des matieres qui s'y traitent.

(†) *Homines ad Deos nullâ re propiùs accedunt quam ſalutem hominibus dando.* Cic.

Ils prétendent que l'art Oratoire ne convient qu'à ceux qui se laissent gouverner par la passion, & non à ceux qui obéissent à la raison. Mais les hommes en général sont tels, qu'il est plus aisé de les conduire par l'une que par l'autre. C'est trop présumer d'une Assemblée de cinq cents personnes, que de croire qu'en toute occasion il suffira de leur présenter la vérité pour la leur faire embrasser. La plûpart la méconnoîtront si elle n'est pas revêtue de tous les charmes de la persuasion. Pourquoi négliger de se servir d'une arme qui a fait pendant si long-temps le salut de la République Romaine ? N'exigeons pas des hommes plus de perfection que l'humanité n'en comporte ; c'est pour leur propre avantage qu'il faut se conformer à leurs foiblesses, & émouvoir leurs passions lorsqu'on ne peut convaincre leur entendement.

On ne peut nier que dans les Républiques de la Grece, des Orateurs violents & mercenaires n'aient souvent employé le talent de la parole à faire triompher l'injustice, & à

opprimer la vertu. (*) Eſt-il rien, en effet, dont la malignité & la corruption des hommes ne pervertiſſent l'uſage ? Mais ces abus même de l'éloquence en prouvent le pouvoir, & par conſéquent l'avantage que l'on en peut retirer pour le bien public, quand on a aſſez de vertu pour le préférer à tout autre intérêt.

Le but de la véritable Eloquence, eſt de mettre la vérité dans tout ſon jour, d'éclairer les hommes ſur leurs devoirs, de nous inſpirer ces principes, d'échauffer & de faire germer dans nos cœurs ces ſentiments généreux qui nous font renoncer à tout avantage perſonnel contraire à celui de nos Concitoyens, de nous convaincre enfin qu'il ne peut y avoir de vrai bonheur que celui qui eſt fondé ſur les vertus morales.

Mais un Orateur ne nous perſuade guere, à moins qu'il n'ait lui-même l'air perſuadé. Lorſqu'un Ecrivain

(*) *Quid obeſt quin publica dementia ſit exiſtimanda, ſummo conſenſu maximas virtutes quaſi graviſſima delicta punire, beneficiaque injuriis rependere.* Val. Maxim.

pense ce qu'il dit, sans se le proposer il se peint dans ses Ouvrages, & c'est-là ce qui les fait paroître naturels : on s'apperçoit qu'il parle d'après le sentiment par la chaleur avec laquelle il s'éxprime. Celui qui ne sent pas ce qu'il dit, raisonne & ne s'échauffe pas : l'un ne veut que prouver, l'autre veut convaincre. Celui qui est persuadé veut persuader les autres ; il veut se faire des prosélites, l'autre ne veut que faire briller son esprit. Combien d'anciens Philosophes n'ont fait que prêcher la vertu ! Ciceron, Epictete me la font aimer.

Si ceux qui ont l'avantage d'être au Parlement d'Angleterre les Défenseurs de la liberté, y suivoient les exemples des Orateurs de Rome & de la Grece, ils inspireroient leurs sentiments non-seulement aux Députés, à qui la garde des Loix est confiée, mais au Peuple même qui les a choisis pour être ses Protecteurs. Tout ce qui se dit dans ces Assemblées, devient bientôt public. Ici, comme autrefois à Rome, (*) il se

(*) Ciceron parle de cet Art d'écrire par abré-

trouve d'habiles Copistes, qui par une écriture abrégée ont l'art d'emporter un discours quelque rapide qu'en soit la prononciation. On travaille actuellement à un Recueil de tous ceux qui ont été prononcés dans l'une & l'autre Chambre depuis la grande époque de la Restauration de Charles II. (*)

J'ai entendu agiter à la Chambre des Seigneurs une des questions qui intéressent peut-être le plus la liberté de la Nation; il s'agissoit de savoir si on continueroit l'Armée sur le pied de seize mille hommes, ou si on la réduiroit sur celui de douze mille. Je fus frappé d'abord du respect que doit inspirer cette auguste Assemblée; mais dans la chaleur du débat il échappa à ceux qui parlerent, plusieurs traits qui ne pouvoient que le diminuer. Je trouvai, dans tout ce qui s'y dit, plus de haine pour le Ministere, que

viation dans l'Epître XXXII. à Atticus, Liv. XIII. Plutarque dans la Vie de Caton, dit qu'on en attribuoit l'invention à Ciceron même.

Les Persans ont aussi une sorte de Chiffre dont ils se servent au lieu de l'Ecriture ordinaire.

(*) Ce Recueil a paru en 1741.

d'amour pour le bien public. Les invectives & les plaisanteries tinrent lieu de raison dans la dispute. Les Ennemis du Ministre soutinrent que les Puissances qui pouvoient donner de l'ombrage à l'Angleterre, & la France même, la plus à craindre de toutes, ne respiroient aujourd'hui que la justice & la paix. Milord Carteret fit l'éloge du Ministre qu'un Roi, qui nous fait bénir chaque jour la douceur de son regne, a mis à la tête de ses Conseils. Un des Partisans de la Cour souscrivit à ces louanges, mais dit que ce Ministre, quel qu'il fût, n'étoit pas immortel. Un troisieme, qui n'est pas moins connu par son esprit que par son opposition à M. Walpole, repartit à celui-ci, & convint qu'en effet le Ministre de France n'étoit pas immortel. *Mais*, dit-il, *son Successeur ne le sera pas non plus, ni celui par qui son Successeur sera remplacé, & c'est une chose triste pour l'Angleterre, si elle est obligée d'entretenir de nombreuses Armées, parce que les Ministres de France ne sont pas immortels.* Ce trait fit rire, mais n'étoit

n'étoit pas capable d'émouvoir, ce qui est le but de l'éloquence, & qui auroit dû être l'objet de celui qui parloit.

En 1739, M. Windham & plusieurs autres Membres de la Chambre Basse après s'être opposés inutilement à la ratification de la Convention avec l'Espagne, prirent le parti de cette *Sécession*, qui leur a été depuis si souvent reprochée ; lorsque l'année suivante, après la déclaration de la guerre, ils revinrent au Parlement, M. George Littleton, un des Membres de cette Chambre de la plus haute réputation, quoique des plus jeunes, pour justifier la conduite de ses amis, la compara à celle que tiendroient des Médecins désintéressés, qui prendroient congé d'une chambre de malades, lorsqu'ils croiroient, par leur présence, n'y pouvoir plus faire aucun bien, plutôt que d'imiter le grand nombre de ceux qui sont si friands d'honoraires, qu'ils resteroient & signeroient encore volontiers des ordonnances après la mort des malades. Le frere du

premier Miniſtre, prit la parole & crut mettre les rieurs de ſon côté, en ſe ſervant de la même comparaiſon. » La remarque, dit-il, de l'*ho-
» norable Gentilhomme* qui a parlé le
» dernier, me rappelle un paſſage
» aſſez plaiſant d'une Comédie Fran-
» çoiſe. On y demande à un Valet
» comment ſe porte ſon Maître : il
» eſt, répond-il, à préſent vérita-
» blement en train de ſe bien porter,
» car ſon Médecin a pris congé de lui.

Un troiſieme Membre fit peut-être repentir M. Horace Walpole de ſa citation, par la nouvelle application qu'il en fit. » La plaiſanterie Fran-
» çoiſe ne nous fait pas autant d'hon-
» neur que ſe le perſuade celui qui
» s'en eſt ſervi, repartit le Lord Gage.
» Ce qui l'a occaſionnée, c'eſt le
» mépris où étoient tombés les Mé-
» decins François de ces temps-là,
» ſoit en laiſſant voir leur ignorance,
» ſoit en ſe montrant plus avides
» d'argent, qu'appliqués à la guériſon
» de leurs malades. Ils s'étoient ainſi
» rendus ridicules par tout le Royau-
» me, excepté dans leurs propres

» Assemblées. Les Membres de cette
» Chambre sont les vrais Médecins
» politiques de la Nation : leur de-
» voir est de rechercher les causes
» des désordres & des maladies qui
» peuvent altérer la Constitution du
» Gouvernement, & d'y appliquer
» les remedes convenables. Si par
» notre ignorance, ou en montrant
» plus d'attachement pour les pen-
» sions & pour les places, que pour
» le bien de notre pays, nous lais-
» sons faire des progrès au mal dont
» il se plaint, nous ne pouvons man-
» quer de nous couvrir du même
» mépris. Nous deviendrons bientôt,
» comme les Médecins François, un
» objet de ridicule pour tout le
» Royaume, excepté nos propres
» Assemblées.

Le même Horace Walpole fut encore plus maltraité par M. William Pitt qui commence sa carriere aussi heureusement que M. Littleton. Le frere du Ministre avoit reproché à ce jeune Membre du Parlement d'avoir donné dans de vaines déclamations, dont, selon M. Walpole, le

nouveau Député avoit contracté le ton pour avoir trop vécu avec des personnes de son âge, & point assez avec celles qui avoient eu plus d'occasions d'acquérir la connoissance des affaires, & un art plus heureux de communiquer leurs sentiments.
» Je n'ai dessein, répondit M. Pitt, » ni de pallier, ni de nier le crime » atroce d'être jeune, dont l'hono- » rable Gentilhomme vient de m'ac- » cuser avec tant d'esprit & de dé- » cence, je me contenterai de sou- » haiter que je puisse être de ceux » dont les folies cessent avec la jeu- » nesse, & de ne pas ressembler à » tant d'autres qui sont ignorants en » dépit de l'expérience. Je n'entre- » prendrai pas de décider si la jeu- » nesse peut être un sujet de reproche » pour qui que ce soit; mais sûre- » ment l'âge peut devenir méprisable » à juste titre, si l'on n'a pas profité » du temps pour se rendre meilleur, » & si le vice semble encore préva- » loir lorsque les passions n'ont plus » de force. Le malheureux, qui après » avoir vu les conséquences fatales

» d'un millier de bévues, continue
» encore à se tromper lourdement,
» & dont l'âge n'a fait qu'ajouter
» l'obstination à la stupidité, est sû-
» rement un objet d'horreur ou de
» mépris, & ne mérite pas que ses
» cheveux gris le mettent à l'abri de
» l'insulte. Combien plus doit-on
» abhorrer celui qui s'est éloigné de
» la vertu à proportion qu'il a avan-
» cé en âge & qui devient plus mé-
» chant avec moins de tentation,
» qui se prostitue lui-même pour un
» argent dont il ne peut jouir, &
» qui passe les restes de sa vie à tra-
» vailler à la ruine de son pays.

Ainsi, selon leurs différents caracteres, les uns déclament avec violence contre tout ce que fait le Ministre, les autres badinent quelquefois indécemment sur les matieres les plus graves & les plus importantes. L'un est dans l'usage de faire des plaisanteries, l'autre est dans celui de les relever. On fait des compliments à ceux de son parti, on invective ceux dont on combat les opinions. On s'offense & on se

demande pardon; & pendant qu'on écoute ainsi des affections particulieres, ou des animosités personnelles, on perd de vue le fond de la dispute, & l'on sacrifie l'intérêt public à celui de son parti.

De combien les affaires, dit un jour M. Walpole à la Chambre des Communes, *seroient plus promptement & mieux discutées, si dans nos disputes on vouloit renoncer aux injures personnelles, & aux plaisanteries offensantes. Par de pareilles pratiques on fait passer le mensonge pour la vérité; & l'ignorance qui y a recours, tient lieu de capacité. Si le badinage & la plaisanterie entraînent nos suffrages, il n'est pas nécessaire, pour en obtenir la supériorité, d'être sage & honnête, il suffira de rire & de railler; ce que tout homme peut communément faire avec autant de succès qu'un autre.*

Il est cependant vrai que ce Ministre devoit s'en tenir à cette réflexion & laisser à ses adversaires des armes qui lui ont toujours mal réussi. Quelques jours après M. Windham ayant fait rire plus d'une fois la Chambre aux

dépens de M. Walpole, il échappa à celui-ci dans sa réponse de se comparer lui-même à une bête fauve à qui l'on donnoit la chasse pour réjouir l'Assemblée. M. Pulteney, qui prit la parole après lui, dit que par cette comparaison *le très - honorable Gentilhomme* faisoit un assez mauvais compliment à ceux devant qui il parloit, & qu'elle étoit un peu trop bouffonne pour la dignité de l'Assemblée. *Mais*, continua-t-il, *puisque celui que vous venez d'entendre a eu recours à une similitude du genre le plus bas, je demande la permission d'en hazarder une autre de même espece : Il y a vingt ans que le très-honorable Gentilhomme maquignonne la Nation ; il est temps de le démonter. C'est à la Chambre à juger si cette comparaison ne vient pas plus à propos que la sienne. Quant à l'objet de la chasse dont il a parlé, je ne sais si réellement il vaudroit la peine d'être poursuivi, si ce n'étoit pour le plaisir que cette chasse pourroit donner.*

Sans prendre aucun parti dans la dispute, je ne puis m'empêcher de trouver l'une & l'autre comparaison

également indécentes. Celle-ci a de plus une dureté qui ne peut passer pour plaisanterie qu'en ce pays-ci.

Voici un discours qui ne vous surprendra pas moins, prononcé à la Chambre des Pairs par un de ceux qui s'y sont fait la plus grande réputation pour l'éloquence.

Milords, les deux jeunes Seigneurs qui ont ouvert le débat, ont parlé avec une telle dignité, une si grande force dans les raisonnements, & tant de propriété dans les expressions, que je commençois à me croire dans un Sénat de Rome, d'Athenes, ou de Lacédémone; c'est pourquoi je dois remercier le noble Duc qui a parlé le dernier, de m'avoir ramené à une véritable Chambre de Seigneurs Anglois. (*) N'est-ce pas attaquer l'honneur même de l'Assemblée, que d'oser lui témoigner un mépris aussi éclatant, & que d'imputer à tous ceux qui la composent, ce qui peut n'être que l'erreur d'un particulier? Est-il étonnant que de vils

(*) Discours de Milord Bathurst. Actes de la Chambre des Pairs, Vol. 7. pag. 554.

Auteurs de Brochures parlent avec si peu de circonspection des Membres du Parlement, lorsqu'entr'eux-mêmes ils obfervent si mal les égards qu'ils se doivent les uns aux autres, qu'ils donnent les premiers le scandaleux exemple de ce manque de respect ? Ainsi quand un d'entr'eux accuse le plus grand nombre d'être vendus au Ministre, & dit, *que comme ils en reçoivent des gages, il voudroit aussi qu'ils portassent sa livrée, afin qu'on pût les reconnoître* (*) ; il a fourni matiere aux Commentaires les plus injurieux.

Puisque l'on pose ici pour maxime que le Gouvernement n'est fondé que sur l'opinion, on en devroit conclure que ceux qui détruisent la réputation de la Puissance Législative, en détruisent l'autorité.

Sir John Barnard, Député de la Ville de Londres, qui depuis si long-temps fait une guerre ouverte au Ministre & à ses Partisans, & l'un des Membres de la Chambre des

(*) Actes de la Chambre des Pairs. Vol. 6. pag. 379.

Communes, dont la vivacité s'est portée le plus souvent aux excès dont je parle, loin d'en rougir, n'a pas craint de les justifier en pleine Assemblée, & de se faire une vertu de ce qu'on lui reprochoit comme un crime : voici sa réplique à l'un des Chefs du parti de la Cour qui avoit porté ses plaintes à l'Orateur des injures qu'on venoit de lui dire. » C'est une » preuve d'intégrité lorsque la lan- » gue & le cœur étant d'accord, les » paroles sont la représentation des » sentiments ; ainsi j'ai toujours tâché » d'exposer ce que je pense avec » clarté, & ce que je sens avec » force. Je trouve que c'est une hy- » pocrisie de traiter la stupidité avec » respect, & d'honorer d'une réfuta- » tion des discours destitués de bon » sens. La folie qui ne se peut cor- » riger ne mérite pas plus de ména- » gement que la friponnerie. Si je » suis repris par ceux que je puis » offenser en me servant de termes » qui servent à mes idées, du moins » par un lâche silence je ne leur don- » nerai pas lieu de soupçonner que

» je me crois coupable, & je n'aurai » pas plus d'égards pour les défen- » ſeurs que pour les auteurs d'une » abſurdité. Je ne nierai pas que la » décence ne ſoit d'un grand uſage » dans nos débats : elle peut quel- » quefois mettre la folie à l'abri du » ridicule, & empêcher que l'infa- » mie ne ſoit expoſée publiquement; » jamais cette décence n'eſt plus ſoi- » gneuſement obſervée que lorſque » l'on avance ici des propoſitions que » rien ne peut ſauver du mépris, ſi » ce n'eſt la forme ſolemnelle avec » laquelle on tâche de les établir. » La décence eſt un acceſſoire de » convenance dans nos diſcuſſions » Parlementaires ; mais la Liberté » en eſt l'eſſence. Il eſt des cas où » la vérité & la décence ne peuvent » s'accorder enſemble. Toutes les » propoſitions, tous les hommes doi- » vent être ici traités comme ils mé- » ritent de l'être, & il y en a pluſieurs » qui n'ont aucun droit ni au reſpect, » ni à la décence (*).

(*) Au Sénat de Rome où l'on ne connoiſſoit pas moins les droits, & où certainement on portoit

Vous sentez, Monsieur, combien la pratique d'une pareille morale est dangereuse dans des Assemblées où l'on traite les matieres les plus propres à échauffer les esprits, & où chacun peut croire que la cause qu'il soutient est la seule qui soit honnête.

Je ne vous ai parlé de ces abus, que par l'influence nécessaire qu'ils ont sur l'éloquence dont ils ont corrompu le goût. Il se peut que le remede fût plus dangereux que le mal même. Peut-être ne prouvent-ils autre chose, sinon que les Anglois sont des hommes, & des hommes comme les autres.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

plus loin l'amour de la liberté, on tenoit un langage bien different.

Itaque sine verborum contumelia à te dissentire possum, sine animi summo dolore non possum. (Phil. 8. 5.) *Satis multa cum Fusio, ac sine odio omnia, nihil sine dolore.* (ibid. 6.) *Ex quo judicare debetis me non cum homine solere, sed cum causâ dissidere.* Phil. XI. 6.

LETTRE XXXIV.

A Monsieur DE BUFFON.

La raison pourquoi il y a si peu de belles maisons à Londres. La magnificence de la Noblesse Angloise à la Campagne. De quelle maniere les hommes & les femmes y passent leur temps.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LONDRES étant une Ville fort grande, fort riche & fort triste, & où la fumée du charbon de terre empoisonne en quelque façon l'air que l'on y respire, il n'est pas étonnant que les gens aisés, de quelque état qu'ils soient, s'y plaisent si peu, & n'y demeurent qu'autant que leurs affaires les y obligent. Un Duc est ici logé plus à l'étroit que beaucoup de Bourgeois ne le sont à Paris. Il y a peu de maisons remarquables pour la beauté des bâtiments, ou la richesse des meubles. Je compterois au seul Fauxbourg Saint-Germain

économique ; les autres à des jeux d'exercice, la plûpart très-violents. Celui pour lequel ils paroissent avoir le plus de goût, en est un où ils jouent avec tous leurs valets, & cela, dit-on, *parce que les Anglois ont une idée plus juste de la véritable grandeur, que d'autres Nations, & qu'ils ne craignent pas de compromettre la leur en se familiarisant avec les petits.* En souscrivant à cet éloge, on peut douter que ce soit là en effet la raison d'un pareil usage. Il me semble en entrevoir une plus sensible & plus vraie : c'est qu'ils s'ennuient quand ils sont seuls. Les Anglois à la Campagne se visitent les uns les autres, mais ils n'y vivent guere ensemble. L'ennui est le tyran de la vie de la plûpart des hommes ; & quoique son empire s'étende aux Champs comme à la Ville, les Grands en souffrent plus que les petits.

Le bonheur n'est pas attaché à la possession des richesses. Le Paysan est souvent plus heureux que son Seigneur ; le travail constant du premier le fait jouir de cette tranquillité d'ame,

d'ame, qui eſt le plus précieux de tous les biens, & que tout l'or du monde ne ſauroit payer. Au milieu des richeſſes on eſt dévoré de la ſoif de les accumuler, ou tourmenté de l'inquiétude de les perdre. Peu d'hommes en ſavent jouir. La Nature y a attaché je ne ſais quel poiſon, preſque toujours funeſte au repos de ceux qui les poſſédent.

Ainſi, c'eſt au ſein même de l'abondance que l'on a plus de beſoin de diſſipation. Ne nous déguiſons pas la vérité, quelque humiliante qu'elle puiſſe être pour nous : ce n'eſt point par amitié que les hommes ſe cherchent les uns les autres, ce n'eſt que par beſoin. C'eſt ce qui fait que dans la ſolitude le Domeſtique devient l'ami de ſon Maître. L'homme eſt pour lui-même la plus dangereuſe compagnie. Voilà pourquoi il y a tant de gens qui s'ennuient. Il n'eſt pas donné à tous de jouir avec ſenſibilité de toutes les richeſſes que la Nature nous préſente, de prendre du goût pour l'Agriculture, d'aimer le jardinage, de ſe plaire à voir une

rose s'épanouir; tous ne savent pas profiter de la leçon de travail que nous donne l'abeille laborieuse, lorsqu'elle va sur tant de fleurs recueillir les sucs dont elle compose son miel : ce sont-là cependant les seuls plaisirs qui ne lassent ni ne dégoûtent à la Campagne, & il faut les aimer pour s'y plaire véritablement. Mais combien peu de gens ont la tranquillité d'ame qui produit cette sensibilité ! L'homme sage, l'homme heureux est celui qui peut également & goûter la solitude au milieu du tumulte des Cours, & se trouver en compagnie dans le silence de son cabinet. Qu'arrive-t-il aux autres hommes ? Que l'ennui qui les a chassés de la Ville, les suit à la Campagne ; & pour me servir d'une expression familiere, mais très-énergique, qu'on fait tout, qu'on va jouer avec ses valets *pour tuer le temps*. (*) Quelle est notre

(*) M. de Fontenelle a fait les Vers suivants sur cette façon de parler particuliere à notre Langue ; c'est le Temps qui parle :

Lorsque pour s'amuser sans cesse ils s'évertuent,
Ces Messieurs les Humains, ils disent qu'ils me tuent ;
Moi, je ne me vante de rien,
Mais, ma foi, je m'en venge bien.

folie ! Le temps eſt notre unique tréſor, & nous ne ſommes embarraſſés que ſur les manieres de le perdre ; nous nous plaignons que notre vie eſt courte, & il n'eſt point de jour qui ne nous paroiſſe trop long. Nous la précipitons nous-mêmes, en ne jouiſſant pas du préſent qui eſt à nous, & en courant ſans ceſſe après l'avenir, qui ne nous appartient pas.

De leur côté, les Angloiſes, qu'on n'a jamais ſoupçonnées d'être moins fieres que les Françoiſes, s'amuſent à la Campagne avec leurs femmes de chambre, & ſont ſouvent réduites à danſer avec elles, faute de ſavoir à quoi employer leur loiſir. Elles ne peuvent triompher de leur ennui, que dans la foule & dans le tumulte. De-là viennent ces danſes de douze & de dix-huit perſonnes à la fois. Le même ennui, qui, à la Campagne, réduit un Pair d'Angleterre à jouer avec ſon palefrenier, fait qu'ailleurs on n'oſe pas quitter la Ville. Combien de gens croient en effet que *hors Paris il n'y a pas de ſalut pour*

les honnêtes gens? L'homme né pour le travail, doit regarder l'ennui comme une espece de tribut, que celui qui veut vivre dans l'oisiveté est forcé de payer à la nature. C'est pour s'en exempter, qu'en différents pays on a récours aux voies les plus opposées. A Londres, on passe sa vie au cabaret ou au caffé. A Paris, on ne fait chaque jour que se visiter les uns les autres sans avoir ensemble aucune affaire, souvent même sans avoir rien à se dire. Le plus grand nombre de ceux qui viennent dans une maison, feroient aussi-bien, & pour eux-mêmes & pour les autres, de se contenter de se faire écrire à la porte. Ce que tant de gens cherchent par ce mouvement continuel, à Constantinople où l'on est plus sédentaire, on ne le trouve que par le secours de l'opium & du tabac en fumée. L'art de jouir n'est pas à la portée de la plûpart des hommes; parmi ceux même qui ne cherchent qu'à s'étourdir, il n'en est que trop qui n'y réussissent pas. C'est pour fuir ce cruel ennui qui les persécute,

que l'un se ruine en bâtiments & l'autre au jeu, que les uns se plongent dans le malheur, & que les autres donnent dans les travers les plus ridicules. Cette maladie de l'esprit tourne en autant de manies qui avilissent la raison, les différentes sortes de goûts que les gens sages ne se permettent que pour leur amusement. Un homme passe sa vie à entasser des Livres qu'il ne lit pas : une femme se trouve malheureuse, si elle n'a pas toujours une douzaine de chiens autour d'elle. Tant de gens ne s'entretiennent avec des perroquets, que parce qu'ils n'ont pas de quoi s'entretenir avec eux-mêmes. L'ennui, si je ne me trompe, est la source de presque toutes les folies & de toutes les sottises des hommes.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XXXV.

A Monsieur FRERET.

La Pierre de touche pour distinguer les Torys des Whigs.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

BIEN des gens se laissent tellement prévenir sur la réputation de sagesse des Anglois, qu'ils ferment les yeux à tout ce qui n'y répond pas ; d'autres uniquement frappés de quelques défauts qui leur sont particuliers, n'admirent peut-être pas assez leur zele pour le maintien de leurs Loix & de leur Liberté ; entre ces deux extrêmités, il est un milieu que le Sage doit tenir, & que vous observez constamment dans tout ce que vous m'écrivez. Il est sûr que chez eux la différence de sentiments sur le Gouvernement entraîne plusieurs inconvénients dans la Société civile. On trouve, pour ainsi dire, deux Nations dans la même. S'ils n'ont pas nos ridicules, ils en ont

d'autres, & vous connoiſſez trop bien les hommes pour en être étonné : les ridicules ſont l'appanage de l'humanité.

Vous vous ſouvenez, Monſieur, d'avoir lu dans le Spectateur, qu'il y a eu un temps en Angleterre où les femmes affichoient le parti dont elles étoient, par le côté du viſage où elles plaçoient leurs mouches. Il vient de paroître un Ouvrage qui tient de cette bizarrerie fanatique, & qui mérite, ſi je ne me trompe, d'être connu, du moins par ſa ſingularité. En voici le Titre :

LA PIERRE DE TOUCHE,

Ou MÉTHODE *ſimple & aiſée de diſcerner le bon & véritable Anglois de l'Anglois corrompu ; c'eſt-à-dire l'Ami de la Liberté & de la Patrie, de l'Eſclave de la Fortune & de la Cour ; Ouvrage utile à tous Gentilshommes, Marchands, Artiſans, Laboureurs & autres, qui ont droit de donner leurs voix aux Elections.* Par NATHANAEL SMITH, *de la ville de* LEICESTER.

Timeo Danaos & dona ferentes.

A Londres, chez BERNARD LINTOT. 1737.

Je commence par l'Avertiſſement que je vous traduirai tout entier,

pour que vous puiſſiez mieux juger du caractere & de la façon de penſer de l'Auteur.

» L'Etat floriſſant & la gloire de
» l'Angleterre s'éclipſent à meſure
» que la dépravation de nos mœurs
» augmente; la corruption eſt aujour-
» d'hui ſi générale, qu'on n'entre plus
» au Parlement (*) ſans acheter les
» ſuffrages de ſa Ville ou de ſa Pro-
» vince. Tout homme qui aſpire à
» devenir Membre de la Chambre-
» Baſſe, eſt obligé de tenir table ou-
» verte pendant le temps de ſon élec-
» tion : ceux en qui réſide le droit
» d'élire ne voient guere qu'en ces
» occaſions les perſonnes des diffé-
» rents partis qui emploient toute
» ſorte d'artifice pour les ſurprendre.
» Le loup dévorant s'y revêt de la
» peau de l'innocent agneau. Celui
» qui en ſecret eſt vendu à la Cour,
» jure ſur les Saints Evangiles d'être
» toujours contraire au Miniſtere ;
„ l'honnête Artiſan, le ſimple Fer-
„ mier l'en croient ſur ſa parole ;

(*) L'Auteur veut parler de la Chambre Baſſe, comme on le voit par ce qui ſuit.

„ le plus grand nombre, soit faute „ d'expérience, soit faute de capacité, n'est pas en état de reconnoître „ le fourbe sous le déguisement qui „ le cache. Ainsi tel croit choisir un „ homme zélé pour sa Patrie, qui „ donne sa voix à un ambitieux prêt „ à tout sacrifier à sa fortune.

„ Les malheurs qui arrivent tous les „ jours par les ruses que les Whigs(*) „ emploient pour nous séduire, m'ont

(*) Ces noms de *Whigs* & de *Torys* n'ont pas toujours signifié le Parti de la Cour & celui qui lui est opposé. Dans les Lettres de Milord B**, Ouvrage qui, pour l'élégance du style & la solidité du raisonnement, est au-dessus de tout ce que les Anglois ont produit en ce genre, on voit qu'on appelle *Tory* ou *Whig* tour à tour le même Parti, selon qu'il a adopté tel ou tel principe. M. Smith donne le nom de *Tory* à quiconque est opposé à la Cour, quels que soient ces principes. Ce qui est d'autant plus étonnant que celui de *Whig* a été pendant long-temps le terme distinctif pour caractériser ceux de la faction du Peuple.

Selon l'Auteur de la *Dissertation sur les Partis*, sous le regne de Charles II. & sous celui de Jacques II. son frere, le pouvoir & la majesté du Peuple, un contrat original, l'autorité & l'indépendance du Parlement, liberté, résistance, exclusion, abdication, déposition, étoient les idées associées alors à l'idée d'un *Whig*, & les idées opposées étoient associées dans plusieurs esprits à l'idée d'un *Tory*, c'est-à-dire, droit divin & héréditaire, succession linéale, obéissance passive, prérogative, esclavage, & quelquefois même le Papisme.

„ déterminé à rendre publiques les „ Obſervations que j'ai faites ſur „ une matiere ſi importante. Ce ſont „ autant de regles ſûres pour diſtin- „ guer un véritable Tory de celui „ qui n'en a que le maſque. Ces „ regles en même temps ſont à la „ portée de tout le monde, il n'eſt „ néceſſaire ni d'avoir étudié, ni „ d'avoir hanté les Caffés de Lon- „ dres, pour en faire l'application. „ Celui qui aura des yeux verra, „ & celui qui aura des oreilles en- „ tendra. J'apprends à diſcerner un „ Whig d'un Tory, à ſa maniere de „ ſe vêtir, d'agir, de parler, de „ boire, de manger, &c. En un „ mot, avec ma méthode, il n'eſt „ plus beſoin que d'avoir des yeux „ & des oreilles pour ne s'y jamais „ méprendre.

Le premier Chapitre eſt intitulé: *Du tempérament, de la phyſionomie, du ton de voix, &c. des Torys.* Je ne me propoſe que de vous rendre comp- te des idées de l'Auteur, ſans les épouſer. L'envie de faire rire lui a fait ſouvent ſacrifier dans ſes remar-

ques la justesse à la singularité. La sorte de plaisanterie & l'exagération continuelle qui régnent dans son Ouvrage, vous feront sentir assez que c'est une Satyre aussi outrée que bizarre.

Il établit d'abord comme un fait incontestable que les Torys en général ont meilleure mine, & sont d'une constitution plus forte que les Whigs, *soit parce qu'ils se nourrissent d'une substance plus solide, & qui leur convient mieux, soit parce qu'il n'alterent pas autant que les Whigs leur tempérament dans le commerce des filles débauchées.* Ce sont les propres termes de l'Auteur. „ Il est aisé, dit-il, „ de distinguer le descendant d'une „ suite d'ancêtres qui ont vécu de „ bœuf & de pouding, de celui dont „ le pere & le grand-pere se sont „ gâtés l'estomac en ne vivant que „ d'entremets à la Françoise. L'un „ a une abondance de chair & une „ certaine rotondité qui annonce la „ force de son tempérament & celle „ de son esprit; l'autre, au contraire, „ a toujours l'air pâle & défait, ce

„ qui doit faire craindre un eſprit
„ qui ſe ſente de la foibleſſe du corps.
„ On nourrit Achille avec de la moë-
„ le de lion, pour le rendre fort
„ & courageux. Le ſuc du bœuf a
„ la même vertu pour les naturels
„ de ce pays-ci. C'étoit la nourriture
„ de ces braves Anglois qui ont rem-
„ porté tant & de ſi glorieuſes vic-
„ toires ſur les François. Tout autre
„ aliment ne peut qu'affoiblir le corps,
„ & diſpôſer l'eſprit à cette molleſſe
„ dont la politique d'un Miniſtre fait
„ profiter. Le Roi Charles II. avoit
„ bien ſes raiſons quand il nous a
„ apporté la cuiſine Françoiſe.

M. Smith prétend donc que les Torys ont un air plus ſérieux, plus mâle & plus penſant que les autres Anglois; en même temps il a la bonne foi de convenir auſſi que la plûpart ſont d'un tempérament mélancolique: Mais il ne perd rien à cet aveu, car fondé ſur Ariſtote, cité par Plutarque dans la vie de Lyſander, il prétend que *les grandes natures ſont ſujettes à la mélancolie comme celles de Socrate, de Platon & d'Hercule,*

Pour les Whigs, il assure que le grand nombre d'entr'eux ont le visage efféminé, à la Cour sur-tout, & qu'en général ils ont l'air léger, éventé & inconsidéré; en un mot l'air François: vous voyez, qu'en passant, l'Auteur nous donne aussi quelques coups de patte.

A l'égard du ton de voix, il dit que les Whigs l'ont doux & insinuant, & que les Torys l'ont vif & animé. A l'en croire tout est efféminé dans les uns, & tout est mâle dans les autres. Il va jusqu'à dire qu'il peut reconnoître au seul son de la voix un Tory d'une ancienne famille, & qui ne s'est point mésalliée, celui, par exemple, qui descendroit d'un Tory du temps de Cromwel, car son opinion est que les Torys sont aussi anciens que le Gouvernement Anglois, & que tout ennemi du Ministre en quelque temps qu'il ait vécu, étoit Tory. Au surplus, il soupçonne que les meilleurs sont de race Bretonne.

Le second Chapitre traite de la maniere de s'habiller; mais comme

les Whigs contrefont en cela les Torys, quand ils ont envie de plaire au Peuple ; l'Auteur avoue qu'il ne faut pas trop s'y arrêter. *Le matin, au Parc S. James*, dit M. Smith, *on prendroit nos jeunes Seigneurs pour des Anglois raisonnables & de véritables Torys : le soir à l'Opéra on les trouve poudrés, frisés, chargés de dorure, en un mot, ce qu'ils sont, de méprisables Whigs.* Le reste de ce Chapitre ne pourroit que vous paroître insipide à vous qui n'avez pas vécu en Angleterre. Rien n'est indifférent pour M. Smith. Une perruque plus ou moins courte, un habit fait de telle ou telle façon, tout est pour lui matiere à conjecture.

Je passe aussi les trois Chapitres suivants, comme ne contenant que des remarques superficielles, ou des conjectures trop hazardées, & je viens au cinquieme que je vous traduirai tout entier. C'est le plus singulier & le plus important de l'Ouvrage ; le seul titre excite la curiosité. Le voici.

Observations à faire à un Repas d'Election, pour découvrir si celui qui demande à être Député est un véritable Tory, & si l'on peut compter sur lui.

„ Vous remarquerez d'abord de „ quel air votre homme vous recevra. Si, en entrant, il vous prend „ loyalement la main, & vous la „ serrant de toutes ses forces, il vous „ la secoue bonnement & simplement, comme c'étoit la coutume „ de nos Peres, louez-en le Ciel; & „ dites en vous-même: celui-ci est „ des nôtres; si au contraire il vous „ fait une humble inclination de „ corps, accompagnée d'une profonde révérence; craignez cette „ politesse étrangere, prenez garde „ à vous; vous êtes en pays ennemi.

„ Vous ferez ensuite attention à „ ce qu'on servira sur la table; si „ vous y voyez paroître des potages, des entrées & telles autres „ inventions ridicules de la cuisine „ Françoise, celui qui vous traite „ est à coup sûr un Whig, quelques

„ protestations contraires qu'il vous „ fasse. Ceux de ce Parti n'osent pas „ manger selon leur goût naturel ; „ ils suivent à leurs tables les loix „ de quelque *éminent* glouton de „ Paris, & préférent une poularde „ à la Béchamel, à notre oie rôtie „ avec une sausse aux pommes cuites.

„ Si sur la table du Candidat il n'y „ a pas de *Plum-Pudding* (*), ou si „ y en ayant, il n'en mange pas, „ autre preuve qu'il est Whig. Dis-„ moi qui tu fréquentes, & je te „ dirai qui tu es, est une maxime „ sûre ; dis-moi de quoi tu vis, & „ je te dirai comment tu penses, en „ est une autre qui ne l'est pas moins.

„ S'il fait servir le rôt, soit viande „ de boucherie, soit viande blanche „ ou gibier, sans qu'il soit inondé de „ beurre, soyez bien sûr que ce n'est „ pas un Tory, un homme de ce „ Parti ne commettroit pas une faute „ si essentielle, dans la crainte de „ blesser le goût de quelques préten-„ dus docteurs en cuisine, qui blâ-„ ment dans la nôtre, tout ce qui n'est

(*) Pudding où il y a des raisins secs.

pas

„ pas conforme aux usages François.

„ S'il se sert de sa fourchette pour „ porter les morceaux à sa bouche, „ au lieu de les prendre & de ramasser „ ser la sausse même avec son cou„ teau, ainsi que nos Peres l'ont „ toujours pratiqué, c'est un hom„ me que la mode a gâté, & sur „ qui l'on ne peut compter.

„ A l'égard de la boisson, elle ne „ donne pas lieu à des remarques „ moins sûres. Les liqueurs fortes „ donnent du courage, & c'est pour „ cela que les Torys les aiment. „ Tout homme qui préfére le vin „ de Bordeaux à celui de Portugal, „ doit vous prévenir contre lui; il „ n'a sûrement pas à cœur l'intérêt „ de sa Patrie, puisque le premier „ de ces vins nous vient d'un pays „ dont le commerce nous est à char„ ge, & que nous faisons au con„ traire un commerce très-avanta„ geux avec le pays d'où nous tirons „ l'autre.

„ Si celui qui veut être Membre du „ Parlement alloit jusqu'à boire du „ vin de Bourgogne préférablement

„ à celui de Bordeaux, c'eſt un hom-
„ me qui a perdu le goût naturel aux
„ Anglois, & qui par-là donne tout
„ lieu de croire qu'il en a auſſi perdu
„ la façon de penſer : l'un eſt une
„ ſuite de l'autre. Jamais un verita-
„ ble Tory, eût-il ſéjourné dix ans
„ en France, n'a pu ſe faire à la ſa-
„ veur du vin de Bourgogne, ni au
„ fumet d'une perdrix.

„ Enfin, ſi le Candidat aime mieux
„ le vin de Champagne que les vins
„ blancs que nous tirons d'Eſpagne
„ ou de Portugal (*), ou que nous
„ fabriquons dans notre Iſle, il n'y
„ a plus rien à examiner, c'eſt un
„ Whig déguiſé : quoi qu'on puiſſe
„ vous alléguer en ſa faveur, refu-
„ ſez-lui conſtamment votre voix.
„ On choiſit un jour, contre mon ſen-
„ timent, un homme dont je m'étois
„ méfié, parce que je l'avois vu boire
„ trois verres de vin de Champagne.
„ Six mois après il nous tourna caſa-
„ que, & ſe rangea du parti de la
„ Cour. On ne peut ſe fier à ceux qui

(*) L'Auteur veut parler de ces Vins communs que les Anglois appellent Vins de Montagne.

„ aiment une boisson si peu faite pour
„ notre Nation ; ils n'ont pas plus
„ de solidité que la mousse de la
„ liqueur qui leur plaît si fort.

„ Il est juste aussi d'avertir l'Anglois
„ honnête & bien intentionné pour
„ sa Patrie, d'une mode que les
„ Whigs ont introduite depuis peu
„ à leurs tables, je veux parler des
„ Seigneurs de ce Parti, ou des par-
„ ticuliers fort riches, assez ridicules
„ pour les imiter, c'est-à-dire, en
„ général des Anglois qui ont le goût
„ le plus dépravé. On connoît la
„ maniere scandaleuse dont les Whigs
„ affectent d'établir parmi nous les
„ modes & les vices des Nations
„ étrangeres. Aujourd'hui, la plûpart
„ d'entr'eux boivent leur vin à la gla-
„ ce, & ce n'est constamment que par
„ air, ce goût ne nous étant point
„ du tout naturel. Il en est néan-
„ moins qui affectent de s'en servir,
„ même au mois de Décembre, &
„ cela parce que c'est l'usage chez
„ les François qui ont le cerveau
„ brûlé. J'étonnerai bien plus nos
„ bons Anglois du Nord, qui ne

„ connoissent que leur Campagne ;
„ & n'ont vu de Ville que celle
„ d'York, quand je leur apprendrai
„ qu'à certaines tables de Londres
„ on sert aujourd'hui de la glace à
„ manger, comme on sert sur les
„ leurs de la gelée de groseille.

„ A quel point de corruption sommes nous parvenus ! O temps ! ô mœurs ! Et que diroient nos vertueux Ancêtres de ce luxe étranger ! Heureusement cette dépravation ne s'est pas encore introduite chez les sages Torys, & ceux de ce Parti qui sont simples & honnêtes, font encore chauffer leur vin avant que de le boire, ainsi que l'ont toujours pratiqué les véritables Anglois, ce qui est d'un usage salutaire pour l'estomac. C'est aussi la coutume des Chinois : chez ce Peuple si sage, on mange froid, & on boit chaud.

„ Ce qui distingue le plus les Torys des Whigs, c'est qu'en effet ils boivent beaucoup plus que ceux-ci. On peut juger de quelle façon un homme pense sur le Gouvernement

„ à sa maniere de boire. Un simple
„ Tory boit le double d'un Whig.
„ Un Tory un peu ardent dans son
„ Parti, boit autant que douze Whigs
„ ensemble. Il n'y en a point, de ceux
„ de la premiere classe, qui ne soit
„ en état de boire à un repas d'élec-
„ tion en rasades bien mesurées tou-
„ tes les santés du Parti, & toutes
„ les malédictions que, selon l'usage,
„ on y donne aux Chefs du Parti
„ contraire ; & de plus, la confusion
„ de la haute Eglise en général, &
„ la damnation de tous nos Seigneurs
„ spirituels en particulier.

„ J'avoue que la regle n'est pas
„ sans exception ; nous avons quel-
„ ques Lords qui ne boivent pas mal
„ pour des gens de Cour : il y en a
„ même tel d'entr'eux que l'on voit
„ tous les jours ivre au Caffé ; mais
„ la façon de penser de ceux-là est
„ connue, & par conséquent ils ne
„ sont point dangereux.

„ La derniere réflexion qui me
„ reste à faire sur ce sujet, est que
„ tout homme qui presse un autre
„ de boire & ne boit pas lui-même,

„ eſt un ennemi qui cherche à le
„ ſurprendre : c'eſt ainſi qu'en uſent
„ grand nombre de Whigs. Le franc
„ & loyal Tory n'a pas recours à de
„ ſi lâches baſſeſſes; comme il eſt ſans
„ malice, il eſt ſans ruſes, & ſi l'in-
„ térêt de ſon Parti ou la ſimple poli-
„ teſſe exige qu'il enivre ſes convi-
„ ves, il eſt le premier à leur donner
„ l'exemple qu'ils doivent ſuivre.

En voilà aſſez, Monſieur, pour vous faire connoître quel eſt l'eſprit de cet Ouvrage. Si le ton exagéré de l'Auteur n'avertiſſoit pas tout Lecteur ſenſé de ſe défier de ſes jugements, ne ſeroit-il pas en effet ſingulier, qu'un homme, ſelon qu'il eſt, pour ou contre la Cour, donnât plus ou moins dans les excès de la table? & en ce cas, quelles pourroient être les raiſons de cette différence? Quelques-uns prétendent que le lieu où l'on a été élevé y fait quelque choſe, & que l'on boit plus à l'une des Univerſités qu'à l'autre; mais cette raiſon ne me paroît pas ſatisfaiſante, quand même la choſe ſeroit vraie. Ceux qui épouſent

l'un ou l'autre Parti, ont été indifféremment élevés à l'une ou l'autre Université. Puisque sur ce fait, déja douteux par lui-même, on ne peut donner que de simples conjectures, ne pourroit-on pas dire que les regrets qu'ont ceux du Parti opposé au Ministere, de voir échouer tous leurs projets, le désespoir de voir réussir ceux de leurs adversaires, en un mot le mécontentement continuel où ils vivent, leur rend plus nécessaire tout ce qui est un remede à l'ennui & au chagrin? D'un autre côté, les Partisans de la Cour donnent davantage dans ce qu'on appelle le commerce du monde & la galanterie, ils vivent un peu plus avec les femmes, ils sont plus dans le goût de fréquenter la Comédie, l'Opéra, & tous les lieux où il n'est pas nécessaire de boire pour s'amuser.

Cependant, je ne prétends en aucune maniere faire ici ni la critique des uns, ni l'éloge des autres. Je me garderois bien d'oser rien décider sur ce sujet. A l'exemple de Socrate, l'homme le plus sage de la Grece,

Caton, ce grand Caton, cet esprit si Républicain, ce Romain si vertueux, buvoit souvent plus que la tempérance ne le permet, & celui qui a poussé le plus loin le luxe, Lucullus, étoit le plus honnête homme de toute l'Antiquité.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XXXVI.

A Monsieur le Comte DE CAYLUS.

Sur l'Architecture en Angleterre, le mauvais goût des Anglois dans leurs Bâtiments & le goût ridicule qui commence à régner en France dans les ornements de toute espece.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOUS connoissez le *Vitruve Anglois*; & comme vous possédez non-seulement les regles de tous les Arts, mais ce goût sûr, bien supérieur aux regles mêmes, puisqu'il en est le principe caché; ne vous semble-t-il pas que l'Auteur de cet Ouvrage ait fait exprès dessiner & graver tout ce qu'il y a de bâtiments remarquables en Angleterre, pour nous apprendre que l'Architecture est un Art qui n'y est pas naturalisé? Il est de ceux qui dépendent du goût, ainsi il peut être encore long-temps étranger dans cette Isle. Ce n'est pas

que l'Architecture n'ait des principes connus & des regles certaines, fondées les unes sur la nature, telle est celle-ci, par exemple, que le plus fort doit porter le plus foible; les autres établies successivement, & reconnues unanimement comme le résultat de l'expérience de ceux qui nous ont précédés, mais la partie la plus difficile & la plus étendue, celle de la décoration & des ornements dont elle est susceptible; le goût seul peut la donner, & le goût ici donne peu.

L'Architecture est une des choses qui annoncent le plus la magnificence d'une Nation; & de la magnificence, on conclut aisément la grandeur. Quand nous ne pourrions juger des Romains que par ce qui nous reste de leurs superbes Amphithéatres, ne seroient-ils pas encore l'objet de notre admiration? Tout ce que l'Histoire rapporte des Egyptiens, fait moins d'impression sur nous que ces Pyramides immenses qui subsistent dans leur pays depuis tant de siecles. Quelle idée ne laissera pas à la postérité la façade du Louvre, de la

puissance du Monarque qui l'a fait élever, & du point de perfection où les Arts ont été portés sous son Regne (*).

Le pays de l'Europe où l'Architecture moderne a produit le plus de Chefs-d'œuvre, c'est l'Italie. Les Anglois n'ont encore que le mérite d'en avoir copié quelques-uns. L'Architecte (†) qui a bâti leur fameuse Eglise de Saint Paul de Londres, aux proportions près qu'il a très-mal observées, n'a fait que réduire le plan de Saint Pierre de Rome aux deux tiers de sa grandeur : pour peu que l'on ait de connoissance, il est aisé de s'appercevoir, que par-tout où il s'est écarté de son modele, il a commis les fautes les plus grossieres.

(*) Avec quel plaisir les Citoyens ne voient-ils pas aujourd'hui mettre la derniere main à ce Chef-d'œuvre d'Architecture. Le zele de M. le Marquis de Marigny pour la gloire du Roi & pour celle de la Nation, qui sont inséparables, assure enfin au Louvre la durée de ces superbes restes de l'Antiquité, qui font encore l'ornement de Rome moderne. Ce monument rappellera à jamais les Regnes les plus glorieux de la Monarchie Françoise, celui de LOUIS LE GRAND & celui de LOUIS LE BIEN-AIMÉ.

(†) Christophle Wren.

La plûpart des maiſons de Campagne, car il eſt peu de bâtiments à Londres qui méritent qu'on en parle, ſont encore ici dans le goût Italien; mais on ne l'a pas toujours appliqué juſte. Un des premiers ſoins d'un Architecte doit être d'avoir égard au climat où il bâtit; ce qui convient à un pays auſſi chaud, & dont l'air eſt auſſi pur que celui de Naples, devient incommode dans un climat beaucoup plus froid, & dont le Ciel n'eſt pas auſſi ſerein. Les Italiens dans leurs maiſons doivent ſe défendre du trop grand jour; les Anglois, qui ne voient pas le Soleil auſſi ſouvent qu'ils le voudroient, doivent le chercher. La maiſon de plaiſance qui orne une vigne de Rome, n'eſt pas un modele pour une maiſon de Campagne des environs de Londres.

On prétend qu'il en coûte beaucoup ici aux Anglois qui veulent paſſer pour avoir du goût; ils ſont forcés de contraindre le leur en tout, & d'en affecter un qui leur eſt étranger. Ils paient, dit-on*, fort cher

pour entendre une musique qui leur déplaît. Ils ont leur table couverte de mets auxquels leur palais ne peut s'accoutumer ; ils portent des habits qui les gênent, & habitent des maisons où ils ne sont point à leur aise. Ce pays n'est pas le seul où l'on trouve des hommes qui sont la dupe de cette espece de manie, qui sacrifient leurs commodités aux usages du bel air, & le plaisir réel à ce qui n'en est que l'ombre. Combien une pareille folie n'apprête-t-elle pas à rire aux véritables Philosophes?

Le célebre Inigo Jones a orné Londres de quelques Edifices qui ont du goût, & entr'autres de cette magnifique salle de White-Hall, l'un des plus beaux morceaux d'Architecture qui soit en Europe. D'un autre côté, Milord Burlington, qui a joint les exemples aux préceptes, soit par l'Hôtel qu'il s'est bâti lui-même à Londres, soit par quelques Ecrits sur l'Architecture, a tâché d'en communiquer le goût à ses Compatriotes. Mais ces modeles n'ont pas rendu les Architectes Anglois plus habiles ;

& toutes les fois qu'ils veulent être autre chose que de simples copistes, ils n'élevent encore que de pesantes masses de pierre, telles que le château de Blenheim, dont vous trouverez le plan & la façade dans le *Vitruve Anglois*.

Bien plus souvent encore, les Anglois, dans les décorations de leurs bâtiments, tombent dans un goût véritablement puérile. On a construit pour la Reine, dans le parc de Richemont, un petit endroit, où l'on a placé sa Bibliotheque de Campagne. On l'appelle la Grotte de Merlin, ce n'est autre chose qu'un pavillon octogone, dont la voute est Gothique. Rien n'y répond à l'idée qu'on peut peut s'en former sur le nom. On n'y voit pour toute curiosité, que cet enchanteur, & quelques autres figures en cire, grandes comme nature. Loin qu'en ce salon il y ait rien qui ressente l'enchantement & la puissance du magicien, le spectacle qui s'y voit ne peut étonner que des enfants.

Les Anglois ne sont pas toujours

heureux dans leurs inventions ; mais en quelque chose que ce soit, ils ne connoissent ni la justesse des proportions, ni l'élégance des formes ; aussi ne réussissent-ils pas mieux dans le goût des meubles, que dans celui des autres ornements de leurs maisons. Nous regardons les Italiens comme nos maîtres pour l'Architecture & la décoration extérieure des grands Edifices, mais pour la distribution & les proportions intérieures, les François paroissent s'y entendre mieux qu'aucune Nation de l'Europe, & c'est précisément où le manque de goût des Anglois se fait le plus sentir.

L'Amour de la vérité ne me permettra pas néanmoins de flatter mes Compatriotes, jusques dans leurs défauts. J'oserois avouer & condamner les effets pernicieux de notre inconstance naturelle. Aujourd'hui parmi nous dans tout ce qui dépend du dessein, de même que dans les Ouvrages d'esprit, on commence à s'écarter de cette noble simplicité que les grands Maîtres de l'Antiquité ont

ſuivie en tout, & que les nôtres ont tâché d'imiter. Ce n'eſt pas par ſtérilité que les uns & les autres l'ont adoptée ; ceux qui affectent de s'en éloigner, prouvent moins leur fécondité que leur mauvais goût. Quoiqu'ils diſent pour couvrir leur ignorance ou leur manque de talent, il eſt bien plus aiſé de courir après l'eſprit & de coudre des Epigrammes les unes aux autres, que d'imaginer une belle Scene, & d'y rendre la nature dans toute ſa vérité. Cette abondance apparente eſt une ſtérilité réelle. Celui qui a tout à la fois un génie fécond & un goût ſûr, ſe fait un devoir de ſacrifier toute beauté ſuperflue. Mais en ce genre de richeſſes, comme dans les autres, il faut en avoir beaucoup, pour n'avoir pas regret à celles que l'on a mal employées. Le plus médiocre Deſſinateur invente des ornements de toutes formes, & les entaſſe les uns ſur les autres : un homme comme Bouchardon, n'en imagine que de nobles, & les diſtribue avec intelligence. Les Goths en ont été auſſi prodigues que

les

les Grecs en ont été avares, & l'exemple de ces derniers nous fait voir que l'effort du génie, & la perfection de l'art, sont de parvenir à cette heureuse simplicité.

Je suis certain, Monsieur, que vous voyez avec regret, qu'en plus d'un genre on affecte déjà de s'éloigner du goût du siecle de Louis XIV, l'âge d'or des Lettres & des beaux Arts en France. Rien n'est plus monstrueux, comme le remarque Horace, que de marier ensemble des Etres d'une nature opposée; c'est cependant ce que grand nombre de nos Artistes se font aujourd'hui gloire de pratiquer. Ils contrastent un Amour avec un Dragon, & un Coquillage avec une aîle de Chauve-Souris. Ils ne suivent plus aucun ordre, aucune vraisemblance dans leurs productions. Ils entassent avec confusion des corniches, des bases, des colonnes, des cascades, des joncs, des rochers; dans quelque coin de ce cahos, ils placeront un Amour épouvanté, & sur le tout, ils feront régner une guirlande de fleurs. Qui

ſiecle plus hardi, on veut que tout le paroiſſe, & l'on renverſe tellement les choſes, que je ne ſais ſi ce mauvais goût ne prouve pas quelque renverſement dans les têtes. Ceux de nos Artiſtes qui ont quelque ſens, rougiſſent ſouvent des choſes qu'ils ſont obligés de faire, mais le torrent les entraîne; il faut, pour être employés, qu'ils faſſent comme les autres. On leur demande du goût nouveau, de ces formes qui ne reſſemblent à rien, & ils en donnent.

Cette maniere ſe fait ſentir ſurtout dans ceux de nos meubles qui ſont les plus conſacrés à l'ornement, & réellement le goût qui ſe permet

de Daniel de Volterre. C'eſt aux Minimes de la Trinité du Mont, à la Chapelle où il a peint cette fameuſe Deſcente de Croix. Sous le fronton qui couronne le Tableau on voit de chaque côté un buſte d'Ange adoſſé à la bordure, dont la tête ne ſert pas d'appui à l'entablement, ainſi qu'on a coutume d'employer les Cariatides. Ces Anges d'une main ſoutiennent un chapiteau Corinthien, & de l'autre tirent à eux la colomne qui commence à y toucher, & qu'ils ſemblent vouloir mettre en place. Ce célebre Architecte avoit le droit de prendre des licences, mais l'effet de celle-ci n'eſt pas heureux.

tout aujourd'hui, s'égare aussi peut-être plus qu'il n'a jamais fait. A quoi ressemblent ces pendules devenues si à la mode, qui n'ont ni base ni console, & qui paroissent sortir du lambris où elles sont appliquées ! Ces cerfs, ces chiens & ces piqueurs, ou ces figures Chinoises, qu'on distribue d'une façon si bizarre autour d'un cadran, en sont-ils les ornements naturels ? Ces cartouches, qui soit en haut, soit en bas, soit dans les côtés, n'ont aucunes parties qui se répondent, sont-ils en effet de bon goût ! Loin qu'une forme soit heureuse lorsqu'elle est vague, pour ainsi dire, & qu'elle s'éloigne de toutes les formes connues, on ne peut imaginer rien d'élégant qui ne soit terminé, & qui ne doive ressembler à quelque chose. Il est dans tous les genres un vrai sans lequel il ne peut rien subsister de beau, & c'est le sentiment de ce vrai qui constitue le goût.

Quoi de plus ridicule que d'appliquer le vernis de Martin aux bronzes dont on orne les feux d'une

cheminée ! Quoi de plus fou que d'y attacher des pagodes de porcelaine ! C'eſt ainſi qu'à force de varier les objets, nous donnons dans l'extravagant, & qu'en voulant mettre trop de richeſſe dans les ornements, nous tombons dans le papillotage. A peine évitons-nous un excès, qu'un autre plus vicieux s'introduit à ſa place. Rien n'eſt ſi difficile que de détruire entierement le mauvais goût. C'eſt une eſpece d'hydre à pluſieurs têtes, on n'en a pas plutôt coupé une, qu'il en renaît une autre. Il eſt des mortels heureux, qui par une force ſupérieure viennent à bout d'en triompher. Ainſi Moliere, de ſon temps, par les beautés de ſes Pieces, força le Parterre à renoncer aux mauvaiſes plaiſanteries, aux jeux de mots & aux équivoques auxquels le Public étoit accoutumé. Ainſi le Puget de notre ſiecle peut, par les productions d'une imagination auſſi ſage que féconde, & d'un jugement exquis, ramener le vrai goût dans le Deſſein, & en nous rappellant à la belle nature, faire tomber dans le

mépris tout ce que l'ignorance & le mauvais goût ont enfanté depuis peu. Celui d'aujourd'hui, Monsieur, est si dépravé, que je ne pense pas qu'il puisse durer encore long-temps, & si quelque chose peut en accélerer la chute, c'est l'attention & l'encouragement que vous donnez aux Arts.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XXXVII.

A Monsieur l'Abbé D'OLIVET.

Sur la Chicane autorisée par la Jurisprudence Angloise, soit dans les Causes Civiles, soit dans les Causes Criminelles.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

DANS tous les pays policés, la défense des malheureux a toujours été du ressort de l'éloquence ; c'est à elle à implorer la protection des Loix contre l'oppression de l'injustice ; mais comment prêteroit-elle ici sa voix à la veuve & à l'orphelin, lorsque les plus grands intérêts de l'Etat ont tant de peine à l'émouvoir ?

Aux différents Tribunaux de Westminster, bien plus communément qu'à nos Cours de Justice, l'art de la parole se borne aux subtilités & aux détours de la chicane. Chez nous, à la vérité, ce monstre aussi ennemi du bon sens que de la bonne foi,

paroît tous les jours à la Barre en bonnet quarré & en robe longue, avec une effronterie que lui donne l'impunité ; mais si la véritable éloquence s'y montre moins souvent, elle n'y est pas cependant étrangere. De temps en temps elle éleve sa voix à nos Tribunaux, & y fait sentir son pouvoir. Nous avons aujourd'hui des Le Normans, des Cochins, des Aubris, qui y soutiennent encore sa gloire, & qui ne font pas moins d'honneur à notre Nation, qu'à cette noble Profession qu'ils exercent avec tant de célebrité (*).

Il faut que la Chicane qui a passé en Angleterre à la suite des Normands & de leurs Loix, ait trouvé d'aussi heureuses dispositions dans les esprits des Anglois, que dans

(*) Ces trois célebres Avocats sont morts depuis que ces Lettres ont été écrites. Ce que le Public a perdu en eux, il le retrouve aujourd'hui dans M. de Reversaux & dans M. de la Monnoie, petit-fils de celui qui s'est rendu si illustre dans la République des Lettres.

La mort qui nous a encore enlevé le premier, me force, en revoyant cette Edition, d'ajouter ici des regrets qui ne sont pas moins sinceres que l'éloge que j'avois fait de lui dans cette Note.

ceux des Normands mêmes. Sa puiſſance n'eſt pas moins établie dans ce pays-ci, que dans celui dont elle eſt originaire. L'Angleterre eſt ſans contredit la plus vaſte & la plus glorieuſe de ſes conquêtes. Du jour où la Chicane a établi ſon ſiege au milieu des différents Tribunaux de la Salle de Weſtminſter, elle y a régné en Souveraine abſolue, ſans interruption & ſans rivale. Son empire y eſt peut-être plus aſſuré, & ſûrement plus goûté que le Gouvernement préſent ne paroît l'être par la Nation. Le Roi n'a pas vingt mille hommes pour faire reſpecter les Loix, ce qui ſans doute eſt l'objet de cette Milice perpétuelle, autrefois inconnue chez les Anglois. La Chicane a cinquante mille Juriſconſultes pour appuyer ſon pouvoir & perpétuer ſon regne. On les appelle *les Gens-d'armes de la Loi*. Quelques-uns même en font monter le nombre juſqu'à cent mille. L'Auteur d'un petit Ouvrage ſur le Commerce, prétend qu'il y en a plus en Angleterre que dans tout le reſte de l'Europe. Il dit qu'ils

poſſédent la quatrieme partie des terres de la Nation. Comme les Cadets en Angleterre ſont réduits à leur légitime, ils épouſent volontiers la profeſſion d'Avocat, parce que c'eſt une des plus lucratives.

A Weſtminſter les Avocats diſputent moins ſur la juſtice de la Cauſe, que ſur la lettre de la Loi. Ils font naître plus de difficultés ſur la ſignification des mots qui doivent déterminer les Juges, qu'ils ne donnent d'attention à l'examen des faits diſputés par les Parties. Comme un frippon ſe tire ſouvent d'affaire par les ſubtilités les plus frivoles & les plus puériles, c'eſt à en imaginer tous les jours de nouvelles que les Juriſconſultes s'appliquent; c'eſt-là l'étude continuelle de ce grand nombre de Colleges d'Avocats, qui, à proprement parler, ne ſont à Londres que les Séminaires de la Chicane. C'eſt par leur artifice que la maſſe des Loix a tellement ſurchargé la Juſtice, qu'elle eſt devenue un fardeau pour les Peuples qui y ont recours, & qui, parce qu'ils en

ſouffrent, devroient être plutôt appellés Patients que Clients, ainſi que le remarque très-bien un Auteur de cette Nation.

De pareilles diſpoſitions dans les Loix, dans les Juges & dans les Avocats, ſont abſolument contraires à l'éloquence ; & il eſt auſſi impoſſible qu'elle s'établiſſe parmi les Juriſconſultes de Weſtminſter, que parmi les Procureurs au Châtelet de Paris.

Pour vous confirmer l'idée que je vous donne ici de la Juriſprudence Angloiſe, je veux vous rapporter un fait ſingulier dont M. Pope fait mention dans ſes Epîtres morales (*).

Il y a quelques années, qu'un frippon du premier ordre acquit des biens conſidérables par des voies également iniques. La premiere en forgeant un faux tranſport à lui-même d'une terre dont il retira de très-grandes ſommes. Le délit prouvé, il fut condamné à avoir le nez & les oreilles coupées. L'autre voie dont il s'étoit ſervi

(*) Voyez la III. Epître du II. Livre.

pour augmenter ſes richeſſes, & pour laquelle il fut pourſuivi en même-temps, fut celle-ci ; il avoit fabriqué un Teſtament frauduleux, par lequel il avoit fait déshériter un frere, & s'étoit donné à lui-même la ſucceſſion. Pour cette derniere fripponnerie, la Chancellerie le condamna à une priſon perpétuelle, où il a joui juſqu'à ſa mort de ces biens ſi mal acquis, & dont il a diſpoſé comme des ſiens propres en faveur de ſes Héritiers naturels. En France, outre la punition corporelle, les biens dont ce miſérable s'étoit emparé ſans autre titre que ſon effronterie, auroient été reſtitués à leurs véritables Propriétaires ; mais la Juriſprudence eſt toute différente en Angleterre, & les Avocats de Londres ſoutiendront dans leurs Plaidoyers que la punition impoſée pour de pareils délits, devient un titre d'acquiſition légitime à l'égard de celui qui les a commis. C'eſt comme ſi ce malheureux avoit acheté ces biens au prix des peines auxquelles il a été condamné. Ainſi ſi quelqu'un aime mieux acquérir

dix mille livres de rente que de conserver son nez ou ses oreilles, ce qui doit être naturel aux ames basses, telles que sont toutes celles des fripons, la Justice lui enseigne une voie d'y parvenir, & lui en assure la tranquille possession. Quel jeu indigne dans une matiere si grave! Et quel abus des Loix dans une Nation si sage! N'est-ce pas-là favoriser le vice, & donner aux artifices du crime des moyens assurés de triompher de la simplicité de l'innocence?

La Procédure criminelle en Angleterre, n'est ni plus sérieuse, ni mieux réglée: elle est ici traitée d'une maniere qui, pour ne rien dire de plus, étonneroit par-tout ailleurs. Mais pour que vous puissiez juger vous-même des subterfuges par lesquels la chicane peut dérober un coupable aux rigueurs de la Justice, voici ce que j'ai trouvé dans un Procès qui fut fait pour le crime de haute trahison en 1722, devant la Chambre des Seigneurs, au fameux Christophle Layer, si connu par les Gazettes de ce temps-là.

» Une seconde fin de non-recevoir, » dit l'Avocat de l'accusé, en adres- » sant la parole au Chancelier, c'est » à l'égard du mot *Christopherus*, écrit » avec un *e*; votre Grandeur sait » que ce moyen de nullité est ex- » pressément contenu dans l'Acte du » Parlement sur les mots mal ortogra- » phiés, ou dont le Latin est impropre.

» Milord, il n'étoit pas possible que » je pusse apporter avec moi toutes » mes autorités sur ce sujet; mais » j'ai ici plusieurs des Dictionnaires » & des Lexicons les meilleurs, qui » prouvent que le mot doit être » *Christophorus*, & je crois que mes » adverses Parties ne pourront m'ap- » porter aucun exemple tiré d'un » Livre autentique Grec ou Latin, » où ce mot ne soit pas écrit avec » un *o*, & non pas avec un *e*. C'est » *Christophorus*, de πέφορα, le Pré- » térit *Medium* du verbe Grec φέρω, » & les régles de l'étymologie, & la » formation des noms verbaux, prou- » vent qu'il doit être ainsi ortogra- » phié, & ne peut l'être autrement.

» Dans tous les Dictionnaires le mot
» Latin pour Christophe, c'est *Chris-*
» *tophorus*.

» Milord, j'espere que vôtre Gran-
» deur, me pardonnera ; la vie d'un
» homme est ici intéressée ; & com-
» me je ne voudrois pas m'appuyer
» d'aucune raison qui en pareil cas
» ait été rejettée, aussi ne dois-je
» pas non plus en rejetter aucune
» qui puisse être essentielle pour un
» prisonnier dont la Cour m'a confié
» la défense. Je passe aux mots dont
» le Latin est impropre : *Compassatus*,
» *imaginatus fuit & intendebat*. Je ne
» sai si ce Latin passera à Salle de
» Westminster, mais assurément il ne
» ne passeroit pas aux Ecoles de
» Westminster.

» *Et intendebat*. *Et*, une conjonc-
» tion copulative entre des verbes
» employés en différents temps. *Com-*
» *passatus & imaginatus fuit*, sont
» au Prétérit parfait, & *intendebat*
» au Prétérit imparfait. Pourquoi
» ce dernier verbe n'a-t-il pas été
» mis au Prétérit parfait comme les
» deux

» deux premiers, suivant les regles
» du Latin Classique ? C'est pour-
» quoi, &c. (*)

Peut-on entendre sérieusement de pareilles discussions de vétilles Grammaticales dans une affaire de cette importance, & où il est question de la vie d'un homme ? Que penseroient les Peuples les moins policés, les Sauvages même de l'Amérique, d'une forme de justice aussi extraordinaire ! Après tout, n'est-ce pas comme si cet Avocat disoit : le Prisonnier que je suis obligé de défendre peut être un traitre à sa Patrie, mais ceux qui lui ont fait son procès ont commis des solécismes contre les regles de la Grammaire Latine ; c'est pourquoi je demande qu'il soit remis en liberté, dût son crime, tout énorme qu'il est, demeurer impuni. Oseroit-on donner le nom de Jurisprudence à celle qui autoriseroit un pareil raisonnement ? La Philaminte de Moliere

(*) Malgré la chicane & l'habileté de ses Avocats, ce malheureux ne laissa pas d'être condamné au supplice des Traîtres. Son Procès est imprimé *in-folio*, à Londres, 1722. avec celui qui fut fait au Docteur Atterbury, Evêque de Rochester, qui est mort à Paris en 1731.

qui chasse Martine à cause des incongruités que cette pauvre Villageoise commet contre la Langue, est-elle plus ridicule que l'Avocat qui protége un coupable, parce que ceux qui l'accusent parlent mal Latin ?

Je sais ce qu'on peut me répondre, & qu'en cela les Avocats ne font que se conformer à la Loi : je sais aussi que celle-ci, tout étrange qu'elle paroît, a néanmoins un objet louable, c'est d'offrir à l'innocent plus de moyens de se défendre, & en tout cas d'épargner autant qu'il est possible la vie des hommes. Mais le but de la plûpart des Loix est toujours sage ; c'est l'exécution qui en démontre le désavantage ou l'utilité. Celles-là seules font honneur aux Législateurs qui contribuent réellement au bonheur & au maintien de la Société. Les Loix sont faites pour punir ceux qui en troublent l'ordre ; la subtilité des Avocats les encourage.

C'est une maxime de tous les pays & de tous les temps que le repos de la Société exige que le crime soit puni ; & n'est-ce pas l'autoriser que

d'ouvrir de pareils ſubterfuges aux coupables pour ſe dérober aux rigueurs de la Juſtice ? Que les Loix exigent la plus grande évidence dans les preuves du crime, que l'Avocat faſſe valoir les circonſtances qui peuvent les exténuer ; à la bonne heure : il ſuffit d'avoir de l'humanité pour recevoir favorablement tout ce qui tend à conſerver les Citoyens, & à ſauver les malheureux ; excepté les raiſons de non-recevoir, priſes des ſolécismes que peut faire un Officier de Juſtice. . . . . .

Quant aux Loix, elles doivent également empêcher & que l'innocence ne ſoit opprimée, & que le crime ne demeure impuni. C'eſt encore un reſte de la barbarie des derniers ſiecles, que de faire le Procès en Latin à un Anglois. Le Parlement en a enfin reconnu l'abus. Dans les dernieres années du regne de George I. il a été réglé que les Actes de toute eſpece ſeroient déſormais écrits dans la Langue naturelle. C'eſt en 1731 que M. George Sacville, que j'ai l'honneur de connoître parti-

ticulierement, présenta à cet effet un Bill à la Chambre des Communes. Il est étonnant que les Anglois aient tant tardé à s'aviser d'un moyen si facile de rogner les ongles à la Chicane ; mais qu'il leur reste encore de réformes à faire pour perfectionner leur Jurisprudence ! Il est aussi dangereux de permettre à la subtilité des Avocats d'éluder la disposition des Loix, qu'il le seroit d'en abandonner l'esprit à l'interprétation des Juges. Ceux-ci les rendroient arbitraires, les autres les rendent inutiles.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XXXVIII.

A Monſieur DE BUFFON.

Sur l'aiſance où vivent les Payſans d'Angleterre, & la différence qu'il y a entr'eux & ceux de France.

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

C'EST à la Campagne que l'on remarque le mieux la différence qu'il y a entre la France & l'Angleterre; on pourroit preſque dire qu'autant en France le luxe regne dans les Villes, autant en Angleterre il eſt commun dans les Campagnes. Le Payſan Anglois eſt riche, & jouit avec abondance de toutes les commodités de la vie : s'il laboure pour le Commerçant, il participe comme les autres hommes de ſa Nation aux avantages du Commerce. En plus d'un endroit, le valet d'un Fermier prend ſon Thé avant que d'aller à la charrue.

On ne peut que louer la ſageſſe

du Gouvernement Anglois, qui veille si utilement au bonheur de cette classe d'hommes, que l'on devroit regarder comme la premiere, puisque c'est celle qui fait vivre toutes les autres. Un Etat où le Paysan est à son aise, ne peut qu'être un Etat riche. La culture des terres, & le bien-être de ceux qui y sont employés, doivent être le premier objet de la Législation. Il n'est pas juste qui celui qui seme ne recueille que pour les autres, & que celui qui travaille ne jouisse pas des fruits de son labeur. Quelles que soient ces maximes, dictées par un fonds de dureté pour les malheureux, qui n'accompagne que trop souvent la mollesse & l'opulence, & reçues par une politique mal éclairée, les terres sont toujours mieux cultivées à mesure que les Paysans sont plus riches; du moins il est sûr que celui qui est mal nourri, n'est pas en état de soutenir le travail.

Nos Voisins, à cet égard, ont des principes tout différents; l'humanité les dicte, & l'expérience en prouve

la sagesse : le soin avec lequel les Campagnes sont cultivées chez eux, est l'effet de l'abondance où vit le Paysan ; & s'il est vrai que communément parlant il soit ici plus fort qu'en France, c'est peut-être encore parce qu'il est mieux nourri. Non-seulement le fruit de son travail suffit à ses besoins, il le met de plus en état de se procurer cette espece de superflu, qui fait ce que l'on appelle la douceur de la vie ; il est différent selon les différents Etats, & l'on peut dire que chaque condition a son luxe. Aussi en Angleterre, de même qu'en Hollande, les Villages sont plus riants & mieux bâtis qu'en France ; tout y annonce la richesse de ceux qui les habitent : on s'apperçoit dans les maisons des Paysans Anglois, qu'ils sont assez aisés pour avoir le goût de la propreté, & qu'ils ont le loisir pour le satisfaire. Je les ai trouvés par-tout bien vêtus. Ils ne sortent pas en Hyver sans une *Redingotte*. Leurs femmes, leurs filles ne se contentent pas de s'habiller, elles se parent. L'Hyver elles ont

de petits manteaux de drap pour se munir contre le froid ; l'Eté, des chapeaux de paille pour se garantir des ardeurs du Soleil. Les Angloises ont toutes le teint beau, celles de la Campagne même ne l'ignorent pas; & l'aisance dont elles jouissent, leur permet de songer à le ménager. Une jeune Villageoise ailleurs n'est qu'une Paysanne, ici, souvent à la propreté de sa parure & à la gentillesse de toute sa personne, on la prendroit pour une de nos Bergeres de Roman. Je connois des Provinces en France où les femmes ne différent de leurs maris que par la jupe ; aussi quelques-unes n'ont-elles guere moins de peine, dans le pays sur-tout où elles partagent avec eux le travail fatigant de la charrue. Il est rare de voir des Angloises occupées à des ouvrages pénibles.

Tout se sent ici de la sage économie qui regne à la Campagne, jusques aux animaux même, & la terre rend avec usure au Laboureur, ce qu'il lui en coûte pour avoir de bons chevaux, & pour les bien nourrir.

S'il conduit ſon bled au marché, il en a un particulier pour ſa monture. C'eſt ſur-tout aux courſes que l'on voit des preuves de l'aiſance où vit le Payſan Anglois. Il ne s'en fait aucune où l'on ne trouve deux mille Villageois, dont la plûpart ont en croupe leur femme, leur fille ou leur maîtreſſe. Souvent même on y voit galopper de groſſes & graſſes Fermieres, aſſez heureuſes pour avoir des chevaux qui les puiſſent porter. On ne court après le plaiſir que quand on n'eſt pas retenu par les ſoins du ménage.

C'eſt dommage que cette abondance dont jouit le Payſan d'Angleterre, le rende ſi fier & ſi inſolent. Il ne ſe contente pas de diſputer le pas à celui que l'ordre de la Société a établi ſon ſupérieur, il le heurte quelquefois, & l'inſulte pour ſe réjouir. Quiconque a quarante Shellings de rente, donne ſa voix aux élections des Membres du Parlement. Le Payſan Anglois eſt tout fier de ce droit, & ſonge plus à s'en prévaloir qu'à en faire un bon uſage.

Que le Peuple d'Angleterre feroit en effet heureux, s'il connoiffoit bien tous fes avantages ! Mais il ne paroît pas qu'il en fente le prix, puifque tout riche qu'il eft, il vend fouvent fa voix pour un pot de biere. Rien n'eft fi commun que l'ivrognerie & la crapule parmi la populace d'Angleterre. L'habitude de ce vice eft fi puiffante fur quelques-uns d'eux, qu'elle leur ôte toute autre confidération, & même celle de la mort. Tout le monde fait que ces malheureux, deftinés à fubir les rigueurs de la Juftice, meurent contents, pourvu qu'ils meurent ivres. Voici ce qui arriva à Lincoln, Ville affez grande de ce voifinage, il y a quelques années. Cinq ou fix miférables y étoient dans les prifons condamnés à la mort, pour avoir volé fur les grands chemins. Deux jours auparavant celui où ils devoient être exécutés, ils trouverent le fecret de fortir du lieu où ils étoient enfermés, par le moyen d'un trou qu'ils pratiquerent dans le mur : malheureufement, l'endroit où ils arriverent en

ſortant du cachot, étoit un cellier: ils s'étoient échauffés en travaillant, il y avoit de bonne biere, & ils en burent tant, qu'on les y retrouva tous ivres le lendemain.

Au milieu de toute cette aiſance, il eſt cependant facile de s'appercevoir, qu'ici le Payſan n'eſt pas auſſi gai qu'en France, de ſorte que peut-être eſt-il plus riche, ſans être en effet plus heureux. Les Anglois de tous les états ſe reſſentent de cette triſteſſe, qui fait une partie de leur caractere National. Ici les Payſans montrent peu de gaieté, même dans leur ivreſſe. En France, au contraire, dans plus d'une Province, le Payſan ne boit que de l'eau, & n'en eſt pas moins joyeux. Le Berger en conduiſant ſes troupeaux, le Laboureur courbé ſur ſa charrue, l'Ouvrier même au milieu des travaux les plus penibles, parmi nous tout le monde chante: ſoit que la plûpart ne ſentent pas les peines de leur état, ſoit qu'ils ne chantent que pour les ſoulager, c'eſt que je ne n'examine pas; toujours eſt-il ſûr que par tempéra-

ment ou par réflexion, ils prennent le parti le plus ſage.

Le Peuple en France eſt d'humeur douce, & ſe contente de peu; c'eſt celui de l'Europe le mieux conſtitué pour être heureux, & ſa modération prouve, ce me ſemble, combien il mérite de l'être. Henri IV. qui le connoiſſoit & qui l'aimoit, eut à peine rétabli le calme dans ſon Royaume, qu'il ſentit la néceſſité de ſoulager les Campagnes. Auſſi ſage Politique, que bon Roi, il vouloit que ceux qui cultivent la terre puſſent en recueillir les fruits ſans amertume. La mort l'enleva trop tôt à la France. Je ſouhaite qu'un Roi qui aime autant ſes Sujets que le ſage Monarque ſous lequel nous vivons, puiſſe exécuter ce projet, digne de celui de ſes Ancêtres qui s'eſt appellé le Pere du Peuple.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XXXIX.

A Monſieur DU CLOS, de l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres.

Sur les Tragédies de Shakeſpear.

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

ON nous a donné depuis quelques années différents Ouvrages Anglois, qui ont été bien reçus parmi nous. Le Traducteur de Milton, qui a rendu le ſublime de ce Poëte avec autant de force & d'élévation que la Proſe en comporte, du moins dans notre Langue, nous a fait admirer le *Paradis perdu* : les deux Eſſais de M. Pope, que M. l'Abbé du Reſnel a mis ſi heureuſement en Vers François, ont reçu les applaudiſſements qu'ils méritent ; nous avons accueilli tout ce qu'on nous a traduit des Ouvrages du Docteur Swift. Mais quant aux Pieces du Théâtre Anglois, que vous déſireriez de connoître, la plûpart auroient de la peine à réuſſir

parmi nous. Les Tragédies Angloiſes ne ſont pas moins oppoſées à notre goût, que leurs Comédies le ſont à nos mœurs. Il ſeroit même très-difficile d'en donner des extraits dans le goût de ceux que le P. Brumoy a faits du Théatre Grec. Si un pareil travail ſatisfaiſoit les gens de Lettres, je doute qu'il eût de quoi plaire aux gens du monde.

Le premier Auteur Dramatique Anglois, Shakeſpear, n'en doutez pas, Monſieur, eſt un grand Poëte; quelques beautés de ſes Ouvrages qui ont été rendues dans notre Langue, en ſont une preuve; mais des Traductions complettes, ou des extraits fidelles de ſes meilleures Pieces, feroient beaucoup de tort en France à ſa réputation (*). Peut-être qu'en ce qu'il a de beau, il ne céde à aucun Auteur ancien ou moderne : c'eſt dommage qu'il tombe

(*) Le Théatre Anglois de M. De la Place, qui a paru depuis, n'a pas laiſſé de réuſſir, & ce ſuccès eſt dû autant aux talents du Traducteur qu'aux peines prodigieuſes qu'il a priſes, pour que les défauts de ce Poëte n'empêchaſſent pas de goûter dans notre Langue les beautés réelles de ſes Ouvrages.

ſi ſouvent dans le bas & dans le puérile. Autant on a de plaiſir à voir un morceau détaché d'une de ſes Tragédies, autant on auroit de peine à en lire aucune d'un bout à l'autre. Les productions admirables de ſon génie, ſont un contraſte perpétuel avec celles de ſon mauvais goût ; à la ſuite de la plus belle Scene, il faut s'attendre à la plus ridicule. En faveur de ces beaux endroits, les Anglois lui pardonnent tout le fatras dont ſes Ouvrages ſont remplis ; nous ne ſerions pas ſi indulgents. Quelques Scenes languiſſantes de Corneille empêchent qu'on ne joue pluſieurs de ſes Pieces, où il y en a tant d'autres de ſi belles. Sertorius, Othon, ſont des Tragédies que l'on peut regarder comme proſcrites au Théatre.

Les Anglois ont pour leur Shakeſpear une admiration outrée : quand il paroîtroit en François avec tout le mérite qu'il peut avoir dans ſa Langue, nous rabattrions toujours beaucoup des éloges qu'ils en font, & ſes Admirateurs ne nous le pardoneroient pas. Nous ſerions révoltés

avec justice de voir allier perpétuellement la force & le sublime du grand Corneille, au Comique bas & trivial, aux pointes, aux jeux de mots, & à toutes les misérables plaisanteries de nos anciennes Tragédies sur les Mysteres de la Passion.

Je vais vous en donner quelques exemples ; la Scene du troisieme Acte de la Tragédie de *Jules-César* est sans contredit celle où le génie de Shakespear s'éleve le plus haut, & tombe au plus bas. Le célebre M. De Voltaire en a déja fait connoître l'esprit ; pour vous mettre mieux en état de juger de l'Auteur même, je me propose de vous la traduire mot à mot.

BRUTUS.

» Romains, compatriotes & amis, » écoutez-moi pour ma défense, & » soyez attentifs pour que vous puissiez m'entendre ; croyez-moi pour » mon honneur, & rendez justice à » mon honneur pour que vous puissiez me croire ; jugez-moi dans » votre sagesse, & éveillez vos sens, » pour que vous puissiez me juger » plus

» plus équitablement. S'il y a dans
» cette Assemblée quelques Amis de
» César, je leur déclare que l'amitié
» que Brutus portoit à César, n'étoit
» pas moindre que la leur; si donc
» un de ses Amis me demande pour-
» quoi Brutus s'est élevé contre Cé-
» sar, voici ma réponse : ce n'est
» pas que j'aimasse moins César, c'est
» que j'aimois Rome encore davan-
» tage. Choisirez-vous de voir César
» vivant & de mourir ses esclaves,
» plutôt que d'être tous libres par sa
» mort ? Comme César m'aimoit, je
» le pleure; comme il étoit heureux,
» je m'en réjouis; comme il étoit
» vaillant, je l'honore; mais comme
» il étoit ambitieux, je l'ai tué. Ainsi,
» voilà des larmes pour sa tendresse,
» de la joie pour ses succès, du res-
» pect pour sa valeur, & la mort
» pour son ambition. Qui de vous
» est assez lâche pour vouloir être
» esclave ? S'il en est un seul, qu'il
» parle, car c'est lui que j'ai offensé.
» Qui de vous est assez dépravé pour
» ne vouloir pas être Romain ? S'il
» en est un seul, qu'il parle, car c'est

» lui que j'ai offensé. Qui de vous » est assez méprisable pour ne pas » aimer sa Patrie ? S'il en est un seul, » qu'il parle, car c'est lui que j'ai » offensé.... J'attends que quelqu'un » me réplique....

PLEBEIENS.

» Personne, Brutus, personne.

BRUTUS.

» Je n'ai donc offensé personne ? » Je n'ai pas plus fait à César que » vous feriez vous-mêmes en pareil » cas à Brutus. La raison de sa mort » est enregistrée dans le Capitole. Sa » gloire n'est point obscurcie en ce » qu'il avoit de grand, ni ses offen- » ses même pour lesquelles il a souf- » fert la mort, ne sont point aggra- » vées. Voici son corps qu'on appor- » te, suivi de Marc-Antoine, qui le » pleure, & qui, sans avoir eu de » part à sa mort, en recevra le bé- » néfice; & qui de vous ne le recevra » pas ? Je vous laisse, en vous assu- » rant, que comme j'ai tué mon meil- » leur Ami pour le bien de Rome, » j'ai le même poignard pour moi- « même, lorsqu'il plaira à mon Pays » de demander ma mort.

Antoine parle ensuite, & détruit l'effet de cette Harangue par une autre, qui n'est pas moins pathétique. (*) Cette Scene, où sont ces deux Chefs-d'œuvre, finit par le Comique le plus bas & le plus ridicule. Antoine n'a pas plutôt inspiré au Peu-

(*) Quelles images! Que de force! Quelle Poésie ne trouve-t-on pas dans la peroraison du Discours d'Antoine? Quoi de plus propre à émouvoir les esprits & à toucher les cœurs d'un Peuple aussi sensible à ces sortes de spectacles, qu'on a remarqué que l'étoient les Romains:

ANTOINE.

„ Romains, vos larmes peuvent couler... Regardez : Ici, Cassius enfonça son poignard... Ici, „ Casca plongea le sien... Là, Brutus a frappé... „ C'est jusqu'ici que le sang a rejailli, comme „ pour s'assurer qu'il étoit versé par la main de ce „ même Brutus si chéri de César... Ce coup affreux „ lui fut le plus sensible : César y succomba. „ L'ingratitude, plus meurtriere encore aux yeux „ de ce Héros, que les poignards des Conjurés, „ pénétra, perça ce grand cœur... César ne vit „ plus rien après avoir vu Brutus armé contre lui... „ La trace de son sang peut encore peindre à vos „ yeux & sa marche & sa chûte... Quelle chûte, „ grands Dieux! Quel spectacle, mes amis? Le „ même coup nous a tous fait tomber : Quoi, „ vous pleurez... La pitié vous saisit? Ne cachez „ point vos larmes : elles honorent l'humanité. „ Ne retenez point vos sanglots à l'aspect de ce „ corps déchiré.... Le voilà, ce César qui vous „ aimoit; le reconnoissez-vous en cet affreux état?

PLEBEIENS.

„ O César!... O jour terrible!... Il faut qu'il „ soit vengé, &c.

ple l'ardeur de venger la mort de César, qu'on voit paroître un nouveau Personnage. Le Peuple l'entoure avec empressement, lui demande quel est son nom, d'où il vient, & où il va, s'il est garçon ou marié, &c. Il répond qu'il s'appelle Cinna, & aussi-tôt le Peuple s'écrie : *C'est un des conspirateurs, mettons-le en pieces. Non, Messieurs*, dit le pauvre misérable, tout effrayé, *je suis Cinna le Poëte. N'importe*, reprend la populace, *déchirons-le pour ses mauvais Vers*. Voilà comme finit d'ordinaire tout le Tragique de Shakespear, voilà comme toutes ses Pieces sont bigarrées de Scenes pathétiques & de Scenes bouffonnes.

Il transporte le quatrieme Acte de la même Piece au camp de Sardis. Brutus y reproche à Cassius son avarice, non d'un ton sévere, mais d'un ton de crocheteur ; & lorsque ces deux Généraux sont occupés des plus grands intérêts, un nouveau Poëte ne vient les interrompre que pour se faire traiter de bélitre, & se faire chasser à coups de pied.

Au cinquieme Acte, la Scene est à Philippes. Avant que la bataille se donne, il s'y passe un pourparler entre Brutus & Cassius d'un côté, & Octave & Antoine de l'autre. A la grossiereté des injures qu'ils se disent les uns aux autres dans cette entrevue, on ne peut pas les prendre pour des Romains ; & souvent en effet dans les Personnages que Shakespear a mis sur la Scene, on reconnoît le ton du compere & de la commere de l'Auteur. Ce Poëte, qui peint la Nature sans aucun choix, ne craint pas de faire paroître César en bonnet de nuit ; vous sentez par-là combien il doit le dégrader, s'il est vrai qu'il n'y ait point de Héros en robe de chambre. Dans quelques-unes de ses Pieces il fait paroître les siens en deshabillé. Quelquefois même il nous les représente ivres.

Outre cela, la plûpart de ses Ouvrages ne sont ni des Tragédies, ni des Comédies, ce sont ce que les Anglois appellent des Pieces Historiques, c'est-à-dire l'Histoire de quelque Prince mise en Dialogue, &

bigarrée de la plus basse bouffonnerie. Ceux qui ont assez de patience pour dévorer l'ennui qu'elles causent à la lecture, en sont dédommagés par de beaux morceaux qu'on y trouve de temps en temps : comme Shakespear étoit un homme de génie, la plus mauvaise de ses Pieces en conserve le caractere. Son Comique, toujours original, est quelquefois heureux. On y trouve par-ci par-là d'excellentes plaisanteries ; mais le plus souvent le gros ventre ou le large chapeau de l'Acteur, font la plus grande partie du Comique de son rôle. Ce *Falstaff*, si célebre sur le Théatre Anglois, n'est communément qu'un Bouffon du ton de *Dom Japhet d'Arménie*, excepté que celui-ci ne parle que d'Empires & de Couronnes, & l'autre que de couper des bourses, & de détrousser les Passants.

A l'égard du style, c'est la partie qui distingue le plus Shakespear des autres Poëtes de sa Nation, c'est celle où il excelle. Il peint tout ce qu'il exprime. Il anime tout ce qu'il

dit. Il parle, pour ainsi dire, une Langue qui lui est propre, & c'est ce qui le rend si difficile à traduire. Il faut pourtant avouer aussi, que si quelquefois ses expressions sont sublimes, souvent il donne dans le gigantesque. Ainsi, dans cette Piece de *Jules-César*, Portia, femme de Brutus, se plaint à lui de ce qu'il a des secrets pour elle, & lui demande si *elle ne demeure plus que dans les fauxbourgs de son bon plaisir?* Croiroit-on que cette phrase ridicule pût être de l'Auteur de la Harangue que vous venez de lire?

D'un autre côté, je ne puis passer sous silence un trait de cette Tragédie, qui marque, ce me semble, autant de finesse d'esprit, que le discours de Brutus suppose d'élévation. Décius dit, en parlant de César : *Il se plaît à entendre dire, qu'*on surprend les lions avec des filets, & les hommes avec des flatteries, &c. *mais quand je lui dis qu'il hait les Flatteurs, il m'approuve, & ne s'apperçoit pas que c'est en cela que je le flatte le plus.*

L'idée que je vous donne ici de

ce grand Poëte, eſt ſi différente de celle qu'en ont les Anglois, qui, la plûpart, le préférent à Milton, & du jugement même que quelques-uns de nos Auteurs en ont porté, que je ne puis trop appuyer un ſentiment qui doit vous paroître hazardé; voici donc encore une de ſes Scenes les plus pathétiques : elle eſt de CORIOLAN. Acte V.



INTERLOCUTEURS.

CORIOLAN, VIRGILIE, VOLUMNIE, VALERIE, *le jeune* MARTIUS, AUFIDIUS, *suite.*

CORIOLAN.

„ MA vertueuse Epouse s'avance „ la premiere ; cette mere „ aussi tendre que respectable à qui „ je dois le jour, la suit & conduit „ par la main son petit-fils. Mais, „ étouffons tout sentiment de ten- „ dresse ; la Nature doit être sans „ pouvoir sur moi. Que l'endurcis- „ sement me tienne lieu de vertu. „ Ne faisons attention ni à l'état où „ elles paroissent, ni à ces regards „ touchants, auxquels les Dieux mê- „ me ne seroient pas insensibles..... „ Que fais-je ? Je m'attendris malgré „ moi : je sens que je suis homme „ comme un autre. Lorsque ma mere „ se prosterne en m'abordant, n'est-ce „ pas comme si l'Olympe suppliant, „ se courboit devant une motte de „ terre ? L'intercession peinte sur le

„ visage de mon jeune fils réclame les „ droits de la Nature. Non, que les „ Volſques ravagent l'Italie, & faſſent „ paſſer la charrue ſur les murs dé- „ truits de Rome. Je ne ſerai point „ aſſez foible pour obéir à l'inſtinct „ qui commande aux animaux, je „ demeurerai auſſi ferme que ſi j'étois „ dans le cas d'être l'Auteur de moi- „ même & de ne connoître aucun „ parent.

VIRGILIE.

„ Seigneur ! Cher Epoux !

CORIOLAN.

„ Mes yeux ne ſont plus les mê- „ mes que ceux que j'avois à Rome.

VIRGILIE.

„ La triſteſſe, qui nous a ſi fort „ changées, nous le fait penſer ainſi.

CORIOLAN.

(*à part.*)

„ Tel qu'un mauvais Acteur, j'ai „ déja oublié mon rôle, & je ſuis „ totalement déconcerté.

(*à Virgilie.*)

„ O moitié de moi-même la plus „ précieuſe ! oubliez ma tyrannie, „ mais n'exigez pas que je pardonne

„ à nos Romains. Souffrez ce baiser, „ il est aussi doux que ma vengean- „ ce, je le voudrois aussi long que „ mon exil.... O Dieux que j'in- „ voque!.... O vous, la mere la „ plus noble qui soit sur la terre! „ Voyez-moi tomber à vos pieds (*), „ & vous donner des marques d'un „ respect au-dessus de celui des fils „ ordinaires.

VOLUMNIE.

„ Non, mon fils, leve-toi. C'est „ moi qui veux embrasser tes ge- „ noux (†), & qui contre l'ordre „ de la Nature te veux rendre les „ mêmes devoirs que si elle se trom- „ poit entre le fils & la mere.

CORIOLAN.

„ Comment? Que je vous souffre „ devant moi dans cet état! Vous, „ à genoux devant un fils malheu- „ reux! Tout est donc renver- „ sé : les cailloux d'un rivage aride „ vont donc occuper la place des „ étoiles; & les Cèdres orgueilleux

(*) *Il se met à genoux.*

(†) *Elle se met à genoux.*

„ qu'agitent les vents en courroux ;
„ celle du brillant Astre du jour.
„ N'est-ce pas recourir jusqu'à l'im-
„ possibilité, pour obtenir la chose,
„ à la vérité, la plus difficile ?

VOLUMNIE.

„ Je vois dans mon fils un Héros ;
„ que du moins j'ai aidé à former.
„ Connois-tu cette Dame ?

CORIOLAN.

„ Oui, c'est la noble Sœur de Pu-
„ blicola. L'Astre le plus brillant de
„ Rome, chaste comme la glace for-
„ mée par le froid, de la neige la plus
„ pure, & que l'on voit pendre au
„ fronton du temple de Diane. Chere
„ Valérie.

VOLUMNIE *montrant le jeune* *MARTIUS.*

„ Voici encore un petit abrégé de
„ Coriolan, qui, avec le temps, peut
„ devenir un jour aussi grand que
„ lui-même.

CORIOLAN.

„ Veuille le Souverain des Dieux
„ que celui de Rome & des Guer-
„ riers t'inspire de nobles pensées !

„ afin que tu puiſſes vivre ſans re-
„ proche, & que tu ſois dans les
„ guerres, remarquable comme une
„ Baliſe dans les mers qui fait éviter
„ les écueils & ſauve ceux qui la
„ regardent.

VOLUMNIE.

„ A genoux, petit.

CORIOLAN.

„ Oui, tu es mon fils.

VOLUMNIE.

„ Ce fils, votre épouſe, la noble
„ Valérie & moi, nous vous ſup-
„ plions tous....

CORIOLAN.

„ Et moi, je vous en conjure,
„ arrêtez ; ou ſi vous avez quelque
„ choſe à me demander, ſouvenez-
„ vous auparavant que vous ne pou-
„ vez pas prendre pour un refus ce
„ que j'ai juré de ne vous point ac-
„ corder. Ne me commandez pas de
„ renvoyer mes ſoldats, ni de capi-
„ tuler de nouveau avec de perfides
„ Romains. Ne me reprochez point
„ d'être en cela dénaturé. N'eſpérez
„ pas enfin que de froides raiſons
„ puiſſent éteindre l'ardeur de la

„ sang de ta femme & de tes enfants.
„ Quant à moi, mon fils, tu dois me
„ connoître, du moins mon parti est
„ pris; ne crois pas que j'attende que
„ le sort termine une semblable guer-
„ re. Si je ne puis te persuader de
„ préférer à la destruction d'un des
„ Partis, une paix qui peut être avan-
„ tageuse à tous les deux, sois sûr
„ qu'au premier pas que tu feras
„ pour attaquer ton Pays, il te fau-
„ dra fouler aux pieds les entrailles
„ de la mere infortunée qui t'a mis
„ au monde.

VIRGILIE.

„ Oui, cruel, & celles aussi qui
„ ont mis au jour cet enfant, pour
„ être l'héritier de votre nom & de
„ vos vertus.

Le jeune MARTIUS.

„ Il ne me foulera pas aux pieds,
„ je me sauverai jusqu'à ce que je
„ sois plus grand, & alors je me
„ battrai.

CORIOLAN.

„ Pour ne point éprouver de ten-
„ dresses de femme, il faudroit ne
„ voir

„ voir ni femme, ni enfant. Je me suis
„ arrêté trop long-temps.

VOLUMNIE.

„ Non, ne vous éloignez pas ainsi.
„ Si nous vous demandions de sauver les Romains, en perdant les
„ Volsques que vous servez, vous
„ pourriez nous reprocher de vouloir votre déshonneur. Non, tout
„ ce dont nous osons vous conjurer,
„ c'est de réconcilier les deux Peuples,
„ que les Volsques puissent dire:
„ *nous avons accordé cette grace;* les
„ Romains : *nous l'avons reçue*, &
„ que chacun dans l'un & l'autre
„ Parti comble de bénédictions l'auteur d'une paix si désirée ! Tu sais,
„ ô fils magnanime! que l'événement
„ de la guerre est douteux; mais
„ que si tu conquiers Rome, un nom,
„ l'objet des malédictions publiques,
„ sera l'unique fruit de ta victoire.
„ Voici ce que l'Histoire dira de toi:
„ ce Romain avoit des vertus, mais
„ ses derniers exploits en ont terni
„ tout l'éclat. Il a détruit son Pays,
„ & son nom sera toujours en abomination à la postérité. Pourquoi

„ ne me réponds-tu pas, mon fils ?
„ Penses-tu qu'il soit d'un homme
„ généreux de ne pouvoir oublier
„ des injures ? Ma fille, parlez donc
„ à votre tour, il est insensible à
„ vos larmes. Parle, Martius, ton
„ enfance le touchera peut-être plus
„ que toutes nos raisons. Il n'est
„ point d'homme au monde qui doive
„ plus à sa mere ; cependant tous
„ mes discours ne peuvent l'émou-
„ voir. Fils ingrat ! tu n'as jamais
„ témoigné à ta mere aucune ten-
„ dresse, à cette tendre mere, qui,
„ jalouse de ton honneur, t'a ouvert
„ elle-même les chemins de la gloire.
„ Dis que ma demande est injuste
„ & renvoie moi avec mépris ; mais
„ si elle ne l'est pas, tu manques de
„ probité comme de sentiment, &
„ les Dieux te puniront de ne pas
„ rendre à une mere ce que tu lui
„ dois. Il veut fuir ; qu'il rougisse
„ du moins de nous voir encore à
„ ses pieds. Son surnom de Corio-
„ lan enfle plus son orgueil que nos
„ prieres ne lui inspirent de pitié.
„ A genoux, Virgilie, c'est le der-

„ nier effort dont je me ſens capable.
„ Après quoi il ne nous reſte plus
„ qu'à retourner à Rome & qu'à
„ mourir parmi nos Compatriotes.
„ Regarde-nous du moins, regarde
„ cet enfant qui ne ſait comment
„ s'expliquer, mais qui, à genoux,
„ & les mains levées vers toi, donne
„ plus de force à nos prieres que tu
„ n'en as pour les refuſer.... Il ne
„ répond rien.... Allons. Il ſemble
„ que le barbare ait eu une Volſque
„ pour mere, que ſa femme ſoit dans
„ Corioli, & qu'il ait un fils qui lui
„ reſſemble. Renvoie-nous du moins,
„ je n'ai plus rien à dire, j'attendrai
„ que Rome ſoit en feu pour rompre
„ le ſilence.

CORIOLAN, *tenant ſa mere par la main, après un moment de ſilence.*

„ O ma mere! qu'avez-vous fait?
„ Peut-être, du haut des Cieux, les
„ Dieux ont-ils été frappés d'une
„ Scene ſi extraordinaire. O ma
„ mere! en triomphant de moi, la
„ victoire que vous remportez eſt
„ toute entiere pour Rome; mais,

„ croyez-moi, elle expose si elle ne „ perd pas votre fils. N'y pensons „ plus.... Aufidius, quoique je pren- „ ne le parti de cesser la guerre, je „ saurai faire une paix convenable. „ Dites, mon cher Aufidius, si vous „ eussiez été en ma place, auriez- „ vous pu refuser d'écouter une mere, „ lui auriez-vous moins accordé ?

AUFIDIUS.

„ J'ai été moi-même ému.

CORIOLAN.

„ Oui, je jurerois que vous l'avez „ été, & j'ose dire qu'il n'étoit pas „ aisé de m'arracher les pleurs que „ je n'ai pu retenir. A présent, si „ vous avez de l'amitié pour moi, „ conseillez-moi, quelle paix vou- „ lez-vous faire ? Pour moi, je n'irai „ point à Rome, je retourne avec „ vous, & je vous conjure d'ap- „ puyer de tout votre pouvoir le „ parti que je viens de prendre. „ O ma mere ! O mon épouse !

AUFIDIUS *à part.*

„ Je suis charmé que ta pitié te „ fasse manquer à ton honneur, j'en „ saurai profiter pour mes propres „ intérêts.

CORIOLAN.

„ Allons, ami, nous boirons bien-
„ tôt ensemble, & vous, (*à Volum-
„ nie, Virgilie, &c.*) vous reporte-
„ rez à Rome un témoin plus sûr
„ que des paroles. Entrez avec nous.
„ Vous méritez que les Romains
„ vous bâtissent un Temple. Toutes
„ les forces de l'Italie & de ses
„ Alliés, n'auroient pu me réduire
„ à faire cette paix.

L'Histoire est rendue dans cette Scene avec une fidélité trop grande peut-être pour le Théatre : la Tragédie n'admet pas ce que la Nature a de commun & de familier. La dignité n'est pas moins essentielle que la vérité, aux Personnages qui chaussent le Cothurne. En admirant dans ce tableau le coloris & l'expression même des figures ; je les voudrois dessinées d'un goût plus pur & plus élégant. Il est peint vigoureusement, mais il tient plus de la maniere de Rimbrant que de Raphael. J'aurois pu à la vérité supprimer ou changer des détails trop familiers ; mais ce n'eût pas été remplir mon objet :

J'ai voulu vous donner des preuves de ce que je vous ai avancé ſur le compte d'un Poëte dont les Anglois ne parlent qu'avec enthouſiaſme ; quelque art qu'ils emploient à exténuer ſes défauts, je me ferois un crime de les aggraver. Je ſuis ſon exemple, & me contente d'être fidèle dans mes portraits. Il a voulu peindre Coriolan tel qu'il l'a apperçu dans l'Hiſtoire. Je tâche de rendre Shakeſpear tel que je le vois dans ſes Pieces.

C'eſt dans le même eſprit que j'ai traduit encore deux Scenes des genres les plus oppoſés, & où les Anglois prétendent qu'il a réuſſi également. J'ai cru devoir vous donner du moins un léger crayon de ce *Falstaff*, qui étoit ſi fort du goût de la Reine Elizabeth, qu'en ſa faveur Shakeſpear fut obligé de le reſſuſciter. Voici ces deux tableaux qui font un contraſte aſſez marqué, & auxquels ſûrement vous n'attacherez pas le même prix.

SCENE II.

De la premiere Partie D'HENRI IV.

LE PRINCE DE GALLES. SIR JEAN FALSTAFF.

FALSTAFF.

„HENRI, mon fils, quelle heure
„est-il ?

LE PRINCE.

„A force d'avoir bu du vin d'Es-
„pagne & dormi l'après-midi sur des
„bancs avec ton gros ventre débou-
„tonné, te voilà tellement absorbé
„dans la crapule, que tu as oublié
„en effet ce que véritablement tu
„voudrois savoir. Que diable as-tu
„à faire avec le temps qui se passe,
„à moins que les heures ne fussent
„des verres pleins de vin; les mi-
„nutes, des chapons; les cadrans,
„des enseignes de mauvais lieux;
„les cloches, des langues de femmes
„qui y invitent les passants, & que
„le brillant soleil lui-même ne fût
„quelque effrontée appétissante en
„taffetas couleur de feu ? Quelle

„ autre raiſon peux-tu avoir pour
„ faire une pareille queſtion ?

FALSTAFF.

„ Tu veux la ſavoir, la voici.
„ Nous autres qui mettons les Paſ-
„ ſants à contribution, nous ne mar-
„ chons qu'à la clarté de la Lune &
„ des Etoiles, la grande lumiere de
„ ce beau blond, Mr. Phébus, nous
„ déplaît ; & je t'en prie, mon cœur,
„ quand tu ſeras Roi, comme Dieu
„ veuille que ta grace, (Majeſté de-
„ vois-je dire) car de grace, tu n'en
„ as aucune.

LE PRINCE.

„ Quoi, aucune ?

FALSTAFF.

„ Non, je te jure, pas la moindre.

LE PRINCE.

„ Hé bien donc, alors ? Parle fran-
„ chement.

FALSTAFF.

„ Je t'en conjure donc, mon cœur,
„ quand tu ſeras Roi ne permets pas
„ pas que nous autres, qui ſommes
„ les gardes du corps de la nuit,
„ nous ſoyons appellés voleurs de la
„ beauté du jour. Fais-nous plutôt
„ nommer

„ nommer Gardes-forêts de Diane, „ Gentilshommes de l'obſcurité, Mi„ gnons de la Lune, & qu'on nous „ regarde comme gens de bon gou„ vernement, étant gouvernés com„ me la Mer l'eſt, par notre noble „ & chaſte maîtreſſe la Lune, ſous „ la protection de laquelle nous dé„ trouſſons les Paſſants.

LE PRINCE.

„ Tu as raiſon, & cela eſt juſte, „ car la fortune de nous autres Che„ valiers de la Lune, étant, ainſi „ que la Mer, gouvernée par elle, „ a, comme la Mer, auſſi ſon flux „ & reflux. Une bourſe d'or enle„ vée courageuſement le Lundi au „ ſoir, dépenſée le Mardi matin dans „ la débauche, en eſt la preuve; elle „ eſt tantôt auſſi bas que le pied de „ l'échelle, tantôt elle s'éleve auſſi „ haut que le ſommet de la potence.

FALSTAFF.

„ C'eſt répondre comme il faut, „ Henri : & mon Hôteſſe, n'eſt-ce „ pas une drôleſſe auſſi douce qu'il „ en ſoit?

LE PRINCE.

„ Douce comme le miel d'Hybla, „ mon vieux garçon du château, & „ que dis-tu d'un pourpoint de buffle, „ n'est-ce pas une robe de prison „ tout aussi douce ?

FALSTAFF.

„ Oh, oh, tu reviens à tes quo- „ libets. Qu'ai-je à faire de ton pour- „ point de buffle ?

LE PRINCE.

„ Et qu'ai-je à faire, moi, de ton „ Hôtesse de taverne ?

FALSTAFF.

„ Comment ne l'as-tu pas fait „ venir souvent pour compter avec „ elle.

LE PRINCE.

„ Et t'ai-je jamais appellé pour „ payer mon écot ?

FALSTAFF.

„ Non, je te rends justice, tu as „ toujours tout payé ici.

LE PRINCE.

„ Sans doute, ici & ailleurs, tant „ qu'il m'est resté un sol dans ma „ poche ; je voudrois bien n'avoir „ pas usé mon crédit.

FALSTAFF.

„ Oui, de par tous les diables, „ tu l'as usé, ton crédit, de maniere „ que s'il n'étoit pas ici apparent que „ tu es l'héritier apparent....

(*Il y a en Anglois un jeu de mots, qui comme tant d'autres, ne peut se rendre en François.*)

„ Mais écoute, mon mignon, y „ aura-t-il encore des potences en „ Angleterre quand tu seras Roi? „ La bride rouillée de nos vieux „ peres, la Loi gênera-t-elle tou- „ jours la résolution des braves gens? „ Oh, je t'en prie, quand tu seras „ Roi ne pends pas un voleur.

LE PRINCE.

„ Non, ce sera toi.

FALSTAFF.

„ Moi! En merveille. Oh, je serai „ un bon Juge.

LE PRINCE.

„ Tu juges déjà mal, je veux dire „ que tu auras la pendaison des vo- „ leurs, & qu'ainsi tu seras un mer- „ veilleux bourreau.

FALSTAFF.

„ A la bonne heure, j'aimerois

„ autant, en quelque sorte, faire ce
„ métier là, que celui de valeter à
„ la Cour. Ma foi, j'y suis aussi mé-
„ lancolique qu'un chat ou qu'un
„ ours qu'on traîne par les rues.

LE PRINCE.

„ Ou qu'un vieux lion, ou que
„ le luth d'un amoureux.

FALSTAFF.

„ Fort bien. Ou que le bourdon
„ d'une cornemuse de Lincolnshire.

LE PRINCE.

„ Et que dis-tu d'un lievre ou d'un
„ fossé marécageux?

FALSTAFF.

„ Tes comparaisons ne sont rien
„ moins qu'agréables, & cependant
„ tu ne te lasses pas d'en faire.....
„ Avec cela tu es le meilleur enfant,
„ le plus charmant jeune Prince....
„ Mais, laissons la bagatelle, il seroit
„ à souhaiter pour toi & pour moi
„ qu'il y eût quelque boutique où
„ l'on pût acheter une bonne renom-
„ mée. Un vieux Seigneur du Con-
„ seil me parla vivement, l'autre
„ jour, dans la rue, à ton sujet; j'a-
„ vouerai que je n'en tins aucun

„ compte, cependant il parloit très-
„ ſagement, & dans la rue encore.

LE PRINCE.

„ Tu fis bien, car la ſageſſe crie
„ dans la rue, & perſonne ne l'écoute.

FALSTAFF.

„ Tu es incorrigible, mais ſi ſé-
„ duiſant, que tu corromprois un
„ Saint. Tu m'as fait beaucoup de
„ tort, Henri, Dieu te le pardonne.
„ Avant que je vécuſſe avec toi,
„ j'étois la ſimplicité même, & main-
„ tenant, à dire la vérité, je ſens
„ que je ſuis un véritable vaurien.
„ Il faut changer de vie, je le veux,
„ je te le jure. Si je ne le fais pas,
„ je ſuis un malheureux. Je ne veux
„ pas me damner à jamais, pour
„ aucun fils de Roi de la Chrétienté.

LE PRINCE.

„ Oh ça, maître Jean, où irons-
„ nous demain couper une bourſe ?

FALSTAFF.

„ Où tu voudras, mon fils, me
„ voilà prêt, & ſi je ne paie pas
„ de ma perſonne, je conſens que
„ tu me traites comme un miſérable.

LE PRINCE.

„ Voilà un bel amendement de „ vie ! Tu te repens, dis-tu, & tu „ veux encore couper des bourses.

FALSTAFF.

„ Que veux-tu, Henri ? c'est ma „ vocation. Ce n'est point pécher „ pour un homme, que de travailler „ dans sa vocation.

SCENE III.

POINS, *& les Acteurs précédents.*

POINS.

„ SAchons si Gadshill aura arran- „ gé la partie. S'il y a des hom- „ mes de sauvés par leurs bonnes „ actions, vous en voyez un pour le- „ quel il n'y a pas en Enfer des „ chaudieres assez bouillantes, cette „ panse monstrueuse est celle du plus „ grand scélérat qui ait jamais crié „ à un honnête-homme : la bourse „ ou la vie.

LE PRINCE.

„ Bon jour, Ned.

POINS.

„ Bon jour, notre cher Henri ;

„ bon jour, Jack. Comment vous
„ êtes-vous arrangés le Diable &
„ toi, au ſujet de ton ame que tu
„ lui as vendue le Jeudi-Saint pour
„ une bouteille de vin de Madere
„ & une cuiſſe de chapon froid.

LE PRINCE.

„ Sir Jean eſt homme de parole.
„ Le marché tiendra, il ne fera pas
„ mentir le proverbe, qui dit que le
„ Diable aura ce qui lui appartient.

POINS.

„ Ainſi tu te damnes pour garder
„ ta parole au Diable.

LE PRINCE.

„ Autrement, il eût été damné
„ pour le tromper.

POINS.

„ Oh ça, mes enfants, j'ai don-
„ né pour demain rendez-vous à
„ Gadshill, à quatre heures du
„ matin. Il y a des Pélerins qui
„ vont à Cantorbery avec de riches
„ offrandes & des Marchands en
„ route pour Londres, dont les bour-
„ ſes ſont bien garnies, j'ai des maſ-
„ ques pour vous tous, vous avez

„ des chevaux, Gadshill couche ce
„ ſoir à Rocheſter, j'ai commandé
„ le ſouper pour demain à l'Auberge
„ d'Eaſtcheap. Si vous acceptez la
„ partie, elle ne peut manquer, je
„ remplirai vos poches d'écus. Si
„ elle ne vous plaît pas, allez-vous
„ faire pendre.

FALSTAFF.

„ Ecoute, pendart, ſi je n'y vais
„ pas, je te pendrai pour y avoir été.

POINS.

„ Hé bien, ſerez-vous des nôtres? (*au Prince.*)

FALSTAFF.

„ Réponds? le promets-tu?

LE PRINCE.

„ Qui, moi! que je vole. Moi,
„ un voleur! Non, par ma foi.

FALSTAFF.

„ Tu n'es ni bon compagnon, ni
„ honnête homme, ni courageux,
„ enfin, tu n'es pas du ſang royal,
„ ſi tu n'oſes pas crier arrête, pour
„ dix shellings.

LE PRINCE.

„ Oh bien, une fois en ma vie,
„ je veux donc être coupeur de
„ bourſes.

FALSTAFF.

FALSTAFF.

„ Ah! c'eſt bien dit, &c.

Falſtaff retiré, Poins détermine le Prince à ſe trouver au rendez-vous pour l'aider à jouer un tour qu'il ne pourroit exécuter ſeul.

„ *Falſtaff, Harvey, Roſſilt & Gadſhill*, dit-il, feront le vol dont nous „ avons parlé vous & moi, nous n'y „ ſerons pas, & lorſqu'ils auront le „ butin, ſi vous & moi ne les volons „ pas, je veux qu'on m'ote la tête „ de deſſus les épaules. *Il a d'autres* „ *maſques & des habits différents pour* „ *les empêcher d'être reconnus de leurs* „ *camarades, il les donne* pour d'auſſi „ grands poltrons qu'aucun de ceux „ qui ont jamais tourné le dos, les „ fanfaronnades, les exagérations, „ les menſonges incompréhenſibles „ que ce gros coquin de Falſtaff ne „ manquera pas de faire, feront un „ fonds de plaiſanterie inépuiſable „ pour toute une ſemaine.

La partie s'exécute comme elle eſt projettée, & l'on en rit encore tous les jours au Théatre Anglois.

ACTE IV. SCENE X.

Seconde Partie du Roi Henri IV.

La Scene est dans la chambre du Roi, le Roi étant dans son lit.

Le Duc de GLOUCESTER, *le Duc de* CLARENCE, WARWICK, *le Prince* HENRI, *les Seigneurs de la Cour.*

LE P. HENRI.

„ Quelqu'un a-t-il vu le Duc
„ de Clarence,

CLARENCE.

„ Je suis ici, mon frere, & je suis
„ fort assoupi.

LE P. HENRI.

„ Comment se porte le Roi?

GLOUCESTER.

„ Fort mal.

LE P. HENRI.

„ Sait-il les bonnes nouvelles? Il
„ faut les lui dire.

GLOUCESTER.

„ Son état a encore empiré en les
„ apprenant.

LE P. HENRI.

„ S'il eſt malade de joie, je vous „ garantis qu'il guérira ſans les Mé- „ decins.

WARWICK.

„ Milords, ne faites pas tant de „ bruit; Prince, parlez plus bas, le „ Roi votre pere paroît avoir en- „ vie de dormir.

CLARENCE.

„ Paſſons dans une autre chambre.

WARWICK *au Prince.*

„ Votre Alteſſe veut-elle venir „ avec nous?

LE P. HENRI.

„ Non, je veux reſter ſeul & veil- „ ler ici auprès du Roi.

Ils ſortent tous.

LE P. HENRI *ſeul.*

„ Pourquoi cette Couronne, ſi „ contraire au repos, ſe trouve-t-elle „ ſur cet oreiller? O toi, vain or- „ nement, que l'or & les diamants „ rendent ſi éclatant! Tu fatigues „ encore plus que tu n'ornes la tête „ qui te porte; celui qui n'a ſur la „ ſienne qu'un ſimple bonnet, dort „ mille fois plus à ſon aiſe. C'eſt toi

» qui eſt cauſe que les ſoins & les
» allarmes environnent le lit des Rois,
» ne permettent pas au ſommeil d'en
» approcher. O Majeſté Royale ! tu
» n'es ſouvent pour le Prince, revêtu
» de ton éclat, que comme une riche
» cuiraſſe, qui, dans la chaleur du
» jour, fait payer cher par ſon poids,
» l'utilité dont elle eſt. Mais quoi !
» je vois près de la bouche du Roi
» du duvet qui eſt immobile, c'eſt
» une preuve qu'il ne reſpire plus.
» Sans doute ce ſommeil eſt trop
» profond ; c'eſt celui qui a fait per-
» dre ce riche Diadême à tant de
» Rois d'Angleterre. O mon Pere !
» je te dois des pleurs & des regrets
» la nature, l'amour & la tendreſſe
» filiale te payeront abondamment ;
» tu me dois, à moi, cette Couronne
» Impériale, qui m'appartient comme
» à ton ſucceſſeur immédiat. La voici.
» Le Ciel me la garde. Toute la force
» du monde réunie dans le bras d'un
» Géant, ne m'arrachera pas cet hon-
» neur héréditaire, & telle que je
» l'ai reçue de toi, telle je la laiſſerai
» aux miens. *Il ſort.*

SCENE XI.

LE ROI, WARWICK, GLOUCESTER, CLARENCE.

LE ROI.

„ WArwick ! Gloucester ! Cla-
„ rence !

CLARENCE.

„ Le Roi n'appelle-t-il pas ?

WARWICK.

„ Que souhaite votre Majesté ?
„ Comment se trouve-t-elle ?

LE ROI.

„ Milords, pourquoi m'avez-vous
„ laissé seul ?

CLARENCE.

„ Nous avons laissé ici le Prince
„ mon frere, qui devoit ne vous
„ pas quitter.

LE ROI.

„ Le Prince de Galles ! où est-il ?
„ je veux le voir.

WARWICK.

„ La porte est ouverte, il faut
„ qu'il soit sorti par-là.

GLOUCESTER.

„ Sûrement il n'eſt point paſſé par „ la chambre où nous étions.

LE ROI.

„ Où eſt la Couronne ? Qui l'a „ ôtée de deſſus mon oreiller ?

WARWICK.

„ Sire, lorſque nous nous ſommes „ retirés, nous l'y avons laiſſée.

LE ROI.

„ Le Prince l'a emportée. Allez „ le chercher : ſon impatience lui „ a-t-elle déja fait prendre mon ſom- „ meil pour celui de la mort ? Mi- „ lord Warwick, tâchez de le trou- „ ver & amenez-le à l'inſtant ; le cha- „ grin que me donne une telle action „ de ſa part, joint à ma maladie, ache- „ ve de me tuer. Hélas, mes enfants, „ vous voyez quelle eſt la perverſité „ de l'homme, & combien peu il eſt „ ſenſible à la voix de la Nature, lorſ- „ que celle de l'ambition lui parle. „ C'eſt en vain qu'un pere tendre „ veille & ſe fatigue ſans ceſſe pour „ ſes enfants, toute ſa tendreſſe, tous „ ſes ſoins lui ſont comptés pour rien; „ on veut le dépouiller : ainſi, lorſque

„ l'abeille, ayant voltigé de fleurs
„ en fleurs, revient après beaucoup
„ de travail à la ruche chargée de
„ cire & de miel, on l'assassine pour
„ ses peines. Voilà l'image triste,
„ mais fidelle, de ce qui m'arrive.

Warwich rentre.

„ Où est donc le Prince? Il attend
„ apparemment que la maladie, qui
„ seconde si bien ses vœux, l'ait dé-
„ livré de moi.

WARWICK.

„ Sire, j'ai trouvé le Prince dans
„ la chambre prochaine tellement
„ abymé dans la douleur & dans les
„ regrets, & répandant des larmes
„ avec un air si touchant que l'hom-
„ me, dont le cœur seroit le plus
„ dur & le plus feroce, en seroit
„ attendri, & ne pourroit s'empê-
„ cher de mêler ses pleurs aux siens.
„ Le voici.

LE ROI.

„ Mais pourquoi a-t-il emporté
„ ma Couronne?

Le Prince Henri entre.

Je l'apperçois.

„ Approche-toi, Henri. Sortez de

» la chambre & laiſſez-nous ſeuls.

Ils ſortent.

LE P. HENRI.

» Je n'eſpérois plus vous entendre » parler encore.

LE ROI.

» Tu ne le ſouhaitois peut-être » pas, Henri, je te laſſe, je vis trop » long-temps pour toi. L'ardeur » d'occuper ma place te tranſporte » au point, que tu t'empares de mes » honneurs avant que ton heure ſoit » arrivée ? O jeuneſſe inſenſée ! Auſſi » aveugle que coupable, tu cherches » la grandeur, c'eſt un fardeau dont » tu ne pourras ſoutenir le poids. » Attends encore un moment ; le » peu qui m'en reſte eſt prêt à s'é- » clipſer. La nuit s'approche, tu as » ravi ce qui, dans quelques heures, » étoit à toi ſans injuſtice ; ainſi à » ma mort, tu ne trompes pas mon » attente. Ta vie ne m'a que trop » prouvé que tu ne m'aimois pas, » tu veux que j'en emporte l'aſſuran- » ce dans le tombeau. Tes ſecrettes » penſées ſont autant de poignards, » que tu as aiguiſés ſur ton cœur de

» pierre, pour m'arracher une demie
» heure de ma foible vie. Quoi, ne
» peux-tu me ſupporter encore une
» heure ? Hé bien ! va, creuſe mon
» tombeau : ordonne que la cloche
» annonce au peuple, non que je
» ſuis mort, mais que tu es déja cou-
» ronné. Que les pleurs dont tu de-
» vois arroſer mon cercueil te tien-
» nent lieu de l'huile ſacrée qui doit
» oindre ta tête. Ne vois plus en moi
» que ce que je vais bientôt devenir.
» Donne aux vers ce qui t'a donné
» la vie, chaſſe mes Officiers, romps
» mes Decrets, change, bouleverſe
» tout ; car le temps eſt arrivé de
» ne plus reconnoître de Loi. Henri
» V. eſt couronné. La vanité eſt ſur
» le Trône, la grandeur Royale s'é-
» clipſe. Hors d'ici, vous tous, Mi-
» niſtres ſages & fidelles. Le Roi
» d'Angleterre n'aura, pour préſider
» à ſes Conſeils, que les infâmes
» débauchés avec qui il a paſſé ſa
» jeuneſſe. Raſſemblez-les, Prince,
» de tous côtés. Recevez à votre
» Cour tous les mauvais ſujets dont
» nos voiſins vont purger leurs Etats.

» Quel charme pour eux ! Ont-ils
» des misérables qui sachent jurer,
» boire, danser, faire la débauche
» toute la nuit, voler, assassiner ;
» commettre en un mot les plus
» grands crimes & les plus grandes
» infamies ? Qu'ils se réjouissent, ils
» en seront délivrés. C'est aux der-
» niers des hommes, c'est à ces scé-
» lérats que l'Angleterre donnera des
» charges, des honneurs, du crédit.
» Henri V. a rompu le frein qui le
» retenoit. L'injustice va régner, &
» tout innocent va devenir sa proie.
» O mes tristes sujets, que je plains
» votre sort ! O mon pauvre Royau-
» me, que les guerres civiles ont si
» cruellement déchiré, si tous mes
» soins n'ont pu empêcher les désor-
» dres dont tu gémis, que deviendras-
» tu lorsque les désordres feront l'uni-
» que soin de ceux qui te gouverne-
» ront ? Tu redeviendras un désert
» & ne seras plus peuplé que de
» loups, tes anciens habitants.

LE P. HENRI *à genoux.*

» O mon Pere & mon Roi ! con-
» noissez mieux votre fils, & rendez-

» lui votre tendresse. Sans l'abon-
» dance de mes larmes qui ne me
» permettoient pas de pouvoir parler,
» j'aurois arrêté le cours des cruels
» & séveres reproches où votre cha-
» grin s'est livré contre moi, & que
» j'ai eu la douleur d'être forcé d'en-
» tendre. Voilà votre Couronne.
» Puisse-t-elle vous être long-temps
» conservée par celui qui porte la
» Couronne immortelle! A vos pieds,
» où je vous rends mon hommage
« avec toute la soumission & tout le
» respect que je vous dois, & j'ose
» dire encore avec une satisfaction,
» qui ne peut venir que de la sensi-
» bilité de mon cœur, puissai-je ex-
» pirer si j'ai formé quelque coupa-
» ble desir, & si votre vie ne m'est
» plus précieuse que toutes les Cou-
» ronnes du monde! Le Ciel m'est
» témoin du désespoir où j'ai été, lors-
» que m'approchant de ce lit, votre
» Majesté m'a paru n'avoir plus aucun
» signe de vie. Si je vous en impose,
» que je meure dans cette habitude
» de férocité & de dissolution où j'ai
» passé ma jeunesse, & que je ne vive

» pas pour montrer au monde incré-
» dule le digne changement que je me
» propose ! Approchant, pour vous
» voir, & vous croyant mort, (&
» tout autre, en effet, s'y fût trompé
» comme moi) j'ai parlé à cette Cou-
» ronne comme si elle eût eu du sen-
» timent, & je lui ai adressé ces re-
» proches : les soins que tu entraînes
» ont abrégé les jours de mon pere,
» c'est pourquoi l'or dont tu es com-
» posée, est de tous le moins dési-
» rable, quoique le plus éclatant :
» D'autre de moindre titre, est beau-
» coup plus précieux ; celui qui est
» potable en médecine conserve la
» vie ; mais toi qui est si fin, si re-
» nommé, tu as fait périr celui qui
» te portoit. C'est en tenant ce dis-
» cours que je l'ai mise sur ma tête,
» comme pour m'essayer avec un
» ennemi qui vient d'assassiner mon
» pere devant moi, & en héritier
» légitime épouser votre querelle ;
» mais si son aspect a infecté mon
» cœur de sentiments de joie ou de
» pensées d'orgueil, si la puissance
» qui y est attachée m'a causé le

» moindre plaisir, que le Ciel l'éloi-
» gne à jamais de ma tête & me
» réduise à l'état du plus pauvre de
» tous vos sujets, qui s'agenouillent
» devant cette Couronne avec crain-
» te & tremblement.

LE ROI.

» C'est le Ciel même, ô mon fils,
» qui t'a inspiré la pensée de l'enle-
» ver pour te donner les moyens de
» regagner l'amour de ton pere, par
» la maniere dont tu viens de t'ex-
» cuser. Je ne crains point de te
» laisser voir combien je suis touché
» de la sagesse de tes discours & de
» l'honnêteté de tes sentiments. Viens,
» Henri, viens mon fils, assieds-toi
» près de mon lit, & écoute les
» derniers conseils que probablement
» je pourrai te donner. Le Ciel, ô mon
» cher fils, sait par quelles voies in-
» directes j'ai obtenu cette Couron-
» ne, & je sais moi-même avec quelle
» inquiétude je l'ai portée. Elle pas-
» sera à toi plus tranquillement &
» tu la pourras posséder de même;
» on ne sera pas surpris de voir le
» fils en hériter du pere, & tout ce

» qu'il m'en a coûté pour y parvenir
» sera enterré avec moi. Elle ne pa-
» roissoit sur mon front que comme
» un honneur arraché par des mains
» violentes. Plusieurs de ceux qui,
» gagnés par mes artifices, m'ont
» aidé à la conquérir se sont repro-
» ché les secours qu'ils m'ont prêté
» & le sang qu'ils ont versé, ce qui
» a été cause qu'il a fallu continuer
» à en répandre, & que tant de que-
» relles & de massacres ont troublé
» la paix que j'aurois voulu procurer
» à mes peuples. Toutes ces craintes
» m'ont mis moi-même dans un péril
» continuel : c'est ainsi que tout mon
» Regne s'est passé. Maintenant ma
» mort change l'état des choses, ce
» que j'ai eu tant de peine à acquérir,
» parvient à toi naturellement, la
» Couronne est à toi par droit de
» succession. Cependant, quoique tu
» sois plus sûr que je ne pouvois
» l'être, tu n'es ni assez bien établi,
» ni assez ferme sur le Trône, pour
» n'avoir pas besoin d'artifice & de
» prudence pour t'y maintenir. Ce
» n'est même que depuis peu, que ceux

„ dont la cruauté a été utile à mes def-
„ feins, & dont la puiffance m'étant
„ depuis devenue fufpecte, ont eu
„ la douleur de fe voir arracher leurs
„ aiguillons & leurs dents dont ils
„ auroient pu fe fervir pour me nuire.
„ J'en voulois mener plufieurs à la
„ Terre-Sainte ; de crainte que l'oi-
„ fiveté & le repos ne les fiffent
„ regarder de trop près à mon gou-
„ vernement. C'eft pourquoi, mon
„ fils, fi tu veux regner tranquille-
„ ment, fonge à occuper ces efprits
„ remuants à des guerres étrangeres.
„ Par-là tu feras oublier mon regne
„ & tu rendras le tien glorieux. Je
„ voudrois pouvoir t'en dire davan-
„ tage, mais mes poumons font tel-
„ lement viciés, que je n'ai plus la
„ force d'articuler une parole. O
„ Dieu, tout puiffant & tout bon !
„ pardonnez-moi les voies par lef-
„ quelles je fuis venu à la Couron-
„ ne, & faites-moi la grace de me
„ donner la paix dans l'autre monde.

LE P. HENRI.

„ Seigneur, vous l'avez conquife
„ cette Couronne, vous l'avez portée,

Comteſſe de Sunderland, dont il étoit amoureux, & que je ne vous traduis en Proſe, que parce qu'il faut être bien hardi pour vous envoyer des Vers.

APPLICATION DE LA FABLE D'APOLLON ET DAPHNÉ.

TYRCIS, un jeune Poëte, aimoit la belle SACHARISSE, & l'aimoit en vain. Il chantoit comme Apollon, & n'étoit pas moins épris. Elle, au contraire, étoit auſſi farouche que Daphné, mais n'étoit pas moins aimable. Il pourſuit la Nymphe fugitive, Apollon n'eût pas employé des ſons plus touchants pour l'émouvoir. C'eſt ainſi que l'Amour & l'Imagination le font errer ſur les Côteaux deſſéchés, & à travers des Prairies émaillées qu'il prend à témoin de ſes peines, & où il ſe retrace ſans ceſſe l'image de la Beauté cruelle qu'il adore. Preſſé par ſa paſſion, il court, il approche enfin : ſes ſons harmonieux parvinrent à la Nymphe, tous leurs charmes ne purent l'arrêter. Cependant ſi ſes accords immortels furent ſans ſuccès près

d'elle, ils ne lui furent pas inutiles. Tout le monde, excepté la Nymphe qui auroit dû réparer ses injustices, l'écouta avec attention, & approuva ses Vers. Ainsi, comme Apollon, acquérant une gloire qu'il ne cherchoit pas, il en vouloit à l'Amour, & il embrassa des Lauriers.

Parmi les Poëtes que nous avons aujourd'hui en France, j'en connois un qui pourroit donner à cette Piece toutes les graces qu'elle a dans l'Original, & qui en effet ressemble parfaitement à Waller du côté du talent. Celui dont je parle, aussi récommandable par sa naissance que par son esprit, a eu des Ancêtres, qui, comme lui, se sont fait honneur de cultiver cet Art aimable. C'est le Poëte de nos jours dont les Vers sont le plus remplis de sentiment & de délicatesse. Ne pourriez-vous pas le deviner?

Clarendon fait de grands éloges de la probité de Waller, mais s'il avoit les moeurs pures, il n'avoit pas l'ame forte. Il changeoit de façon de penser selon les temps & les

circonſtances. Il eſt peu de Poëtes qui aient autant flatté leurs Souverains, & ce défaut eſt d'autant plus remarquable en lui, qu'il n'en eſt peut-être point qui aient vécu ſous tant de Princes différents.

Dans ſes Ouvrages Jacques I. eſt le plus grand des Rois; Charles ſon fils lui ſuccede à peine, qu'il l'efface. Cromwell eſt encore plus grand qu'aucun d'eux. Charles II. rétabli ſur le Trône, y éclipſe le Protecteur. Il eſt lui-même à ſon tour éclipſé par Jacques II. ſon frere. Enfin, ſelon lui,

Le Monarque qui regne eſt toujours le plus grand.

Combien tous ces Panégyriques, qui ſe détruiſent les uns les autres, ne dégradent-ils pas celui qui en eſt l'auteur? Waller ſera par-là à jamais flétri dans la poſtérité. Autant on louera ſon talent, autant on blâmera l'uſage bas & mercenaire qu'il en a fait. C'eſt ainſi, qu'aujourd'hui encore, la pompe des Vers de Lucain, ne fait que mettre dans un plus grand

jour toute la bassesse de son cœur. Nous ne pouvons lire qu'avec indignation les louanges outrées qu'il a prodiguées à Néron, & qui ne l'ont pourtant pas empêché d'être la victime de ce monstre.

Vous voyez que les Poëtes Anglois ont tort de reprocher aux nôtres la flatterie, comme un vice qui leur est particulier. Le célébre Dryden, Rowe, Addisson, & le Docteur Garth, l'ont portée peut-être plus loin qu'aucun Ecrivain de quelque Nation que ce soit. Malgré les éloges que les Anglois donnent à ce dernier, au sujet de son *Dispensaire*, qui n'est qu'une imitation du Lutrin, il n'à surpassé Despréaux, qu'en exagérant les louanges qu'il a copiées d'après lui, pour célebrer le Roi Guillaume. Voici ce qu'il dit de ce Prince, qui n'a pas moins fait connoître à toute l'Europe son ambition, que les grandes qualités dont elle étoit accompagnée :

D'autres par le ravage, ont imposé la Loi :
Mais Nassaw, par pitié, consentit d'être Roi.

Où peut-on trouver des exemples d'une flatterie plus outrée ? Soit que nous en croyions trop aiſément les Anglois dans le bien qu'ils diſent d'eux-mêmes ; ſoit que ceux d'entre nous qui en ont parlé, ſe ſoient plû, dans les éloges qu'ils leur ont donnés, à faire la critique de leurs Compatriotes : nos notions ſur ce qui les regarde, ſont fauſſes à bien des égards.

Leurs Auteurs paſſent pour être moins louangeurs que les nôtres ; il ſeroit ennuyeux d'examiner par les faits, ſi cette opinion ne leur eſt pas trop avantageuſe ; il ſuffit de penſer à l'eſprit de Parti qui regne en Angleterre, pour ſentir que le même principe qui rend ici les Ecrivains ſi violents dans leurs Satyres, doit les rendre auſſi outrés dans leurs Panégyriques. Le zele de Parti exagere tout, parce qu'il eſt toujours aveugle ou injuſte. Egalement occupé à détruire & à édifier, il ſe permet tout pour abattre les uns & pour élever les autres. L'Auteur qui répand la bile la plus amere contre de

très-honnêtes gens qui ne pensent pas comme lui, prodigue l'encens le plus fort aux hommes sans mérite, dès qu'ils épousent ses sentiments. Selon M. Pope, quiconque est opposé au Ministere présent, est un Héros, & tout Partisan de la Cour est un traitre à sa Patrie.

Je ne sais lequel de nos Auteurs a loué les Anglois d'être moins prodigues que nous d'Epîtres Dédicatoires, & plus sobres dans celles qu'ils se permettent. Il avoit apparemment peu lû leurs Ouvrages. Presque toutes leurs Pieces de Théatre, ainsi que les nôtres, sont accompagnées de cette espece de passeport. Toute femme à qui on dédie une Comédie, est toujours, pour l'esprit, l'étonnement; & pour le goût, le modele de son siecle: lorsque souvent l'approbation qu'elle a donnée à la Piece est l'unique preuve que l'Auteur puisse alléguer & de l'un & de l'autre. Souvent même, l'on adresse ici à des femmes dont on vante beaucoup la pudeur & la modestie, des Ouvrages dont le fond est si licencieux, que

dans un Pays bien policé on n'en devroit pas permettre l'impression. Il n'est aucune Piece dans Dryden, à la tête de laquelle il ne prodigue son encens plus bassement qu'aucun Auteur que je connoisse : aussi fade dans ses louanges qu'amer dans ses Satyres, il ne craint pas en l'un & l'autre cas de sacrifier la vérité à sa passion où à son intérêt.

Si l'on en croit les Auteurs de tous ces petits Panégyriques, l'Angleterre est peuplée de Romains. Un Chevalier-Baronet se fixe-t-il à la Campagne pour y faire valoir ses terres ou pour y goûter les douceurs de la vie champêtre? on en fait un Atticus : un Membre de la Chambre des Communes n'y a pas plutôt déclamé contre le Ministere, qu'il devient un Ciceron : s'il est quelque esprit turbulent qui fasse parler de lui, c'est un Caton qui met tout en œuvre pour sauver la République.

On prétend qu'en Angleterre on paie plus cher cet encens qu'en France, mais je ne veux pas entrer dans un examen qui ne feroit que découvrir

l'esprit mercenaire des Auteurs. Je veux bien ne les pas soupçonner dans leurs louanges d'un motif qui les rendroit méprisables. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ici les Grands aiment fort les Dédicaces. Le Duc de Shrewsbury qui avoit grande envie que le Dictionnaire de Bayle lui fût dédié, lui fit offrir pour cela deux cents guinées. Le Philosophe, plus généreux peut-être encore que le Pair d'Angleterre, eut la noblesse & le courage de les refuser. Un pareil désintéressement ne peut que faire honneur à la mémoire de Bayle, & cette offre au contraire semble plus marquer la vanité que la générosité de cet Anglois.

A tous ces égards ne prenons pas les Anglois pour nos maîtres. Il est bien vrai qu'ils sont plus hardis, plus durs, plus forts peut-être que nous dans leurs Satyres, & je doute que nous devions leur envier cet avantage; mais ils ne sont pas moins excessifs dans leurs Panégyriques. Ces especes de tribut que l'on paie

à l'amitié, à l'eſtime ou à la reconnoiſſance, devroient être peſés ſinon au poids de la vérité, du moins à celui de la vraiſemblance. Les louanges outrées ne ſont que rendre ridicules & celui qui les donne, & celui qui les reçoit.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR LE DUC,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XLI.

A Monsieur DE BUFFON.

Du goût des Anglois pour le Jardinage & les Plantations, du grand nombre de Livres estimés qu'ils ont sur cette matiere, & des grands progrès que la Société Royale de Londres a faits dans la Philosophie naturelle & expérimentale.

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

J'AURAI du plaisir à vous satisfaire & à vous entretenir aujourd'hui du goût qu'ont les Anglois pour le Jardinage & les Plantations, & des merveilleux effets que ce goût a produits dans leur Pays. Je ne vous dirai rien de leur habileté en ce genre, vous la connoissez mieux que moi, vous-même vous possédez si bien tout ce qui regarde le soin des jardins & la culture des arbres, que vous êtes en état d'en donner des leçons aux Anglois mêmes. La sagacité de

votre esprit vous a fait découvrir de bonne heure ce que les autres n'apprennent que de l'expérience : dès l'âge le plus tendre vous vous êtes livré à un goût qui n'est communément que le fruit de la vieillesse. Et quel autre avant vous s'est jamais avisé de planter à dix-huit ans ! En Angleterre même où l'on a tout essayé, tout tenté, personne a-t-il eu le courage de destiner cent arpents de ses terres à faire des expériences sur les bois ? On prétend que Salomon, qui connoissoit depuis l'hyssope jusqu'au cédre, a écrit un Livre sur la maniere de cultiver les arbres & les plantes, que nous avons perdu : dites la vérité, Monsieur, ne l'auriez-vous pas trouvé ? Du moins personne depuis tant de siecles n'a peut-être été plus en état que vous de réparer cette perte. Vous rendrez un grand service, non-seulement à notre Nation, mais à tous les hommes en général, quand vous voudrez bien faire part au Public du fruit de vos Observations. Toutes les études sont louables, toutes les Sciences

ont leur prix, mais les hommes aſſez raiſonnables pour juger des choſes par leur utilité, ne balanceront pas de mettre l'Agriculture au premier rang. L'Homme de Lettres qui fait de ſes talents un uſage ſi avantageux à la République, participe à la dignité d'Homme d'Etat.

Vous ſavez, Monſieur, que telle eſt la façon de penſer de ce Pays-ci, & qu'il eſt peuplé de gens de votre goût. Les Jardiniers ne ſont pas les ſeuls ici qui s'adonnent au jardinage, ou plutôt les Anglois le ſont tous plus ou moins. Le Payſan aiſé & le Bourgeois opulent, aiment également à planter; les Grands de l'Etat, beaucoup de Philoſophes, même comme vous, en font leur occupation favorite. M. Perrault, dans ſes Vies des Hommes Illuſtres de la France, remarque que M. Arnauld d'Andilly, après ſept ou huit heures d'étude chaque jour, ſe divertiſſoit à prendre les plaiſirs de la Campagne, & ſur-tout à cultiver des arbres. C'eſt ainſi que M. Pope vit à ſa jolie

maiſon de Twitenham (*). Il faut qu'une pareille vie ait de puiſſants attraits : Dioclétien quitta l'Empire pour en goûter les douceurs, & lorſque dans la néceſſité des affaires publiques on vint le preſſer d'en reprendre la charge, il répondit à ceux qui l'en prioient : *Vous ne me donneriez pas un ſemblable conſeil, ſi vous aviez vu le bel ordre des arbres que j'ai moi-même plantés, & les beaux melons que j'ai ſemés.*

Si parmi les Romains, un Caton n'a pas dédaigné d'écrire ſur l'Agriculture, il faut l'avouer à l'honneur des Anglois, quelques-uns de leurs Auteurs les plus diſtingués ont publié des Ouvrages très-inſtructifs ſur cette matiere. M. le Chevalier Temple, un de leurs meilleurs Ecrivains, a donné un Traité très-curieux, ſur le jardinage ancien & moderne. L'Ouvrage de M. Evelyn ſur les Forêts, eſt un excellent Livre. M. Mortimer, Secrétaire de la Société Royale

(*) Sur les bords de la Tamiſe, à cinq ou ſix milles de Londres.

de Londres, a composé un Traité de l'Agriculture aussi agréable qu'utile. Mais qui connoît mieux tous ces Ouvrages que vous ?

Dire que c'est un genre où les Anglois excellent, c'est faire leur éloge, puisque c'est la partie de la Physique la plus importante. Aucune autre Nation n'a produit tant de Livres utiles de cette espece, entre lesquels je n'ai garde d'oublier ceux de Bradley & le Dictionnaire de Miller, le Jardinier le plus habile qu'il y ait aujourd'hui en Europe. Il seroit à souhaiter pour nous, que quelqu'un prît la peine de traduire ces Ouvrages dans notre Langue, ils nous seroient d'une plus grande utilité que tant de productions bizarres que des Ecrivains sans goût leur ont préférées. Assurément vous avez encore donné un exemple qui mériteroit bien d'être suivi, lorsque uniquement par amour pour la Physique, & pour faciliter les progrès de ceux qui l'étudient, vous avez bien voulu interrompre vos propres occupations, pour traduire le meilleur

Livre que les Anglois eussent en ce genre, *La Statique des Végétaux*, de *M. Hales* (*).

On voit par tous ces Livres sur le jardinage, qu'il doit être mieux entendu ici qu'ailleurs : en effet on ne cultive nulle part les fruits & les légumes avec plus de soin & d'industrie qu'en Angleterre. Si le climat n'y est pas aussi favorable qu'en France, l'art y est poussé beaucoup plus loin. On trouve à la Halle de Londres des petits pois de meilleure heure qu'à Paris, & des ananas en toute saison ; différentes sortes de légumes que nous n'avons pas, y sont très-communs. Le brocoli, si rare encore chez nous, se sert ici sur les tables d'Auberge. Dans les jardins des environs de Londres, on trouve des especes de melons de tous les Pays, on y mange d'excellentes pêches, & j'ai cueilli moi-même de très-bonnes figues dans le Nord d'Angleterre. De quoi ne vient-on pas à bout avec l'Art & le travail !

(*) Cet Ouvrage a paru en 1735. A Paris chez Jacques Vincent.

La Nature elle-même cede aux efforts de l'homme, quand ils s'obstinent à la vaincre. J'en ai vu un bel exemple dans un lieu près de Kensington, remarquable par une vieille maison où le fameux Cromwell qui en a été le maître, alloit se délasser du poids de son usurpation : l'ambition de celui qui posséde aujourd'hui ce terrein, est tout autre, il a entrepris d'y forcer la Nature; & en effet, malgré l'ingratitude & de l'exposition & du fonds, il a changé un marais triste & infructueux, en une vigne riante, & qui lui produit une très-grande abondance de raisins : il m'a fait goûter du vin de ce crû, qui n'est pas désagréable. Il en envoya l'an passé à M. l'Ambassadeur d'Angleterre en France. Ce vin, tel qu'il est, rapporte encore plus à cet Anglois industrieux, que tout ce qu'il auroit pu semer ou planter dans son enclos.

Non-seulement on trouve en Angleterre des arbres fruitiers de tous les Pays, on y voit même une quantité prodigieuse de ces arbres qui n'ont d'autre mérite que la beauté

ou la ſingularité de leur forme. Les Anglois font venir à grands frais des différentes parties du monde toutes les eſpeces d'arbres ; & ceux qui réuſſiſſent chez eux en pleine terre, ils les naturaliſent, & en ornent leurs jardins. Ainſi l'on y trouve le cédre du Liban, le plane de Perſe, le tulipier des Iroquois, l'arbre de Judée, &c. Ce même commerce qui raſſemble à la Bourſe de Londres des hommes de tous les pays, peuple les jardins d'Angleterre des arbres de tous les climats. Dans cet uſage de leurs richeſſes, les Anglois me paroiſſent plus ſages que ceux d'entre nous qui ſe ruinent en changeant d'équipages tous les ſix mois, & de tabatieres tous les huit jours.

Ce qui fait que les Anglois aiment mieux à planter que nous, c'eſt que les gens qui par leur naiſſance ou par leurs richeſſes occupent le premier rang dans l'Etat, habitent plus la Campagne que ceux du même ordre ne l'habitent en France. Indépendamment de l'utilité réelle des plantations, elles ſont une des plus

grandes ſources des amuſements champêtres. Comme les Grands donnent le ton aux petits, le Payſan plante à l'envi de ſon Seigneur. Si celui-ci a des boſquets de laurier, de thym & de philaria dans ſes jardins, ſon Fermier veut du moins en avoir quelques plants dans le ſien. Dans nos Villages, les Payſans ne plantent guere que des pommiers & des choux; le Payſan Anglois a non-ſeulement un potager bien fourni & bien tenu, mais s'il a deux toiſes de terrein devant ſa maiſon qui lui appartiennent, il en fait un parterre, où il cultive la roſe & le muguet; voilà ce qui prouve ſon aiſance : on ne s'occupe guere de la culture des fleurs, que quand la récolte des fruits paroît bien aſſurée.

Il faut l'avouer à l'honneur de la Société Royale de Londres, c'eſt ſon attention continuelle à l'utilité publique, qui a procuré tous ces avantages à l'Angleterre : il eſt des Arts qu'elle a porté au plus haut point de perfection, comme l'Architecture navale, & tout ce qui regarde la facilité

& la sûreté de la navigation ; il en est d'autres quelle a tiré de la léthargie fatale où ils languissoient depuis si long-temps. C'est cette savante Compagnie qui a remis l'Agriculture en honneur, ce sont ses soins, ses travaux & ses expériences qui ont fait connoitre aux Anglois de quelles richesses les plantations pouvoient être la source. La Société Royale est cause que non-seulement en Angleterre, mais en Ecosse, en Irlande, à la Virginie, à la Jamaïque, aux Barbades & dans tous les Pays soumis à la Domination Britannique, on plante des bois & des vergers, & que chacun embellit son héritage en l'enrichissant. On a essayé depuis peu de faire venir du thé à la Caroline, & on prétend qu'il y a assez bien réussi. Rendons justice à tant d'illustres Savants, qui ont acquis à cette Société une si haute réputation par toute l'Europe. Ce sont eux qui ont le plus éclairé le monde civilisé & lettré, sur tous les avantages que la Société peut retirer des différentes parties de la Physique expérimentale.

Il ne tiendra pas à vous, Monsieur, que nous ne suivions le sage exemple de nos Voisins. Vous n'avez encore donné aucun Mémoire à l'Académie, vous n'avez fait aucune expérience qui n'ait eu pour but immédiat l'utilité publique. La perfection des Arts devroit être l'unique objet de la Géométrie. On ne s'est que trop occupé jusqu'ici de celle que l'on nomme *transcendante*, & que l'on feroit mieux d'appeller inutile. Toutes les découvertes que l'on y peut faire, sont des conquêtes qui ne nous enrichissent pas, les espaces infinis que l'on y parcourt, ne sont qu'imaginaires; les Esprits d'un ordre supérieur sont faits pour les connoître & non pour s'y fixer. Nous regardons les hypotheses comme des chimeres qui ne peuvent être enfantées que par des têtes mal organisées; soyons conséquents, & ne craignons pas de mettre au rang des occupations vaines toutes celles qui n'ont pas de fondements plus réels. C'est abuser de la Géométrie que de ne l'employer qu'à calculer des Enigmes,

car j'appelle ainſi toutes ces queſtions arbitraires que l'on embarraſſe exprès pour avoir le plaiſir de les développer par le calcul, & d'où il ne réſulte d'autre avantage que le mérite de la difficulté vaincue. Combien de Problêmes ne ſont en effet que des Enigmes plus compliquées que les Logogryphes du Mercure, mais auſſi inutiles à l'avancement de nos connoiſſances ! Les Savants devroient penſer aſſez bien d'eux mêmes, pour ſe regarder comme redevables à l'Etat du fruit de leurs travaux. La réputation la plus brillante parmi quelques Particuliers qui n'eſtiment que ce qui eſt de leur genre, ne vaut pas la ſorte de conſidération qu'acquierent infailliblement dans le Public ceux qui s'occupent uniquement de l'avantage de leurs Concitoyens (*).

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

(*) *Niſi utile eſt quod facimus, ſtulta eſt gloria.*

LETTRE XLII.

A Monſieur le Marquis DU TERRAIL.

Des plaiſirs de la table chez les Anglois, de leurs Toſtes, &c.

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

NE ſoyez pas ſurpris ſi je reſte ſi long-temps à la Campagne, je ſuis ici dans un des lieux de l'Angleterre les plus riants, avec les gens du monde les plus aimables, des gens qui n'ont point les préjugés de leur Nation, & contre leſquels ceux de la nôtre ne tiennent pas; qui joignent aux qualités d'où dépend la ſûreté de la Société, toutes celles qui en font l'agrément; qui vous plairoient à vous-même, & qui ſentiroient ce que vous valez; que votre commerce rendroit François, & avec leſquels vous deviendriez Anglois ſans vous en appercevoir. Si dans ce ſéjour agréable où le plaiſir & la liberté habitent, on ne ſuit pas en

tout notre façon de penſer, du moins on y ſuit régulierement notre façon de vivre : celle de Londres m'a été plus d'une fois à charge, quelques reſtrictions que j'y aie toujours miſes.

Les plaiſirs de la table ſont différents ſelon les différentes Nations. Il en eſt qui les font conſiſter dans le choix de la Compagnie, & de quelques mets délicats, dans l'heureux accord & la bonne humeur des Convives. Il en eſt d'autres qui font plus de cas de l'abondance des liqueurs, que du choix des mets, & qui ſongent plus à étourdir l'ennui par les fumées du vin, qu'à le diſſiper par les charmes de la converſation. A Londres, communément on ſe raſſemble moins pour s'entretenir enſemble avec cette liberté que la table donne d'ordinaire, que pour boire triſtement à la ſanté les uns des autres.

Dans les temps où l'on buvoit plus en France qu'on ne boit aujourd'hui, cet uſage de ſe ſaluer ainſi le verre à la main y étoit auſſi plus commun. Il paroît tirer ſon origine de

l'intempérance. Les hommes ont ſi bien ſenti qu'il étoit déraiſonnable de trop boire, que pour colorer un excès ſi vicieux, ils ont imaginé cette eſpece de politeſſe. Ils ont trouvé par-là le ſecret de ſatisfaire leur goût, & de forcer, pour ainſi dire, les autres à s'y conformer. En ce ſens, un peuple eſt d'autant plus poli qu'il eſt moins tempérant; les Anglois portent très-loin cette ſorte de politeſſe. S'il eſt des François qui puiſſent leur en diſputer le prix, on peut guere les trouver que parmi ceux qui doivent leur origine & leur nom aux anciens Habitants de cette Iſle. L'Ivrognerie, puiſqu'il faut la nommer, eſt ici très-commune en toute ſorte d'états : Hobbes la regarde comme une infraction des Loix de la Nature, à cauſe qu'elle empêche l'uſage de la raiſon; il eſt étonnant que la Nation qui ſe pique le plus de bon ſens, ſoit pourtant celle où l'on rougit le moins du vice qui y eſt le plus contraire.

Le deſſert eſt très-peu d'uſage en Angleterre; on y eſtime plus un

Sommelier intelligent, qu'un Officier qui auroit toute l'habileté & tout le goût de Procope. Aux tables même où l'on sert le fruit avec une sorte d'appareil, on ne fait que l'y montrer, & l'on enleve bientôt jusqu'à la nappe. Les Anglois, que la politesse empêche de dire aux Dames que leur compagnie les gêne, les avertissent ainsi de se retirer quand elles commencent à les ennuyer. Des Ecoliers ne montrent pas plus de joie lorsque leur Régent les quitte, que les Convives n'en témoignent lorsqu'elles prennent congé d'eux. La satisfaction qui se répand sur leurs visages, annonce le plaisir qu'ils éprouvent à se sentir délivrés de la contrainte où les tenoit la compagnie des femmes: quelque peu attentifs que les hommes soient pour elles, elles m'ont toujours paru en pareil cas se retirer avec autant de regret, qu'ils marquoient de contentement à les voir s'éloigner. Aussi-tôt on couvre la table de pots, de bouteilles & de verres, souvent même de tabac & de pipes. Tout étant ainsi disposé,

la cérémonie des *Toſtes* commence. Comme je ne penſe pas qu'aucun de ceux qui ont traité des mœurs & des cérémonies des Nations aient parlé de cet uſage, il eſt juſte de vous le faire connoître.

Les Anglois appellent *Toſtes* ces ſantés de perſonnes abſentes, qu'ils ſe portent réciproquement, & que chacun eſt obligé de boire ſous peine de l'impoliteſſe la plus groſſiere. Je laiſſe à d'autres à examiner l'étymologie de ce mot, & l'ancienneté de cet uſage. Peut-être les Anglois le tiennent-ils des Goths que l'on prétend avoir été de grands buveurs; mais en ce cas ils ont la gloire de l'avoir beaucoup perfectionné. Le jeune homme porte la ſanté de ſa Maîtreſſe; l'honnête Négociant, celle de ſon Correſpondant; & le grave Eccléſiaſtique, celle de ſon Evêque. Pour l'Evêque il y a celle du Primat; le Primat peut, s'il le veut, porter à ſes Convives la proſpérité de la cauſe Proteſtante, ou telle autre *Toſte* que bon lui ſemble.

Le Maître de la maiſon eſt celui

qui commence ces rondes, & il est obligé d'y faire observer l'ordre & l'exactitude, soit pour la maniere de les recevoir & de les rendre, soit pour empêcher qu'aucun ne manque à la regle qui astreint tous les Convives à boire les uns autant que les autres. Tel est en abrégé le Rit des *Tostes.* Dans le parti de la Cour on boit la santé du Roi & de toute la famille Royale; dans le parti contraire on boit celle de Milord Carteret, de M. Pulteney, & de tous ceux qui sont opposés au Ministre. Les Jacobites boivent la santé du Prétendant.

Il est aussi d'usage de porter la santés des Beautés à la mode, de celles même que l'on ne connoît que de vue. Un Petit-Maître se donne par-là l'air d'un homme à bonnes fortunes. Elles-mêmes lui en savent gré lorsqu'elles viennent à l'apprendre. Cet hommage public que l'on rend à leurs charmes, est une preuve de leur célébrité. Un Anglois qui a passé trois semaines à Paris, se fait honneur de porter pour sa *Toste* la

ſanté de Mademoiſelle Gauſſin. Auſſi pour faire l'éloge d'une jeune Beauté, on dit que *c'eſt une des premieres Toſtes d'Angleterre*. Celle au contraire dont le temps a ſéché les lys & les roſes, s'appelle *une Toſte de rebut.* Auprès des gens d'un certain ton, un homme paroîtroit ridicule s'il avoit le malheur de donner pour *Toſte* une beauté dont le regne ſeroit paſſé. Il faut connoître la carte de Londres pour ne pas tomber dans un pareil inconvénient.

C'eſt ainſi que les Romains à leurs repas buvoient à la ronde dans une coupe faite exprès, & qu'ils appelloient *la Coupe Magiſtrale*, la ſanté des perſonnes qui leur étoient cheres; ſi c'étoit celle d'une Maîtreſſe, la galanterie vouloit que l'on bût autant de coups qu'il y avoit de lettres en ſon nom.

Les Savants en ce Pays-ci, quoique peu ſoumis aux autres uſages de la Nation, ſont très-ſcrupuleux obſervateurs de la cérémonie des *Toſtes*. C'eſt chez eux qu'elle ſe pratique le plus fréquemment & avec le

plus de ſolemnité. Chacun dans ſon genre porte non-ſeulement la ſanté de ceux de ſa Nation, mais celle des Etrangers les plus célebres. On m'a ſouvent porté celle de M. Bernoulli, de M. Euller, de M. le P. de Monteſquieu, de M. de Maupertuis, de M. de Buffon, &c.

Dans les Colleges on *toſte* auſſi quelquefois en Latin & en Grec, à ce que j'ai entendu dire. Pour moi je n'ai jamais aſſiſté aux élégantes Orgies de Meſſieurs de Cambridge & d'Oxford. Je n'ai oſé pouſſer juſques-là mes recherches ſur les mœurs des Docteurs de ces fameuſes Univerſités.

Ces ſantés & ces rondes ne finiſſent bien ſouvent que lorſqu'il n'eſt plus poſſible de les continuer. A la Campagne, tant qu'elles durent, on parle de chevaux & de chaſſe, ou bien l'on boit & fume ſans parler: je connois un Anglois qui toutes les fois qu'on veut le forcer à rompre le ſilence, a coutume de répondre que, *parler c'eſt gâter la converſation*. A la Ville on s'entretient des

affaires du Parlement, des actions du Sud, & des Galions d'Eſpagne.

Les Dames, qui pendant ce temps-là ſont dans un autre appartement, ne boivent guere moins, mais ſans courir les mêmes riſques : elles prennent du thé, dont elles font uſage ſoir & matin, juſqu'à ce qu'elles ne puiſſent plus reſpirer, ce qui contribue à augmenter le penchant au ſilence, dont cependant il eſt peut-être plus aiſé de s'accommoder, que du caquet perpétuel de beaucoup de nos Françoiſes.

Si l'on dîne au cabaret, qu'à Londres les gens de tout état ne ſe font aucun ſcrupule de fréquenter, les *Toſtes* ſont encore plus variées ; aſſez ſouvent après avoir bû à la ſanté de ſes amis, on boit à la ruine & à la damnation de ſes ennemis. Il n'eſt aucune ſorte d'extravagance dont on ne s'aviſe alors pour s'échauffer les uns les autres & s'exciter à boire.

Il y a quelques années que des jeunes-Gens de condition choiſirent, pour ſe livrer à cette ſorte de débauche, le 30. Janvier, jour auquel

l'Eglise d'Angleterre impose un jeûne général en expiation du meurtre du Roi Charles I. qu'elle honore comme un Martyr. Si-tôt qu'ils furent chauds de vin, ils se mirent à chanter. Le Peuple scandalisé, s'arrêta devant le cabaret, & leur cria des injures. Un de ces jeunes étourdis mit la tête à la fenêtre ; & but à la mémoire de l'Armée qui détrona ce Roi, & des séditieux qui lui firent perdre la tête sur un échafaud. Les pierres à l'instant volerent de toutes parts ; les vîtres de la maison furent brisées ; la populace furieuse y vouloit mettre le feu. Ces jeunes insensés eurent bien de la peine à se sauver eux-mêmes (*).

Voilà de ces excès dont le vin rend capable, & dont on trouve par-tout des exemples ; & ainsi

(*) Un Ecclésiastique Anglois qui ne pouvoit souffrir que le Peuple bût à la mémoire du Roi Guillaume, a écrit une Brochure contre l'usage de boire à la mémoire de qui que ce soit, comme étant une profanation de la sainte Cêne.

Dans plusieurs autres Ouvrages, l'usage des Tostes est condamné comme contraire au Christianisme.

l'homme,

l'homme, aussi déraisonnable qu'intempérant, convertit dans une source de troubles & de désordres, ce que la Nature libérale ne lui avoit donné que pour son plaisir.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XLIII.

A Monsieur l'Abbé L* C***.

Sur l'éloquence de la Chaire, le manque d'action des Orateurs Anglois, & la decadence de la véritable éloquence en France.

De Grantham, &c.

MONSIEUR,

VOus m'apprenez bien vos occupations, mais vous ne me dites rien de vos succès; ne croyez pas cependant que nos Amis communs me laissent ignorer ce que votre modestie vous fait taire. Je sais avec quels applaudissements vous paroissez tous les jours dans la Chaire. Continuez, Monsieur, vous avez pris la route qui mene à la gloire la plus solide; la plus flatteuse même, s'il étoit permis à l'Orateur Sacré d'écouter la voix de l'amour-propre. Pour l'honnête homme comme pour le Chrétien, quelle fonction plus noble que de contribuer à l'avantage

de la Religion & de la Société ; que de faire la guerre aux vices, qui déshonorent l'une, & qui troublent l'harmonie de l'autre ; que de donner aux vertus le juste tribut de louanges qui leur est dû ; que de rappeller les hommes à leurs devoirs, & par conséquent à leurs véritables intérêts ; que de parler enfin dans cette Chaire de vérité, le seul lieu où sa voix se fasse entendre aux Grands de la Terre !

Il me semble que les Anglois n'ont pas porté aussi loin que nous cette éloquence, dont les Peres Grecs & les Latins nous ont laissé de si beaux modeles, Foster, Wake, Sharper, le Docteur Sherlock, le Docteur Clarke ne me paroissent pas des Orateurs que l'on puisse comparer aux Bossuets, aux Fléchiers, & aux Massillons, aux Cheminals & aux Bourdaloues. Les Sermons du Docteur Spratt, Evêque de Rochester, sont écrits d'un style affecté. Le Docteur Tillotson, Archevêque de Cantorbery sous Charles II. est de tous les Prédicateurs Anglois le plus célebre

& le plus digne d'estime. Cependant ses Sermons sont plus récommandables par la pureté & l'élégance de son style, que par les grandes parties de l'éloquence. On y trouve plus d'agrément que de force, plus de raison que de pathétique. Il se fait lire avec plaisir, mais il ne touche pas.

L'action est une des qualités les plus essentielles à l'Orateur : soit qu'on l'ait reçue de la Nature ou qu'on la tienne de l'Art : celui qui la possede peut faire un grand effet sur ses Auditeurs en récitant un discours médiocre. Cette partie manque absolument aux Anglois. *Un défaut à reprocher à nos Orateurs*, dit M. Addisson (*), *soit à ceux du Barreau, soit à ceux de la Chaire, c'est le manque d'action & de geste, & c'est peut-être notre modestie qui en est cause; nos Prédicateurs sont en Chaire comme des souches, & ne remueroient pas un doigt pour faire valoir le plus beau Sermon du monde. A la Barre & dans*

(*) Spectateur : N°. 47.

tous les lieux publics de contestation, nous retrouvons les mêmes statues. Nous pouvons parler de la vie & de la mort de sang-froid, & garder notre tranquillité dans les Discours qui roulent sur ce nous est le plus cher. Comment accorder ce que dit ici cet Ecrivain si sensé, avec la maniere dont les affaires se traitent dans la Chambres des Communes ; & le sang-froid dont il parle, avec la véhémence, & quelquefois la grossiéreté des injures que l'on y a souvent entendues ? Un de ceux qui la composent aujourd'hui, en donne une idée bien différente, & on ne peut que louer la sagesse de ses réflexions. *Lorsque dans la chaleur de la Controverse*, dit-il, *sur des questions intéressantes, le zele des Disputants les fait sortir des bornes de la décence & de la politesse, il faut pardonner quelque chose à la foiblesse de notre nature. Personne ne doit donner à une expression qui peut échapper, une interprétation plus offensante, qu'elle ne le comporte nécessairement.*

Ce n'est une chose ni louable, ni avantageuse que de recourir aux calomnies

& aux reproches.... Une candeur générale & des égards mutuels assureront mieux notre repos, & soutiendront mieux la dignité qui convient à cette Chambre, & que l'on ne peut violer sans de dangereuses conséquences (*). Vous voyez que ce discours détruit entierement l'idée que M. Addisson veut donner des Anglois ; mais les plus raisonnables d'entr'eux ne le sont pas toujours sur leur Nation. Ce qu'on pourroit leur reprocher comme défaut, ils ont l'art de le convertir en sujet d'éloges : s'ils ne sont pas éloquents c'est qu'ils aiment mieux être raisonnables ; s'ils manquent de graces, c'est qu'ils les dédaignent par goût pour la simplicité.

La coutume de lire les Sermons en Angleterre est un obstacle qui empêche toute action, & réfroidit par conséquent le pathétique du discours. Celui qui récite de mémoire, touche toujours plus, parce qu'il s'affecte lui-même davantage. Cependant un

(*) Discours de M. Henry Pelham rapporté au douzieme Volume des Actes de la Chambre des Communes.

Auteur (*), qui n'avoit peut-être pas aſſez réfléchi ſur les avantages que le Miniſtere Evangélique peut retirer de l'art de la parole, a propoſé aux Evêques d'Angleterre de choiſir dans les Ouvrages imprimés une ſuite de Sermons pour toute l'année, & de ne plus permettre à l'avenir d'en lire d'autres en chaire. Que feroit-il arrivé, ſi l'on eût ſuivi les mouvements d'un zele ſi peu éclairé? que les lectures de ces diſcours n'étant plus animées de l'eſprit qui les a compoſés, auroient été encore plus froides, & que par un pareil réglement on eût pour jamais arrêté le peu de progrès que l'éloquence de la Chaire fait en Angleterre.

Nous avons été plus heureux, je penſe, que les Anglois, nous ſommes peut-être aujourd'hui moins ſages. Je vous le dis à vous, Monſieur, qui êtes fait pour le ſentir, & qu'un jugement ſain doit préſerver de la contagion de l'exemple. Nous nous ſommes écartés de nos modeles, pour adopter le goût le plus oppoſé

(*) Sir William Petty.

à la véritable éloquence ; il nous arrive ce qui eſt arrivé aux Romains. Le naturel ne nous touche plus ; le beau ſimple & majeſtueux nous ennuie. Semblables à ces gens dont le palais uſé ne peut être affecté que par des liqueurs fortes ; il nous faut, pour nous piquer, des traits d'eſprit & des ſaillies d'imagination, des portraits ingénieux, des amas d'antitheſes, un ſtyle hériſſé d'épigrammes ; en un mot, nous donnons toute notre attention aux détails, & nous négligeons le fonds. Le goût de nos Prédicateurs & de nos Architectes modernes, eſt à peu près le même. Nos bâtiments ſont ſurchargés d'ornements, mais l'Architecture n'en vaut rien. L'eſprit abonde dans nos Sermons, mais l'éloquence y eſt abſolument étrangere. Les véritables Orateurs ont toujours regardé cette recherche d'agréments comme une parure indigne de la majeſté de l'éloquence. Celle de nos modernes à force de briller, ne fait que nous éblouir ; celle des Cicerons & des Boſſuets nous éclaire.

Il en eſt de même de notre Poéſie, on fait encore de beaux Vers, on ne fait preſque plus de Pieces. Dans tous les genres, on ne veut plus que l'eſprit, & on ne s'apperçoit pas que celui qui eſt de trop, eſt vicieux. La manie de notre ſiecle eſt de croire, que l'eſprit eſt aujourd'hui plus commun que dans celui qui l'a précédé. Il n'eſt point de femme qui n'en donne pour preuve, que l'on en met plus aujourd'hui dans les Ouvrages de toute eſpece, qu'il ne s'en trouve dans ceux du ſiecle de Louis XIV. Je ne craindrai pas pourtant d'avancer un paradoxe; fait pour paroître étrange : cette abondance d'eſprit qui regne dans nos Ecrits modernes, eſt peut-être l'effet de notre ſtérilité. Pour en impoſer, nous montrons tout celui que nous avons : ſûrs de plaire, les Auteurs du ſiecle précédent n'employoient que celui qui étoit néceſſaire. Ils connoiſſoient leurs richeſſes, & ils ſavoient en faire un uſage convenable. Ceux qui affectent de montrer par-tout de l'eſprit, ſont à l'égard de ces ſages

Ecrivains, que ce ſont de petits Merciers comparés à de gros Marchands, qui, par la certitude où ils ſont d'avoir de quoi renvoyer le monde ſatisfait, ſe contentent d'expoſer aux yeux ce qu'il faut pour annoncer ce qu'ils ſont. Les premiers au contraire n'ayant que peu, ſont obligés d'étaler tout ce qu'ils ont pour attirer les Chalands. L'uſage ſobre que Racine & Deſpréaux ont fait de leur eſprit n'eſt pas moins une preuve de leur ſupériorité que de leur ſageſſe. Ils avoient puiſé cette noble ſimplicité dans l'imitation des bons Auteurs du ſiecle d'Auguſte. Tel eſt le caractere de Virgile, de Ciceron, de Tite-Live. Quelque grand génie qu'aiènt eu ceux qui ſont venus depuis, ils ſe ſont ſenti de la dépravation du goût. Tacite ne cherche qu'à s'exprimer extraordinairement. Ce n'eſt qu'à force de parure, que Séneque a l'air de grandeur; ce qu'il fait d'efforts pour l'affecter avertit qu'elle ne lui eſt pas naturelle. Malheureuſement voilà les Auteurs que ceux de notre temps

paroiſſent imiter. Nous courons après l'eſprit, notre éloquence en eſt pointillée, & le goût ſe perd à meſure que nous nous éloignons de ces temps heureux, où preſque tous les Arts en France ont été portés à leur plus haut point de perfection.

Avouez-le, Monſieur, nous nous ſommes déjà tellement écartés, que pour peu que nous tardions à retourner ſur nos pas nous courons riſque de nous égarer. Nous aurions grand beſoin d'un Quintilien pour nous remettre dans la route.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XLIV.

A Monſieur DE LA CHAUSSÉE.

Sur ſon Ecole des Amis, & ſur une Comédie de M. Steele intitulée : THE CONSCIOUS LOVERS, tirée de l'ANDRIENNE de Térence.

De Grantham, &c.

MONSIEUR,

VOUS deviez bien être ſûr en m'envoyant votre *Ecole des Amis*, du plaiſir que j'aurois à lire cette Piece. J'en avois déja appris le ſuccès, & je n'en avois pas été ſurpris. Le Public ſe plaît à vous rendre juſtice. Le talent augmente de prix par l'uſage qu'on en fait. Vos Ouvrages ne tendent pas moins à l'inſtruction, qu'à l'amuſement des hommes : les graces de la Fiction que vous prêtez à la Morale, ne font que la rendre plus utile en la rendant plus agréable. Si dans les Ouvrages des autres, la Raiſon badine, & ſe prête à nos folies, pour

nous en mieux faire ſentir le ridicule ; dans les vôtres, c'eſt une Amie qui gagne notre confiance, & nous guérit de nos foibleſſes en nous en faiſant voir le danger.

Continuez, Monſieur, à travailler dans un genre, qui fait autant d'honneur à notre Théatre qu'à vous: tout ce qui tend à la correction des mœurs, eſt du reſſort de la Comédie : on fait également ſentir le ridicule du vice en intéreſſant le cœur, comme en faiſant rire l'eſprit. Dans la ſeule Comédie de Corneille, qui ſe joue aujourd'hui, les reproches que fait un Vieillard à ſon fils ſur la honte attachée au menſonge, n'expoſent pas moins toute la baſſeſſe de ce vice, que les traits les plus plaiſants de cette Piece. Les vôtres, Monſieur, ſont remplies de beautés de ce genre ; elles ſont faites pour réconcilier au Théatre ceux que la licence de nos anciennes Comédies en avoit éloignés. Mépriſez les diſcours de ces vils Ecrivains, dont le métier eſt de tout critiquer, parce que c'eſt celui dont ils vivent, &

qu'ils n'ont ni assez de talent, ni assez d'honneur pour en exercer un autre. Leurs censures aussi ameres qu'injustes, ne font pas moins de tort à leur cœur qu'à leur jugement. La Critique est un tribut, que le mérite est obligé de payer à la malignité humaine : dans les Triomphes qu'on décernoit à Rome aux Vainqueurs, il lui étoit permis d'élever sa voix parmi les chants de l'allégresse & de la reconnoissance publique ; mais il n'y avoit que les hommes les plus vils qui usassent de ce privilege.

Ce genre de Comédie où vous excellez, n'est pas aussi nouveau que le prétendent ces Censeurs ignorants, ou de mauvaise foi. L'Andrienne de Térence en est une preuve. Il y a long-temps que nos Voisins nous en ont donné l'exemple, & en général ils réussissent mieux dans les Scenes d'intérêt, que dans celle de plaisanterie. Le Comique dans leurs Pieces est souvent outré ; le sentiment y est toujours vrai. Celui qui a mis l'Andrienne en François, ne me paroît pas avoir aussi bien réussi que M. Steele,

qui l'a accommodée aux mœurs de ſa Nation, & qui en a fait une des meilleures Comédies du Théatre Anglois (*). La Scene du quatrieme Acte pour laquelle il a composé cette Piece, comme il n'a pas fait difficulté de l'avouer dans ſa Préface, eſt extrêmement belle, & n'eſt qu'à lui. Elle eſt entierement dans votre goût; & puiſque je ne puis vous offrir rien du mien qui vous rende le plaiſir que l'Ecole des Amis m'a procuré, je vous envoie la Traduction de cette Scene pour vous témoigner l'envie que j'aurois de m'acquitter envers vous. Il n'eſt pas néceſſaire, pour vous en donner l'intelligence, de vous faire connoître les caracteres, il ſuffit de vous dire les différents intérêts des Perſonnages que l'Auteur y introduit. M. *Bevil* & M. *Mirtle* ſont deux amis. Le premier, a la paſſion la plus vive pour *Indiane*; (c'eſt l'Andrienne de Térence) mais ſon pere veut lui faire épouſer *Lucinde*, dont M. *Mirtle* eſt amoureux.

(*) *THE CONSCIOUS LOVERS.*

ACTE IV. SCENE I.

Lieu de la Scene ; l'Appartement de M. BEVIL le jeune.

BEVIL le jeune, une Lettre à la main, suivi de TOM son Valet.

TOM.

» EN vérité, Monsieur, je ne sais » rien de cette affaire ; je n'ai pas » dit le moindre mot à M. Mirtle de » la Lettre que vous avez écrite à » Lucinde.

BEVIL.

» A propos de quoi cet animal-là » montre-t-il tant de frayeur ? Je ne » vous accuse de rien ; je veux seu- » lement savoir si M. Mirtle vous a » montré quelques soupçons, ou vous „ a fait quelques questions qui vous » aient conduit à lui dire par hazard » que vous ayez porté quelque Let- » tre ce matin de ma part.

TOM.

» Mais, Monsieur, s'il m'a fait » quelques questions, pouvois-je l'en » empêcher ?

BEVIL.

BEVIL.

» Ce n'eſt pas-là ce que je dis, » Bœuf. Ce n'eſt pas vous que je » ſoupçonné, c'eſt lui. Que vous » a-t-il dit ?

TOM.

» Hé bien, Monſieur, lorſque je » ſuis arrivé chez lui pour me dé- » guiſer en Avocat, comme il vous » a plu de l'exiger de moi, il m'a » demandé ſi j'avois été ce matin » chez M. Sealand.... Monſieur, lui » ai-je dit, j'y ai ſouvent été... par- » ce que ſi je ne lui avois pas dit cela, » il auroit pu penſer qu'il y avoit » quelque raiſon particuliere pour » m'y faire aller aujourd'hui.

BEVIL.

» Fort bien. (*à part.*) La précau- » tion de ce drôle-là, eſt ce qui a » cauſé ſa jalouſie : T'a-t-il fait d'au- » tres queſtions ?

TOM.

» Oui, Monſieur, je me rappelle » à préſent, que lorſque nous ſom- » mes revenus en caroſſe de chez M. » Sealand, il m'a dit : Tom ; ce » matin quand j'étois chez votre

» Maître, il vous a ordonné d'aller
» chercher la réponse à une Lettre
» qu'il avoit envoyée; lui en avez-
» vous apporté une, m'a-t-il dit? Ah,
» Monsieur, ai-je dit, vous voulez ba-
» diner avec moi, vous voulez savoir
» si je puis garder un secret ou non?

BEVIL.

» Et ainsi, en lui montrant que
» vous le pouviez, vous lui avez dit
» que vous en aviez un à garder.

TOM.

» Monsieur....

BEVIL.

» A quelles basses actions la jalou-
» sie ne fait-elle pas descendre un
» homme? Comment peut-on em-
» ployer d'aussi lâches artifices avec
» un Valet pour lui faire trahir son
» Maître? Hé bien! & quand vous
» a-t-il donné cette Lettre pour moi?

TOM.

» Monsieur, il l'a écrite devant
» moi avant que de quitter sa robe
» d'Avocat.

BEVIL.

» Fort bien. Et qu'a-t-il dit quand
» vous lui avez porté ma Réponse?

TOM.

» Il m'a paru, Monſieur, d'aſſez » mauvaiſe humeur, & m'a dit que » cela ſuffiſoit.

BEVIL.

» Je m'étois bien douté que ma » Lettre l'étonneroit.... Va-t-en.

TOM.

» Ouais, tout ceci n'annonce rien » de bon. J'ai bien peur que nous » n'ayions tous donné à gauche.

(*Il s'en va.*)

BEVIL.

» J'ai affecté d'être tranquille de» vant mon Valet : mais cet effort » m'a beaucoup coûté. Quel emporté, » de m'écrire un cartel, & de m'ac» cuſer d'une conduite équivoque » lorſque je fais profeſſion d'être ſon » ami ! Je puis vivre content ſans » gloire, mais je ne puis ſupporter » l'infamie. Que dois-je faire ? Pre» mierement, reliſons la Lettre de » Lucinde. (*Il lit :*)

Monſieur, je crois ne rien faire de contraire aux bienſéances de mon ſexe, en reconnoiſſant que votre maniere

d'éluder le mariage que nos parents se proposent, & de souhaiter que le refus puisse venir de moi, a quelque chose de plus obligeant en soi, que la recherche de celui que je crains de voir tomber dans mon lot, à moins que votre Ami ne travaille à notre salut & à notre bonheur commun. J'ai mes raisons pour vous prier de ne point communiquer cette Lettre à M. Mirtle, & je suis votre très-obligée & très-humble Servante,

LUCINDE SEALAND.

» Voyons le *Postcrit.*

J'ai fait mes réflexions, & je ne veux rien vous cacher. Le motif que j'ai de vous demander le secret sur cette Lettre, est la jalousie de M. Mirtle, qui, à la vérité, me donne de l'effroi; mais l'estime que j'ai pour lui, me fait espérer que ce n'est qu'un mauvais effet qui provient souvent d'une bonne cause, & que l'on peut guérir par une conduite prudente & sans reproche.

» Ainsi, cette jeune personne m'a
» choisi pour son Ami & son Confi-
» fident & s'est mise en quelque fa-
» çon sous ma protection. Je ne dois

„ point faire part à M. Mirtle de ſa
„ Lettre, à moins que je ne puiſſe le
„ guérir de ſa jalouſie. Peut-être les
„ ſervirois-je mieux l'un & l'autre
„ en n'obſervant pas le ſilence que
„ Lucinde me demande, qu'en lui
„ obéiſſant ſcrupuleuſement : mais je
„ me ſens arrêter par cette obligation
„ de ſe battre, que la Coutume a
„ impoſée à tout homme qui veut
„ vivre avec réputation & honneur
„ dans le monde. Comment faire
„ pour éviter tout ſoupçon qui puiſſe
„ m'être déſavantageux ?... Si je
„ m'explique ſans me battre, il croira
„ que c'eſt par crainte.... Il faut que
„ je reliſe encore une fois ſa Lettre.

Monſieur, vous en avez uſé lâchement avec moi, en travaillant à m'enlever une perſonne que vous m'avez dit vous être indifférente. J'ai changé mon épée depuis que je ne vous ai vu; & j'ai cru devoir vous donner cet avis, pour que vous ſoyez en état de vous défendre à la premiere rencontre, entre vous & celui que vous avez offenſé.

CHARLES MIRTLE.

(*Tom entre.*)

TOM.

„ Monſieur Mirtle vous demande,
„ Monſieur ; ſouhaitez-vous le voir ?

BEVIL.

„ Animal ! Pourquoi le faire atten-
„ dre ? Faites-le monter. (*Tom ſort.*)
„ Me voilà réſolu ſur la conduite
„ que je dois tenir avec lui. Il eſt
„ amoureux, & un peu méfiant ſur
„ toutes ſortes d'affaires, & on peut
„ bien le lui pardonner en conſidé-
„ ration... Mais le voici. (*Tom intro-*
„ *duit M. Mirtle. Bévil continue.*)

„ Monſieur, je vous ſuis extrême-
„ ment obligé de l'honneur que vous
„ me faites.... Et vous, Monſieur,
„ qui vous tenez-là planté pour nous
„ conſidérer, ſortez. (*Tom ſort.*) Hé
„ bien, Monſieur Mirtle, qu'y a-t-il
„ pour votre ſervice ?

MIRTLE.

„ Le temps, le lieu, notre longue
„ connoiſſance, & pluſieurs autres
„ circonſtances qui me touchent en
„ cette occaſion, m'obligent ſans
„ autre cérémonie & ſans un plus
„ long diſcours, de vous prier non-
„ ſeulement de reconnoître que vous

„ avez reçu ma Lettre, comme vous „ l'avez déja fait, mais aussi de m'ac- „ corder la requête qui y est conte- „ nue. Il me faut une autre réponse „ que ces demies lignes : *J'ai reçu* „ *la vôtre.... Je serai au logis.*

BEVIL.

„ Monsieur, j'avoue que j'ai reçu „ une Lettre de vous d'un style assez „ extraordinaire ; mais comme je „ veux qu'en cette matiere tout vien- „ ne absolument de vous, je n'en- „ tendrai que ce qu'il vous plaira „ de me confirmer face à face, & „ j'ai déja oublié votre billet.

MIRTLE.

„ Cette réponse si mesurée, con- „ vient fort à la maniere dont vous „ avez déjà abusé de ma simplicité „ & de ma franchise. Je vois que „ votre modération tend à votre „ propre avantage, & non au mien, „ à votre propre sûreté, non à aucun „ égard pour un Ami.

BEVIL.

„ Ma propre sûreté, Monsieur „ Mirtle !

MIRTLE.

„ Votre propre sûreté, Monsieur
„ Bévil.

BEVIL.

„ Monsieur Mirtle, ne doutez pas
„ un moment que je ne voie très-
„ bien où vous en voulez venir....
„ Mais, Monsieur, vous savez que
„ j'ai souvent osé condamner ces dé-
„ cisions qu'une coutume tyrannique
„ a introduites contre toutes les Loix
„ divines & humaines.

MIRTLE.

„ Ceux qui ont la conscience si
„ délicate, devroient du moins avoir
„ autant d'horreur de faire des offen-
„ ses comme de....

BEVIL.

„ Comme de quoi ?

MIRTLE.

„ Comme de crainte d'y satisfaire.

BEVIL.

„ Comme de crainte d'y satisfaire!
„ Mais cette appréhension est juste ou
„ raisonnable suivant l'objet de cette
„ crainte. Je vous ai dit souvent en
„ confidence de cœur que j'avois en
„ horreur cette hardiesse d'offenser

„ l'Auteur de la vie, de commettre,
„ dis-je, un pareil crime contre lui,
„ & par le même acte de s'exposer à
„ paroître devant son Tribunal.

MIRTLE.

„ Monsieur Bevil, je vous dirai
„ que ce flegme, cette gravité, &
„ cette conscience si délicate, ne me
„ priveront pas de ma Maîtresse.
„ Vous avez, à la vérité, les meil-
„ leures raisons du monde pour être
„ attaché à la vie, l'espérance de
„ posséder Lucinde; mais songez que
„ je n'en ai pas moins d'en être las,
„ s'il faut que la perde; & mes pre-
„ miers efforts pour la recouvrer,
„ seront de lui faire connoitre l'hom-
„ me intrépide qui doit être son gar-
„ dien & son protecteur.

BEVIL.

„ Monsieur, montrez-moi seule-
„ ment la moindre apparence de rai-
„ son qui m'oblige à repousser une
„ insulte à laquelle j'ai si peu donné
„ lieu, & je te montrerai.... que de
„ te châtier.... mérite à peine le nom
„ de courage. Homme léger & in-
„ considéré.... Monsieur Mirtle, le

„ trouble où vous me voyez ne vient
„ pas d'aucune crainte. Il ne tient
„ qu'à moi de vous rendre, ſans que
„ vous puiſſiez deviner comment,
„ auſſi froid, que, ſans que vous ſa-
„ chiez pourquoi, vous avez témoi-
„ gné de chaleur.

MIRTLE.

„ Une femme que l'on aime n'eſt-
„ elle pas un aſſez grand ſujet de
„ colere ? Mais vous ne ſavez pas
„ ce que c'eſt que d'aimer; vous avez
„ pour vos heures perdues votre
„ commode & facile Etrangere : &
„ votre fortune, l'extérieur impo-
„ ſant de votre conduite & d'autres
„ heureuſes circonſtances, vous font
„ des moyens faciles pour obtenir la
„ poſſeſſion d'une femme d'honneur.
„ Vous ne ſavez pas ce que c'eſt que
„ d'être allarmé, que d'être déchiré
„ par les inquiétudes, que de crain-
„ dre de perdre quelque choſe de
„ plus cher que la vie. Votre maria-
„ ge, heureux mortel, va ſon train
„ comme les affaires ordinaires. S'il
„ vous prend envie de vous amuſer,

„ vous avez votre captive vagabon-
„ de ; votre Indiane eſt toujours prê-
„ te à vous procurer de doux mo-
„ ments.

BEVIL.

„ C'en eſt trop, & la patience d'un
„ homme ne peut aller plus loin ; je
„ ſuis excuſable ſi, pour venger l'in-
„ nocence, ou parce que l'infirmité
„ de la Nature humaine n'en peut
„ ſouffrir davantage, j'accepte votre
„ défi.... Monſieur, je vous ſuivrai.

(*Tom arrive.*)

TOM.

„ Avez-vous appellé, Monſieur ?
„ il me l'a ſemblé. Je vous ai en-
„ tendu parler haut....

BEVIL.

„ Va chercher un carroſſe.

TOM.

„ Monſieur... Mon Maître... Mon-
„ ſieur Mirtle... Monſieur, que pré-
„ tendez-vous faire ? Je ne ſuis qu'un
„ Valet. Mais...

BEVIL.

„ Va chercher un carroſſe.

(*Tom ſort; Bevil & Mirtle ſe promenent chacun de leur côté.*)

BEVIL *à part.*

,, Quoique poussé à bout, aurai-
,, je pu me remettre à l'arrivée d'une
,, troisieme personne ? Et de qui en-
,, core ? D'un Valet ; & manquerai-
,, je d'égard au meilleur de tous les
,, peres, & à une fille infortunée
,, dont la vie est attachée à la mien-
,, ne ? *A M. Mirtle.* Graces au Ciel,
,, j'ai eu le temps de me remettre,
,, & dans la crainte de ce qu'un
,, homme inconsidéré comme vous
,, pensera de moi, je ne tarderai pas
,, davantage à expliquer les fausses
,, apparences qui font souffrir l'infir-
,, mité de votre tempérament, lorf-
,, que trop d'égard pour un faux
,, point-d'honneur a retardé cet
,, éclaircissement.

MIRTLE.

,, Monsieur Bévil ne peut pas dou-
,, ter que je n'aime mieux avoir sa-
,, tisfaction de son innocence que de
,, son épée.

BEVIL.

,, Pourquoi donc l'avoir demandée
,, comme vous avez fait ?

MIRTLE.

„ Considérez que vous-même ne
„ vous êtes contenu que jusqu'à-çe
„ que j'ai parlé avec peu de circons-
„ pection de celle que vous aimez.

BEVIL.

„ Il est vrai, mais souffrez que je
„ vous dise que je vous ai épargné
„ le plus grand des malheurs. Je vous
„ connois si bien que je suis sûr que
„ la mort même vous eût fait moins
„ de peine, que d'avoir trouvé cette
„ Lettre parmi les papiers d'un hom-
„ me à qui vous auriez ôté la vie...
„ Lisez-la. (*A part.*) Quand je le
„ verrai confus de sa faute, & hon-
„ teux de sa jalousie, quand il sera
„ rentré en lui-même, il méritera
„ que je l'aide à obtenir Lucinde.

MIRTLE.

„ Avec quelle supériorité a-t-il
„ repoussé l'offense contre moi com-
„ me l'agresseur ? Je commence à
„ craindre que je n'aie été trop pré-
„ cipité. (*Il lit :*) *Eluder un ma-*
„ *riage.* N'en voilà que trop pour
„ me tirer d'erreur. Mais je trouve
„ dans le *Postcrit : Le motif que*

„ *j'ai de vous demander le secret, est*
„ *la jalousie*.... De quel front puis-
„ encore regarder mon Bienfaiteur,
„ mon Avocat, que j'ai traité comme
„ un traitre ! O Bévil, de quels mots
„ pourrai-je !

BEVIL.

„ Il n'en est pas besoin, convain-
„ cre est plus que conquérir.

MIRTLE.

„ Mais pouvez-vous....

BEVIL.

„ Le changement qui vient de se
„ faire en vous à mon égard, me
„ paie toutes les inquiétudes que
„ vous m'avez causées. Hélas ! quel-
„ les machines sommes-nous ! Ton
„ visage étoit tout à l'heure celui d'un
„ autre homme. Le voilà redevenu à
„ l'instant celui de mon Compagnon,
„ de mon Ami.

MIRTLE.

„ Comment ai-je été assez mal-
„ heureux...

BEVIL.

„ N'en parlons plus.

MIRTLE.

„ Je ne puis m'empêcher d'y songer:

„ combien d'amis ſont morts par les
„ mains de leurs amis, faute de cette
„ modération ! Je ne me laſſerai ja-
„ mais de le répéter. Combien ne
„ ne ſuis-je pas redevable à cette
„ ſupériorité d'eſprit avec laquelle
„ vous m'avez ſubjugué ? Que ſeroit-
„ il arrivé de l'un de nous, & peut-
„ être de tous deux, ſi vous euſſiez été
„ auſſi foible & auſſi déraiſonnable
„ que moi ?

BEVIL.

„ Félicitons-nous l'un l'autre, d'a-
„ voir pu nous vaincre nous-mêmes;
„ j'eſpere que le ſouvenir que nous
„ en conſerverons nous rendra meil-
„ leurs amis que jamais.

MIRTLE.

„ Mon cher Bévil, la conduite
„ d'ami que vous avez tenue avec
„ moi, m'a convaincu qu'il n'y a
„ de vrai courage que celui qui eſt
„ guidé par la raiſon, & qui n'a rien
„ de contraire à la vertu & à la juſ-
„ tice. Cependant combien de mal-
„ heureux ont été ſacrifiés à cette
„ idole, l'opinion déraiſonnable des
„ hommes ! Ils ſont même en cela ſi

„ ridicules, qu'ils tirent ſouvent leur
„ épée l'un contre l'autre avec une
„ colere ſimulée & une peur réelle.

» Par la honte contraints, trahis par leur hon-
» neur,
» Pour conſerver un nom, ils hazardent leur
» être,
» Et n'oſant éclaircir ce qui fait leur erreur,
» Souvent dans l'autre Monde ils vont la re-
» connoître.

Cette Scene eſt, ſi je ne me trompe, une excellente Leçon non-ſeulement pour des Amis, mais pour tous les hommes en général; on y attaque le plus fort & le plus déraiſonnable de tous les préjugés.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE

LETTRE XLV.

A Monsieur le DUC DE NIVERNOIS.

Sur la diversité des opinions en Angleterre, touchant les Affaires publiques. Débats dans la Chambre des Communes en 1737, au sujet de la continuation des seize mille hommes de Troupes de terre demandée par le Roi, & qui lui fut accordée.

De Stamford, &c.

MONSIEUR LE DUC,

JE vois par la Lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire, que Tacite ne vous est pas moins familier qu'Horace ; & que si M. Addisson & M. Pope vous amusent, vous aimez encore mieux converser avec le Chancelier Clarendon & le Docteur Burnet. Vous connoissez presque aussi bien les Anglois, que si vous aviez vécu parmi eux.

Puiſque vous m'avez parlé de Politique, je vais du moins eſſayer de me monter à votre ton, de peur de m'attirer quelques reproches ſi j'en prenois un autre ; car je vois bien que c'eſt une leçon que vous m'avez faite. Ces noms odieux de Whigs & de Torys, dont vous faites mention dans votre Lettre, & qui ont fait tant de bruit ſous la Reine Anne, ſont aujourd'hui preſque entierement oubliés en Angleterre, mais les mêmes Factions y ſubſiſtent toujours, ſous des dénominations différentes. *Corruption* & *Oppoſition*, ſont les deux termes qui ſervent à préſent à diſtinguer celles qui ſont pour ou contre le Miniſtere.

Le grand embraſement qu'a excité en Angleterre l'amour de la liberté, ou peut-être l'eſprit d'indépendance, n'eſt pas entiérement éteint, il reſte toujours un feu caché ſous la cendre, & les étincelles qui en ſortent de temps en temps, ſuffiſent pour y exciter les mêmes incendies.

L'eſprit de parti eſt ſi commun parmi les Anglois, qu'il permet à peine

de connoître quel eſt effectivement celui de la Nation. Qui ne penſeroit que les Actes du Parlement qui la repréſente, en ſont le vœu général? Cependant, ſi l'on en croit le cri public, ils ne ſont que l'ouvrage d'une *ſupériorité corrompue*, & qui ſacrifie la Patrie aux vues intéreſſées du Miniſtre.

On trouve cette contrariété d'opinions dans les choſes les plus eſſentielles & qui touchent de plus près à l'intérêt du Peuple. En effet, les queſtions d'une nature politique ſont moins ſuſceptibles de démonſtration que la plûpart des autres, & l'on doit s'attendre à cette différence de ſentiment dans un Pays tel que celui-ci, où le Peuple a non-ſeulement le pouvoir de juger, mais la liberté de parler & d'écrire contre les meſures du Gouvernement qui lui ſont toujours ſuſpectes. Cela eſt inévitable, peut-être même néceſſaire, par-tout où le Peuple eſt libre; & comme chacun eſt amoureux de ſa propre opinion, & croit fermement avoir la raiſon de ſon côté, on

imagine que ceux qui ſont d'un avis différent du ſien, doivent être gouvernés par des motifs qu'ils n'oſent avouer. De là, il arrive chaque jour qu'on ſoupçonne de malice ou d'envie ceux qui ſont oppoſés au Miniſtere, & que ceux qui le ſoutiennent ſont accuſés hautement de cupidité & de corruption. De là vient peut-être que les uns regardent comme incompatibles avec la liberté, des meſures que d'autres ſoutiennent néceſſaires au maintien des Loix & du Gouvernement. C'eſt ainſi que l'Hyver dernier j'ai vu la Nation partagée ſur l'Acte du Parlement qui a accordé au Roi la continuation des dix-huit mille hommes de Troupes de terre qu'il a actuellement ſur pied.

Je fus à la Chambre des Communes le jour qu'on y devoit examiner cette grande queſtion que l'on y a déja tant de fois agitée. Perſonne n'ignoroit à Londres quelle en devoit être la déciſion : quels que ſoient & le pouvoir & la liberté de certe Aſſemblée reſpectable, il en eſt preſque toujours ainſi des affaires les plus

importantes ; elles ſont décidées en particulier, avant que d'être miſes publiquement en délibération. Celui qui parle avec le plus de chaleur contre un Acte, ſait bien qu'il ne l'empêchera pas de paſſer ; mais il ne laiſſe pas de ſatisfaire ou ſon devoir ou ſa paſſion ; & du moins il ſe conſole de l'inutilité de ſes efforts par l'honneur qui lui en revient, ou le plaiſir qu'il éprouve à uſer de la liberté qu'il a de tout dire.

Le Membre de la Chambre qui opina le premier, qu'il falloit continuer les Troupes ſur le même pied, me parut appuyer ſon avis ſur de très-bonnes raiſons. Il ſoutint que « l'eſprit de mécontentement & de » ſédition n'avoit jamais été plus » commun en Angleterre qu'il l'étoit » à préſent, & qu'il y exciteroit in- » failliblement des révoltes s'il n'étoit » contenu par une Armée toujours » prête à prévenir le mal, ou à l'ar- » rêter dans ſa naiſſance. Il ajouta : » qu'eu égard aux efforts continuels » que faiſoient ceux des différents » Partis pour aliéner les Sujets de leur

» Souverain, & inspirer à la Nation
» de la haine pour le Gouvernement
» présent, & du mépris pour le Par-
» lement même, il étoit impossible
» d'y faire respecter les Loix & ceux
» qui en sont le soutien, sans le
» secours d'une Armée: (*) que ces
» années dernieres, des Actes du Par-
» lement, qui n'avoient pour but
» que le bien général de la Nation,
» avoient éprouvé de la part du
» Peuple l'opposition la plus forte,
» (†) & que sans les Troupes, des
» esprits turbulents & factieux au-
» roient profité de ces troubles pour

(*) M. Horace Walpole, qui n'étoit pas, à beaucoup près, aussi adroit & aussi éloquent que son Frere, parlant sur le même sujet en 1733, fit rire l'Assemblée en disant tout uniment, *que le nombre de Troupes proposé étoit absolument nécessaire pour supporter le Gouvernement de Sa Majesté, & qu'il le seroit aussi long-temps que la Nation jouiroit du bonheur d'avoir l'illustre Maison de Hanovre sur le Trône.* Une pareille proposition fut mise au rang de ces discours inconsidérés, qui, dit-on, lui échappoient souvent même en plein Parlement. Il est bien vrai que cet aveu n'est rien moins que politique, & que ce n'est pas là le moyen de faire souhaiter au Peuple que la Famille régnante occupe long-temps le Trone d'Angleterre.

(†) L'Acte pour réprimer l'usage excessif des Liqueurs spiritueuses parmi la Populace.

» plonger la Nation dans de plus
» grands désordres ; que de là il étoit
» aisé de conclure que la suppression,
» ou ce qui est à peu près la même
» chose, l'affoiblissement de l'Armée,
» étoient les moyens les plus sûrs
» de livrer l'Angleterre à la fureur
» des Guerres Civiles.

» On fait tous ses efforts, conti-
» nua-t-il, pour rendre suspects les
» desseins du Gouvernement, on
» prétend qu'une Armée en temps
» de paix, menace notre Liberté ;
» mais au lieu de laisser aller nos
» esprits à des terreurs paniques,
» voyons si en effet elle y a donné
» la moindre atteinte. Tant que les
» Loix seront religieusement obser-
» vées, que le Clergé jouira de ses
» droits, que les Non-Conformistes
» seront protégés, & que la fortune
» de chaque particulier sera assurée :
» maître de ses biens & libre dans
» sa conscience, un Anglois n'a rien
» à craindre d'une Armée qui n'a
» d'autre but que de faire respecter
» les Loix, & de veiller à la tran-
» quillité du Gouvernement.

» Depuis que j'ai l'honneur d'avoir
» séance dans cette auguste Assem-
» blée, toutes les fois qu'on a agité
» cette matiere, j'ai toujours enten-
» du ceux qui cherchent plus à em-
» barrasser le Ministere qu'à soulager
» le Peuple, rappeller la conduite
» de l'Armée de Cromwell. Mais que
» conclurre de cet exemple contre
» l'Armée d'aujourd'hui ? Notre cons-
» titution étoit alors renversée : une
» troupe de Factieux qui s'étoient
» rendus maîtres de cette Chambre,
» avoient massacré leur Roi, avoient
» anéanti celle des Pairs, avoient
» même chassé de celle-ci tout homme
» qui n'avoit pas voulu se joindre à
» eux dans toutes leurs mesures, &
» par ces violences s'étoient arrogés
» à eux-mêmes un pouvoir absolu.
» Dans ces circonstances, les Officiers
» de l'Armée crurent avoir du moins
» autant de titre pour s'emparer du
» Gouvernement, & aimerent mieux
» commander que de rester eux-
» mêmes & de laisser la Nation sous
» la puissance absolue de quelques
» particuliers que ce fussent dans

» le Royaume. Et quelle en fut la » conséquence ? Cette même Armée » auſſitôt qu'elle en trouva l'occaſion » rétablit notre Conſtitution.

A peine eut-il parlé, qu'un homme qui étoit à côté de moi, & qui m'avoit paru l'écouter impatiemment, dit aſſez haut pour que je puſſe l'entendre, & d'un ton bruſque & indigné : il n'y a pas trois ans que ce même Député penſoit & parloit bien différemment. Il n'eſt ſi tranquille à l'égard de la Liberté, & ne voit l'Armée d'un œil ſi favorable, que depuis que la Cour lui a faſciné la vue par une penſion. Tous ceux, ajouta cet Anglois chagrin, qui tiennent le même langage, ſont déterminés par les mêmes motifs. Les uns ſont payés pour parler, les autres pour ſe taire. Il eût pouſſé plus loin la ſatyre, ſi un des Chefs du Parti mécontent ne ſe fut levé pour répondre au premier. Celui-ci paſſe pour un homme véritablement éloquent, & j'ai regret de ne pouvoir vous rendre ſon Diſcours avec toute la force qu'il me parut avoir dans ſa

bouche. Voici du moins le précis de ses raisons.

» Je ne puis, dit-il, regarder » comme libre, un Peuple qui con» court à maintenir une Armée sans » la moindre nécessité. Si nous n'é» tions pas totalement dégénérés de » la vertu de nos Ancêtres, au lieu » d'examiner si l'on doit faire un » retranchement dans les Troupes, » ou les continuer sur le même pied, » l'Armée seroit suprimée tout d'une » voix. Et quel besoin en avons» nous? Nos Vaisseaux suffisent pour » nous défendre contre les desseins » secrets ou les invasions soudaines » de nos Ennemis. C'est pourquoi » tout ce que nous avons à faire, » c'est de tenir notre Marine en bon » état, d'avoir en tout temps un » nombre considérable de Matelots » enrolés, & d'encourager la disci» pline Militaire parmi notre Peuple. » Mais lorsque nous sommes en paix, » nous devons aussi-tôt saisir cette » occasion de nous épargner la dé» pense d'entretenir une Armée de » terre inutile ou plutôt dangereuse,

» & certainement contraire à la constitution de ce Pays-ci. La Liberté » & une force armée sont de la nature » des choses incompatibles. Je demande en effet s'il y a quelque » autre voie de rendre un Prince » absolu, que de lui accorder une » Armée sur pied; c'est l'unique moyen » que tous les Princes aient employé » pour le devenir. Les Athéniens, » ce Peuple si sage & si jaloux de la » Liberté, la perdirent en accordant » à Pisistrate quarante Gardes seulement, pour la sureté de sa personne. » La continuation de la Commission » de César dans les Gaules, le mit » en état de détruire la République » du monde la plus puissante & la » mieux établie. Sans recourir à des » exemples étrangers, il n'y a pas » un siécle que, dans Londres même, » une Armée mit sous le joug le » Parlement qui l'avoit levée. Dans » le cours de peu d'années ce Corps » redoutable introduisit parmi nous » dix espéces de Gouvernements, » tous également contraires au génie » de la Nation, & à l'opinion même

» du plus grand nombre de ceux qui
» obéissoient à Cromwell. Tel est le
» pouvoir d'un Chef sur une Armée ;
» quoique les sentiments de ceux
» dont elle est composée, puissent
» différer du sien, il peut les obliger
» à agir méchaniquement selon ses
» vues. C'est ainsi que, sans le vou-
» loir, des Grecs ont opprimé eux-
» mêmes la Liberté de la Grece.
» C'est ainsi que contre leur intention,
» des Romains ont détruit la Répu-
» blique de Rome, & se sont soumis
» au joug d'un seul homme. Enfin,
» c'est ainsi que des Anglois armés
» pour le maintien des Loix & de
» la Liberté, ont exercé sur leurs
» Compatriotes la plus odieuse Ty-
» rannie. Un Ennemi Etranger est
» pour nous moins à craindre que
» nos Compatriotes armés. Si l'An-
» gleterre doit subir le joug d'une
» autre Nation, ce ne sera, de même
» que Rome, que lorsqu'elle aura été
» mise aux fers par ses propres Ha-
» bitants. Ainsi tout Anglois zélé a
» raison de s'allarmer des nombreuses
» Troupes que nous entretenons sans

» la moindre nécessité. Il est incertain
» si nos Ennemis viendront à bout
» de nous conquerir, mais qu'une
» Armée sur pied ne parvienne avec
» le temps à nous rendre esclaves,
» c'est ce dont ni la raison ni l'ex-
» périence ne nous permettent de
» douter. Ainsi les prétextes des dan-
» gers du dehors ne peuvent être des
» raisons suffisantes pour maintenir
» de semblables Troupes. Vainement
» dira-t-on que l'Armée étant payée
» par le Public, à proprement parler,
» elle dépend du Peuple ; ce n'est
» qu'un Sophisme frivole : l'Armée
» de 1641, qui a subjugué la Nation,
» n'étoit-elle pas dans le même cas ?
» Toutes les Armées qui, en quel-
» que Pays que ce soit, ont rendu
» leurs Compatriotes esclaves, n'ont-
» elles pas été entretenues des de-
» niers publics ? Le Peuple de Rome
» payoit les Soldats qui aiderent
» César à le mettre aux fers : une
» Armée d'ordinaire dépend moins
» de celui qui la paie, que de celui
» qui en nomme les Chefs ; elle ne
» connoît que celui qui la commande :

» à la voix du Général, des Soldats
» porteront la flamme au milieu de
» leur Patrie, & le poignard au sein
» de leurs Peres.

» D'ailleurs seroit-il raisonnable
» d'attendre des Soldats d'aujourd'hui,
» plus de vertu que n'en ont
» eu les Romains ou nos propres
» Ancêtres ? Nous ne prétendrons
» pas, je pense, que les hommes
» de la génération présente, soient
» plus animés du bien public que
» ceux du temps de César, ou du
» milieu du dernier siecle. Parcourons
» nos Annales, y trouvera-t-on
» un siecle où la corruption ait été
» plus générale ? Vit-on jamais les
» Grands aussi gouvernés par l'intérêt
» qu'ils le sont aujourd'hui ? Vit-on
» jamais le Peuple aussi livré à toutes
» sortes de vices ? Ne pas craindre
» une armée en des temps si critiques,
» est la plus grande preuve de notre
» insensibilité sur tout ce qui menace
» notre Liberté. Entretenir une Armée
» en de pareilles conjonctures,
» c'est fournir nous-mêmes les moyens
» de nous donner des fers. Je sais,

» Messieurs, que plusieurs d'entre » vous seront étonnés de m'entendre » à ce sujet oser seulement faire » mention du regne du Roi Jacques » II. Cependant un des plus grands » malheurs de ce Prince, & qui a le » plus contribué à sa ruine, fut de » tenir une Armée sur pied en temps » de paix. Il le fit, à la vérité, sans » le consentement du Parlement, » mais il le fit à ses dépens & sans » mettre aucun impôt sur son Peuple; » & il le fit sans l'autorité du Parle- » ment, parce qu'il ne put trouver » un Parlement assez mercenaire » & corrompu pour y donner son » consentement.

» Je repondrai à ceux qui insistent » sur le danger de quelque invasion, » que nous n'en avons aucune à » craindre, tant que le Gouverne- » ment aura soin, par une adminis- » tration juste & sage, de cultiver » & de conserver les affections du » Peuple. Si par la folie ou la mé- » chanceté de l'administration le mé- » contentement devient général, un » Parlement libre & indépendant sera

» toujours en état de le faire cesser;
» en infligeant un juste châtiment aux
» coupables auteurs du mécontente-
» ment de la Nation.

» Une Armée sur pied, continuée
» d'année en année par l'autorité du
» Parlement, est aussi incompatible
» avec la conservation de nos droits
» & de nos libertés, qu'une autre
» qui le seroit sans l'autorité du
» Parlement. La distinction entre ces
» deux sortes d'armées, toutes deux
» contraires à la constitution de
» cet Etat, n'a été imaginée qu'en
» l'année 1697: le consentement du
» Parlement étoit nécessaire pour
» retenir une Armée sur pied en temps
» de paix; les Courtisans, pour
» l'obtenir, imaginerent cette belle
» distinction; car il est à remarquer
» que dans tous les Regnes les
» Courtisans ont eu l'art de trouver
» des distinctions où il n'y a pas de
» différence. Ils ne dirent pas que
» le Parlement devoit refuser son
» consentement pour une Armée,
» parce qu'il n'y avoit pas alors de
» nécessité d'en maintenir une, mais
» parce

» parce que cette néceſſité ne pou-
» voit jamais avoir lieu ; le danger
» d'une Armée en temps de paix
» étant plus grand qu'aucun autre
» auquel nous puiſſions jamais être ex-
» poſés. Ils prédirent dès-lors, ce dont
» l'expérience n'a que trop prouvé
» la vérité, que tandis que le Par-
» lement ne donneroit ſon conſen-
» tement à une Armée en temps de
» paix, que pour une année ſeule-
» ment, les Courtiſans entendroient
» toujours un conſentement pour
» la continuer *in ſæcula ſæculorum*.
» Quels ridicules les partiſans de la
» Cour n'eſſayerent-ils pas de donner
» à ceux de la Liberté, lorſque dans
» le temps ceux-ci oſerent prophé-
» tiſer qu'un corps de huit cents
» hommes de garde, les premieres
» Troupes regulieres que nous ayons
» accordées à nos Rois, deviendroit
» un jour une Armée dangereuſe
» dans un pays libre. Au commen-
» cement du regne de Sa Majeſté elle
» n'étoit que de ſix mille hommes ;
» elle eſt aujourd'hui de dix-huit
» mille, & nous apprendrons par les

» délibérations de ce jour si nous » devons encore la nommer annuelle, » ou si, sans le paroître, elle est » en effet perpétuelle. Le Parlement » l'autorise, cette armée, la Nation » la paie & le Souverain en dispose » pour miner insensiblement les fon- » dements les plus solides de notre » constitution : à la vérité on res- » pecte la forme, & il n'y en aura » plus d'assez imprudent pour tou- » cher à l'extérieur, que lorsqu'il » sera sûr de pouvoir renverser tota- » lement l'Edifice.

» Un de nos plus vertueux Pa- » triotes, M. Trenchard, a remarqué » judicieusement qu'*une Armée sur » pied autorisée est pire qu'une invasion » étrangere, & qu'une Conquête du » déhors*. Il va plus loin, & dit que » l'Armée payée par le Roi Jacques, » étant un instrument de Gouverne- » ment arbitraire, mais sans aucune » autorité légale, la Nation pouvoit » lui résister; qu'une Armée sur pied » maintenue par l'autorité du Parle- » ment est de même un instrument, » quoique légal, d'un Gouvernement

» arbitraire, mais plus dangereux » que le premier, en ce qu'on peut » l'employer à nous asservir par » autorité, & que nous ne pouvons » y résister, ayant contre nous notre » propre consentement, & la force » des Loix auxquelles notre foiblesse » ou notre lacheté a donné lieu.

» Ainsi je conclus que l'entretien de » plus de douze mille hommes dans » cette Isle, ne peut jamais être nécessaire pour aucun Gouvernement, » excepté celui qui auroit renversé » notre Constitution, soit en corrompant le Parlement, soit en s'en » passant tout à fait.

Pendant tout ce discours, je regardois de temps en temps l'honnête Anglois dont le discours précédent avoit si fort ému la bile : je m'imaginai que celui-ci auroit de quoi la calmer. Aussi, dès qu'il fut fini, je lui fis mon compliment sur la satisfaction qu'avoit dû lui causer un défenseur si ardent de sa Patrie. Il est vrai, reprit-il, que nous venons d'entendre un homme qui parle bien; mais quel dommage qu'il faille borner

là son éloge, & qu'on ne puisse pas compter sur sa façon de penser! Et soudain reprenant son air faché & son ton brusque : oui, Monsieur, continua-t-il, si ce même Orateur que nous venons d'admirer, entroit demain dans le Ministere, il en feroit tout autant que ceux contre lesquels il vient de déclamer avec tant de violence. (*) Et malheureusement tels sont presque tous ceux qui paroissent le plus occupés du bien public, ils ne sont réellement attachés qu'à leur intérêt particulier; ainsi tandis que les uns appuient toutes les mesures du Gouvernement, parce qu'ils sont gagnés par des Charges, des Emplois, ou des Pensions, les autres ne sont si continuellement opposés à la Cour, que parce qu'on ne leur a encore rien

(*) *At odit eos qui subitâ & magnâ potentiâ insolenter utuntur, idem faciet cùm idem poterit.* Senec. Epist. Lib. IV.

Les différents changements qui sont arrivés depuis dans le Ministere d'Angleterre ont pleinement justifié ce qui est avancé dans cette Lettre & dans quelques autres. Le Lord Granvile a suivi les principes de M. Walpole qu'il avoit si souvent combattus.

offert de capable d'émouvoir leur avarice ou leur ambition. L'un n'eſt ſi zélé pour le bien public, que parce qu'on n'a pas voulu le faire Pair du Royaume. L'autre ne déclame ſi fort contre le Conſeil Privé du Roi, que parce qu'on n'a pas voulu le faire Secrétaire d'Etat. *O Ville vénale*, s'écria Jugurtha en partant de Rome, *& qui périroit bientôt, s'il ſe trouvoit quelqu'un pour l'acheter!* Nous ne mériterions que trop qu'on nous fit un pareil reproche, ou plutôt ne nous a-t-il pas été déja fait, lorſqu'un Miniſtre (*) dit en parlant de cette Chambre, *qu'il en auroit toutes les voix, s'il le vouloit, mais qu'il ſe contentoit d'y en acheter autant qu'il en avoit beſoin pour en être le Maître.* La vénalité des Suffrages a ſeule cauſé la chûte de la République Romaine. Le Peuple inſenſé vendit à des Citoyens ambitieux le pouvoir de l'opprimer. Je ne ſais ce que nous ſerons un jour; mais il eſt ſûr que nous ne ſommes plus ce que nous avons été. Il ne reſte plus rien parmi

(*) M. Walpole, depuis Lord Orford.

nous de cet ancien esprit, qui a été pendant si long-temps le *Palladium* de nos Libertés. Si cet homme passionné eût eu le droit de se faire écouter de l'Assemblée, il n'eut pas manqué d'y prononcer sur le champ une Philippique.

Pour moi je ne puis penser que les choses soient absolument telles que le chagrin des Mécontents se plaît à les représenter; mais aussi je suis bien sûr qu'elles sont tout autres, que la plûpart des Anglois ne voudroient nous le persuader. Si les uns exagerent les périls dont la Liberté peut être menacée, les autres ne veillent pas assez à en conserver le précieux dépôt dans toute sa pureté.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR LE DUC,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XLVI.

A Monsieur le Chevalier DE BLANE.

Sur la passion violente qu'ont les Anglois pour la Chasse.

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

CE n'est pas l'ennui qui me fait aller à la chasse; il y suit souvent ceux qui n'ont d'autre ressource pour l'éviter. J'aime l'exercice du cheval, & je trouve que Platon & Pline ont eu grande raison de le recommander comme salutaire. La plûpart de nos goûts viennent de nos besoins. J'avoue que sans avoir la passion de la chasse, le bruit du cor me fait renoncer volontiers au silence de mon cabinet. D'ailleurs ceux qui vous ont si bien instruit de la vie que je mene, ne se doutent pas que tout en courant, je m'occupe plus des Chasseurs, que du cerf qu'ils

poursuivent. Si, comme vous le dites, je suis fou avec les fous, c'est qu'on ne peut être admis parmi eux qu'à ce titre ; & rien, ce me semble, ne nous fait mieux sentir le prix de la Sagesse, que le spectacle de la folie des autres.

Je vis ici avec des gens dont la chasse est le principal plaisir, & dans une Nation où tout le monde l'aime. L'homme d'Eglise, l'homme de Loi, ce que l'on appelle ici *le Juge de Paix*, le simple Paysan, riche ou pauvre, en un mot, tout Anglois de quelque état qu'il soit, quitte tout pour la chasse. J'ai vu plus d'une fois de vénérables Pasteurs à barbe grise y courir avec autant d'ardeur que des jeunes gens de vingt ans. L'Amour est une passion de la Jeunesse, l'Avarice est celle des Vieillards, la chasse paroît être ici celle de tous les âges. Je vois assez souvent un Chevalier Baronet, dont elle étoit autrefois le principal plaisir, & qui aujourd'hui n'en connoît plus d'autre ; c'est un Héros dans son espece, & qui, tout couvert de gloire, affronte encore

chaque jour le danger. Estropié par plusieurs chûtes malheureuses, il les raconte avec une satisfaction secrette ; il montre à chaque instant les nobles cicatrices qui lui en restent, il tire autant de vanité des fruits de sa folie, que si ses blessures étoient les preuves de sa bravoure, & qu'il les eût reçues au service de sa Patrie. Que d'hommes, en effet, ne doivent leur bonheur & leur mérite qu'à leur folie ! Mais qui croiroit que la chasse pût faire le plus grand plaisir d'un Philosophe, & d'un Philosophe aveugle ! Tel est cependant le cas du célebre Saunderson, Professeur de Mathématique à Cambridge, le malheur qu'il a d'être privé de la vue, ne l'empêche ni de donner des leçons d'Optique, ni de courir après un renard. Son cheval est accoutumé à suivre celui de son valet. Ce n'est pas seulement l'exercice qu'il aime ; le bruit des chiens & des Chasseurs le transporte ; il en fait lui-même autant que tout le reste de l'Equipage. Montaigne parle d'un autre Aveugle, qui avoit le même goût pour la

chasse. *Voilà un lievre pris*, dit-il ; *le voila aussi fier de sa prise comme il oit dire aux autres qu'ils le sont.* Nous ne devons notre bonheur qu'à notre imagination : qu'il est heureux d'en avoir une qui se satisfait à si peu de frais !

Je me rappelle une plaisanterie que j'ai lu quelque part dans M. Addisson. Pour tourner en ridicule les Ecossois, qui armerent sous le feu Roi d'Angleterre en faveur du Prétendant, il dit qu'un jour un renard vint à traverser leur camp, & qu'aussitôt toute l'Armée courut après, Soldats & Officiers, sans qu'il fut possible aux principaux Chefs de les retenir.

Quoique tous les termes de chasse de la Langue Angloise soient empruntés de la nôtre, on ne peut pourtant pas dire que ce soient les Normands qui en aient inspiré le goût aux Anglois ; il leur est naturel. La sévérité des Loix sur la chasse qui ont suivi de près la conquête, en sont une preuve suffisante ; la peine y est moins proportionnée à

la gravité du délit, qu'au violent penchant qu'avoient les particuliers à les enfreindre. Je trouve cependant trop sévère le Jugement d'un de leurs Auteurs, qui prétend que cette passion dans ses Compatriotes *prouve leur affinité avec les Sauvages de l'Amérique.*

Tout violent qu'est l'exercice de la chasse, les femmes en Angleterre paroissent l'aimer presque autant que les hommes. Chaque Nation a ses moeurs & ses défauts particuliers. On nous reproche, & ce n'est pas sans fondement, d'avoir porté en France la mollesse jusqu'à l'excès. Parmi nous, à la campagne même, une femme de Condition passe la matinée dans son lit, l'après-dîné sur sa chaise longue, & le soir autour d'une table de Cavagnole. Les femmes de qualité menent ici une vie toute différente : celles qui sont raisonnables, s'occupent des détails de la vie économique, les autres se livrent, & peut-être trop, au plaisir de la chasse. Plusieurs Angloises se piquent de monter à cheval aussi

adroitement que les hommes, & de franchir un fossé avec la hardiesse d'un Piqueur.

Une femme voulant un jour faire la conquête d'un homme de la Cour qui aimoit éperdument la chasse, risqua de se casser le cou pour avoir le bonheur de lui plaire. Une barriere bien fermée arrêtoit les Chasseurs les plus déterminés, elle la franchit. Son courage fut admiré, & fit sur le cœur qu'elle vouloit gagner, un effet que ses charmes n'auroient peut-être pas produit. Il falut qu'Hercule filât pour plaire à Omphale, il faut que les femmes chassent pour toucher le cœur de certains Anglois. Juvenal nous apprend que de son temps les Romains avoient tant de passion pour les combats de Gladiateurs, que les Dames elles-mêmes se piquoient d'y exceller, & qu'elles s'exerçoient à l'Amphithéatre à combattre les unes contre les autres, ou contre les bêtes sauvages. Il y a toute apparence qu'elles avoient le même motif pour faire paroître leur adresse & leur

intrépidité. Le deſſein de plaire eſt le premier mobile de preſque toutes les actions des femmes.

On a vu l'une des plus grandes beautés de l'Angleterre, la Ducheſſe de Q***, aller à l'Académie apprendre à monter à cheval, comme feroit un jeune Page. Nous avons dans notre voiſinage une Miladi qui eſt la plus grande Chaſſeuſe de renard de toute la Grande Bretagne ; c'eſt elle-même qui mene ſes chiens ; & il faut être un hardi Chaſſeur pour la ſuivre.

Nos femmes qui aiment tant le parfum de l'ambre, reſſemblent peu à celles de ce Pays-ci, qui ſe plaiſent à reſpirer celui d'une écurie. Pluſieurs y vont donner l'avoine à leurs chevaux, & prendre, pour ainſi dire, leur thé de compagnie. On prétend même que quelques-unes y achevent leur toilette, mais je penſe qu'on les en accuſe à tort, car la toilette des grandes chaſſeuſes eſt bientôt faite.

Homere rapporte qu'Andromaque avoit un ſi grand ſoin des chevaux

d'Hector, qu'elle leur donnoit à manger & à boire plutôt qu'à lui. Sans accorder à ces animaux domestiques une pareille préférence, plusieurs Angloises se font gloire de les aimer. On trouve assez communément à la Campagne des femmes qui ne parlent que de chiens & de chasse, & qui connoissent aussi-bien un bon coursier que les meilleurs Maquignons.

Sans prévention, ne conviendrez-vous pas que les femmes ont encore meilleure grace à parler de coëffures & de rubans, de Comédie & d'Opéra, que de selles & de chevaux, de la chasse du daim & de celle du renard? Anglois ou François, tout homme raisonnable n'aime point à voir les personnes d'un sexe se parer des qualités qui ne conviennent qu'à l'autre. (*) Une femme à la tête d'une meute de chiens, n'est pas moins ridicule qu'un homme à sa toilette.

(*) *Pédarétus a dit :* Il ne faut louer ni les hommes pour être semblables aux femmes, ni les femmes pour ressembler aux hommes, si d'avanture la femme par quelque occasion n'y est contrainte. *Plutarque : Dits notables des Lacédémoniens.*

Celle qui n'a pas la timidité de son sexe, la remplace plus souvent par un vice que par une vertu. Un Petit-Maître François qui traitera à fonds l'art d'arranger un ruban sur une coëffure, se fera toujours mépriser; une Angloise qui dissertera sur la maniere de forcer un renard, ne sera femme que pour des Chasseurs. Les deux sexes sont également intéressés à ne pas reconnoître & les hommes qui sont femmes, & les femmes qui sont hommes; les uns & les autres sont contre l'ordre: & en effet, ce ne sont que des êtres informes, en qui le mêlange des qualités contraires rend la Nature méconnoissable.

Il n'est pas étonnant qu'en Angleterre les gens riches soient si fort adonnés à un exercice, qui fait un des plus grands amusements à la Campagne; ils y passent la moitié de leur vie. Londres est le rendez-vous de toute la Noblesse du Royaume; la richesse & l'abondance y regnent, mais le plaisir n'y regne pas; soit que les affaires politiques dont on s'y occupe y soient contraires,

ſoit que la fumée du charbon de terre & les brouillards de la Tamiſe y diſpoſent mal les eſprits. La plûpart des Grands ne ſe rendent à la Ville que pour aſſiſter au Parlement, ils la quittent ſitôt qu'il eſt fini, & toujours plus tard qu'ils ne le voudroient. A la Campagne, que feroient-ils s'ils ne chaſſoient pas ? La compagnie de ceux qui viennent leur y faire la cour n'eſt pas fort amuſante. Les Campagnards d'Angleterre ſont, pour ne rien dire de plus, un Peuple très-ruſtre & très-groſſier. Le Clergé de la Campagne n'y eſt pas d'une ſociété de beaucoup plus agréable. Ces honnêtes Eccléſiaſtiques ne ſont à leur aiſe qu'entre eux, & d'ordinaire aiment moins ſe trouver à la Table du Maître de la Maiſon, que de fumer à celle de ſon Intendant. Que reſte-t-il de mieux à faire avec des gens dont la compagnie embarraſſe, que de les mener à la chaſſe pour s'en délivrer ?

Ceux qui ne ſont point Chaſſeurs ne ſont ſi ſurpris du goût violent que tant de gens ont pour cet exercice, que

que faute de connoître le principe de cette ſorte de paſſion. Il ne faut pas trop réfléchir ſur la nature de nos plaiſirs, il y en a pluſieurs dont la cauſe ne peut que nous humilier. Et pourquoi en trouve-t-on tant à courir après un miſérable animal, ſi ce n'eſt par le beſoin que l'on a de s'éviter ſoi-même ? On ne le cherche pas, on ſe fuit. Les forces de l'eſprit & celles du corps, tournent également contre nous, quand nous les laiſſons dans l'inaction : l'un languit par le manque de mouvement, l'autre tombe dans la léthargie par le défaut d'agitation. Le Jeu, où tant de gens paſſent leur vie, eſt une preuve que les hommes ne ſauroient vivre dans une parfaite oiſiveté. C'eſt l'amuſement de ceux qui ſavent s'occuper, c'eſt l'occupation de ceux qui n'ont rien à faire. Généralement parlant, il cauſe plus de chagrin que de plaiſir, il ne laiſſe après ſoi aucune ſatisfaction, & cependant avec quelle fureur les deux ſexes ne s'y livrent-ils pas, parmi les perſonnes de qualité ſurtout ? Telle eſt notre nature ; nous

ne ſentons notre exiſtence que par la ſecouſſe des plaiſirs & des peines ; la tranquillité nous fait tomber dans la langueur. L'homme eſt comme le vaiſſeau en pleine mer, qui n'a pas moins à craindre l'inaction totale du calme, que la plus furieuſe agitation des flots.

Je ne puis mieux terminer une Lettre où je vous ai tant parlé de chaſſe, que par une avanture dont je fus témoin ces jours paſſés. Nous courions un cerf; cinquante Payſans nous ſuivoient ; j'apperçus à leur tête un homme dont l'habit ſingulier me frappa. Il étoit vêtu de cuir; à l'un de ſes côtés pendoit un ſac, à l'autre un cornet : c'étoit un de ces Courriers de traverſe qui vont chercher les Lettres dans les petites Villes, pour les porter dans celles où la grande Poſte paſſe. Ce manant, plus occupé de ſes plaiſirs que de ſon devoir, & ne s'embarraſſant pas de quelle conſéquence pouvoient être les Lettres dont il étoit chargé, ſuivit tranquillement la chaſſe & ſe trouva à la mort. Ainſi au cas que

celle-ci souffre quelque retard, n'en soyez pas surpris, c'est que le Courrier aura rencontré la chasse sur sa route.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR.

Votre très-humble, &c.



LETTRE XLVII.

A Monſieur DE BUFFON.

Du manque de goût dans les Jardins d'Angleterre & de France.

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

LES Anglois ne ſe contentent pas du bonheur de réuſſir mieux que nous aux choſes utiles ; ils nous diſputent encore le frivole avantage auquel nous pouvons prétendre, de mieux nous entendre qu'eux à celles de goût. Je reconnois leur ſupériorité dans les Jardins fruitiers & potagers ; dans ceux d'agrément, ce me ſemble, il s'en faut beaucoup qu'ils ſoient nos Maîtres. Le Nautre eſt l'homme de l'Europe qui a le mieux connu la maniere d'arranger ces lieux, uniquement deſtinés à l'embelliſſement d'une maiſon, & aux plaiſirs de ceux qui l'habitent :

les Thuilleries ſont dans leur genre, ce que S. Pierre de Rome eſt dans le ſien ; elles ſont l'objet de l'admitation de tous ceux qui ſont capables d'en ſentir le mérite.

Il eſt bien vrai que l'air peigné & les deſſeins recherchés de nos Parterres, ne font aucun plaiſir à quiconque eſt ami de la belle & ſimple Nature ; mais les larges & immenſes Boulingrins de ce Pays-ci pechent par un autre excès, ils ſont trop nuds & trop uniformes : la Nature pour plaire, veut être variée ; & comme quelqu'un la remarqué,

L'Ennui nâquit un jour de l'Uniformité.

Une vaſte prairie frappe au premier coup d'œil d'une maniere agréable ; mais ſi elle n'eſt pas terminée par quelque côteau, ſi elle n'eſt pas coupée par un ruiſſeau & par des arbres, on ſe laſſe bientôt de ce que d'abord on avoit admiré.

J'ai regret de ne pas trouver dans nos Jardins ces boſquets touffus d'arbres toujours verds, qui défendent également & des excès du

chaud, & de la rigueur du froid; & qui au milieu de l'Hyver, retracent du moins aux yeux les charmes du Printemps. Dans ceux de Kenſington, qui ſont en effet les plus beaux que j'aie vus de cette eſpéce, aux mois de Janvier & de Février; j'ai plus d'une fois joui avec plaiſir de la douce erreur des Oiſeaux, qui témoignoient par leurs chants, qu'ils ſe croyoient au mois de Mai. Depuis que le luxe a introduit parmi nous la coutume d'avoir des appartements d'Eté & des apartements d'Hyver, je ſuis ſurpris, qu'à l'exemple des Anglois, on ne veuille pas auſſi ſe procurer des Jardins de l'une & l'autre Saiſon. Ces boſquets d'arbres qui ne quittent pas leurs feuilles, ſont des promenades agréables pour les beaux jours de l'Hyver.

D'un autre côté, rien ne me déplait tant que ces Ifs éternels, qui ſont le principal ornement des Jardins de ce Pays-ci. C'eſt peu de ces formes pyramidales, rondes ou quarrées qu'on leur donne d'ordinaire, & qui étoient autrefois auſſi à la

mode en France, qu'elles le ſont aujourd'hui en Angleterre. L'art des Jardiniers Anglois à cet égard, eſt bien ſupérieur à celui des nôtres: ils donnent à toute ſorte d'arbres les formes les plus monſtrueuſes & les plus ridicules. D'un Houx, ils feront un Eléphant avec ſa tour ſur le dos, & repréſenteront un renard en bouis, avec les chiens qui courent après lui. D'autres fois ils tailleront un If en Géant formidable, ils aiment à faire une ſtatue d'un arbre, & ils n'ont pas tort de ſe piquer d'être les premiers Sculpteurs d'Angleterre.

Ce mauvais goût a autrefois regné par toute l'Europe; & aujourd'hui même encore, dans les Jardins de l'Alcanſar, ou Palais des Maures de Séville, on voit pluſieurs ſtatues formées de Myrthes fort élevés, qui repréſentent des Muſiciens avec des inſtruments dans leurs mains.

Les gens qui cherchent en tout la véritable beauté, c'eſt-à-dire, la Nature, conſtruiſent envain des Jardins qui devroient ſervir de modeles pour la ſimplicité & l'agrément.

Rien ne peut changer le goût d'un Bourgeois, aussi sot qu'opulent, & d'un Noble campagnard, d'ordinaire encore plus grossier. Le simple leur déplaît : ils trouvent un arbre, dont la tête n'est pas régulierement sphérique, trop commun pour le placer dans leurs Jardins ; mais un If taillé au compas & à la regle, & couronné d'un oiseau grossierement ébauché, les charme, parce qu'il les étonne. Ils préférent ces petits miracles de l'Art à toutes les merveilles de la Nature.

Un Auteur de cette Nation, pour se moquer de ce goût puérile & ridicule de ses Compatriotes, dit qu'il connoît un Jardinier qui a porté cet art à une telle perfection, qu'il peut représenter au naturel toute une famille, homme, femme & enfants, & que cet ingénieux Artiste a présentement une suite d'arbres & d'arbrisseaux toujours verds, à vendre, taillés & sculptés avec une adresse & une vérité dont personne n'a approché avant lui. Il en donne le Catalogue que voici :

» ADAM ET EVE, en If. Adam un » peu gâté par la chûte de l'arbre » de Science dans une grande tem- » pêtè. Eve & le Serpent en très- » bon état.

» LA TOUR DE BABEL, pas en- » core finie.

» SAINT GEORGE, en bouis, ſon » bras à peine aſſez long, mais qui » ſera en état de percer le dragon » le mois d'Avril prochain.

» Un DRAGON de même, avec » une queue de Lierre rampant pour » le préſent. *Nota.* Ces deux pieces » ne peuvent ſe vendre ſéparément.

» EDOUARD LE PRINCE NOIR, » en cyprès.

» Une SUITE DE BUSTES DES DUCS » DE NORMANDIE qui ont été Rois » d'Angleterre, en bouis, d'après » les Originaux de même nature qui » ſe voient en France dans les Jardins » de l'Abbaye de S. Etienne de Caen. » Celui de Guillaume le Conquérant » eſt d'une grande beauté.

» Un OURS de Laurier-Thym en » fleurs, avec un Chaſſeur de Ge- » nievre, maintenant en fruit.

» Une couple de GEANTS, abatar-
» dis, à bon marché.

» Une REINE ELISABETH, en Phi-
» laria, penchant tant soit peu aux
» pâles couleurs, mais dans son en-
» tier accroissement.

» Une autre REINE ELISABETH
» qui étoit très-avancée, mais qui a
» souffert quelque dommage pour
» avoir été trop près d'un arbrisseau.

» Un BEN-JOHNSON (*) d'une
» grande beauté en Laurier.

» Divers Illustres POETES MODER-
» NES, en Laurier femelle, un peu
» gâtés, mais qu'on aura pour un
» sol la piece.

» Un COCHON à racines vives,
» changé en Porc-Epic, pour avoir
» été oublié une semaine dans un
» temps de sécheresse.

» Un COCHON, en Lavande, avec
» la Sauge qui croît dans son ventre.

» L'ARCHE DE NOÉ en Houx arrê-
» tée sur la Montagne ; les côtés ont
» souffert quelque dommage pour
» avoir manqué d'eau.

(*) Poëte Anglois, contemporain & rival du fameux Shakespear.

Vous voyez, Monſieur, par cette eſpece de Satyre, qu'ici, encore plus qu'en France, au lieu d'imiter la Nature, & d'orner les Jardins de ce qu'elle a de plus agréable, on ne fait ſervir l'Art qu'à la défigurer. On fait plus de cas des imaginations fantaſques de l'un, que des beautés ſimples de l'autre. Dans tous les genres, le grand nombre préfére ce qui eſt extraordinaire à ce qui eſt beau. Cependant il en eſt des productions de l'Art comme de celles de l'Eſprit ; elles ne peuvent être du goût de toutes les Nations & de tous les temps, qu'autant qu'elles ont un air ſimple & naturel. Ainſi, le Parc de Saint-James, qui, au premier aſpect, ſemble n'offrir rien de fort merveilleux, plaît néanmoins davantage à meſure qu'on le voit plus ſouvent, par cette eſpece de ſimplicité. Ainſi l'air champêtre & ſolitaire des Jardins du Luxembourg, ſatisfait également les yeux de tout le monde. Telle eſt la nature du beau dans tous les genres ; ceux même qui n'en connoiſſent pas

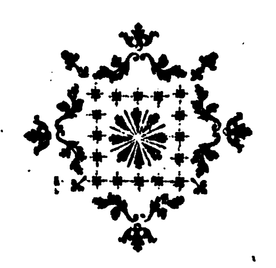
les principes, en sentent les effets.

Les Anglois font grand cas de la beauté de leur verd, & ils ont raison ; ils n'épargnent rien pour entretenir ces magnifiques Boulingrins, qui rendent leurs Jardins si agréables, & dont ceux du Palais Royal peuvent vous donner l'idée, soit par rapport à la dépense, soit par rapport à l'effet. Mais pourquoi faut-il qu'on abuse de tout ! Le gazon est beau en Angleterre : on y met tout en gazon. Ainsi pour avoir devant sa maison un tapis verd d'une plus grande étendue, on éloigne tellement les allées & les bosquets, qu'on n'y peut aller trouver l'ombre en Eté, sans s'exposer à être brûlé par le Soleil. En France, au contraire, ce qu'il y a de plus rare dans la plûpart des Jardins, c'est le verd. Cette profusion de sable & de bouis si artistement contournés, qui couvrent nos parterres, sont d'une maniere petite & offrent à la vue la régularité la plus ennuyeuse. On les prendroit volontiers pour des desseins de découpures ; de même qu'ici, un quarré

divisé par compartiments, & planté d'ifs en toutes sortes de formes, ne ressemble pas mal à une table du Jeu d'Echecs, chargée de toutes ses pieces. Si en cela les Jardins d'Angleterre ont encore l'air Gothique, je crains que nos Parterres ne soient la plûpart d'un goût colifichet, qu'avec justice on nous reproche dans bien des choses.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XLVIII.

A Monſieur L'ABBÉ L** C**.

De l'animoſité qui eſt en Angleterre entre les Non-conformiſtes & ceux de l'Egliſe dominante. Hiſtoire d'une diſpute, dans un Cabaret, ſur la Prédeſtination.

D'York, &c.

MONSIEUR,

C'EST, ce me ſemble, ſans fondement que quelques Auteurs vantent la tranquillité où vivent aujourd'hui les différentes Sectes qui ſe ſont établies en Angleterre depuis qu'elle a eu le malheur de ſe ſéparer de l'Egliſe Catholique. La ſage autorité du Parlement ne les contient qu'à peine. L'Evangile ne prêche que la Paix & la Charité ; ceux qui s'en diſent les Miniſtres ne reſpirent que la diſcorde & la ſédition.

Ces deux Partis de Haute & de

Basse Eglise, seront toujours à craindre pour l'Angleterre : le premier est le dominant ; mais l'autre est encore assez puissant pour se relever dans des temps de trouble. Une légere altération dans le Gouvernement Politique pourroit opérer une Révolution totale dans le Gouvernement Ecclésiastique.

C'est sur-tout en Ecosse que les Presbytériens fougueux tâchent de rallumer le flambeau des guerres civiles, & de faire de nouveau triompher par le glaive leur fameuse & rédoutable Confédération (*). Ces prétendus Prédicateurs Evangéliques, sont encore animés du même esprit que leur célébre Knox, qui établit en Ecosse sa Réformation, par le fer & par le feu. Orgueilleux dans leur humilité, insolents dans leur bassesse, ils ne respectent aucune autorité ; leurs Sermons sont des satyres, & leurs Prieres des imprécations. Par-tout où cette Doctrine, ennemie de toute subordination, a

(*) Espece de Ligue des Presbytériens d'Ecosse sous Charles I.

pris racine, la rébellion & les guerres civiles en ont été la suite. Les semences en furent jettées en Angleterre du temps de la Reine Elizabeth, les fruits empoisonnés, qu'elles produisirent, ne purent mûrir que sous le Regne de Charles I. & déshonorerent également & la Nation Angloise & la Religion Protestante. Les Anglois révérent aujourd'hui comme Martyr un Prince qu'ils ont fait expirer sur l'échaffaut comme un criminel.

Il y a quelques jours que dans une plaine aux environs d'Edimbourg, ces Fanatiques rassemblerent une populace innombrable, sonnerent leur tocsin séditieux, & s'éforcerent de convertir leur auditoire en une armée de Rébelles. Des Magistrats vigilants & actifs éteignirent heureusement ce feu que le zele de ces Incendiaires étoit prêt d'allumer.

Si la populace en Angleterre est quelquefois terrible, en Ecosse elle l'est presque toujours : le bas peuple a dans ce Pays un penchant à l'enthousiasme, dont l'influence est si forte

ſorte que ceux ſur qui elle agit ſont intimement perſuadez que l'action la plus criminelle qu'ils ſont prêts de commettre, eſt non-ſeulement légitime, mais de plus louable; que c'eſt leur devoir de la faire, &, par un principe religieux, de la faire en s'expoſant à tout riſque, même à celui de leurs propres vies.

La multitude, qui ne penſe pas, eſt entretenue dans ſes erreurs par un Clergé qui, bien qu'il ne penſe guere d'avantage, eſt cependant beaucoup plus coupable. L'Evangile eſt ſon prétexte, l'intérêt eſt ſon vrai mobile: toutes les fois que dans la diſpoſition des Bénéfices & des emplois Eccléſiaſtiques, cet intérêt ſe trouve bléſſé, ces Prédicants, à qui la Loi eſt contraire, abuſent le Peuple ignorant, l'excitent à la mépriſer & à ne pas craindre d'y déſobéir, par cette dangereuſe doctrine qu'ils n'ont que trop accréditée, *qu'une telle Loi eſt une iniquité établie par la Loi.*

Un Pair d'Ecoſſe, qui doit connoître en particulier ceux de la ville

d'Edimbourg qu'il repréſente, a été forcé de convenir au Parlement que tels ſont les dogmes ſéditieux que prêchent chaque jour des cerveaux brûlés de la Haute-Egliſe ; *car nous avons*, dit-il, *des Presbytériens de la Haute-Egliſe, & qui portent en effet les idées de la puiſſance Eccléſiaſtique, plus haut qu'aucun Clergé Proteſtant que ce ſoit. Il y en a même qui ſoutiennent une indépendance abſolue de la Puiſſance civile.*

Il en eſt de même en Angleterre ; les Non-Conformiſtes ne haïſſent ſi fort les Epiſcopaux qu'à cauſe des honneurs & des grands biens dont ces derniers jouiſſent. La protection due à ceux de l'Egliſe dominante, paroît, à ceux qui n'en ſont pas, une conſpiration contre la leur. Le Parti qui n'eſt que toléré, n'eſt pas lui-même tolérant. Il ſe plaint de la perſécution de ſes Ennemis, & il eſt le premier à les attaquer. Il réclame contr'eux l'autorité des Loix qu'il brave pour leur faire la guerre. Dans les différents Partis, les Sermons ſont la plûpart du temps des actes

d'hostilité qu'ils commettent les uns contre les autres. On y traite moins la Morale que la Controverse. Burnet dit, en parlant des Puritains d'Ecosse: *La Morale n'étoit pas fort estimée, & on ne l'étudioit pas beaucoup parmi eux.* Qu'operent toutes ces disputes, où l'on cherche moins à éclairer l'esprit du flambeau de la lumiere Evangélique, qu'à inspirer aux cœurs des sentiments si contraires à la Charité Chrétienne ? Jugez-en, Monsieur, par ce fait que j'ai trouvé dans un Ecrivain du siecle passé.

Deux honnêtes Anglois, l'un Auditeur dévot & assidu d'un Prédicateur de la Réligion dominante, l'autre zélé Partisan des Assemblées d'un Docteur Presbytérien, se rencontrerent un matin dans un Caffé, & se donnerent rendez-vous à un Cabaret, pour discourir le lendemain sur quelques points de doctrine, traités le Dimanche précédent par ces deux Ministres. Avec plus de goût pour le lieu que pour la matiere qu'ils y devoient traiter, ils s'y rendirent en effet à l'heure marquée. On

leur apporte une bouteille de vin de France, & l'un d'eux met la Prédeſtination ſur le tapis. Après pluſieurs raſades la diſpute s'échauffa, & les Textes de l'Ecriture & les Citations des Peres firent un tel bruit, que deux de ces filles diſſolues, qui ne ſont que trop communes dans les Cabarets de Londres, attirées par le vacarme, s'aviſerent d'entrer & de les interrompre tout à coup. Elles les prirent, dit l'Auteur qui rapporte cette hiſtoire, pour des Rabbins qui ne pouvoient s'accorder ſur quelque Paſſage de l'Ancien Teſtament.

La chaleur de la diſpute fut ſoudain appaiſée, à l'aſpect de ces miſérables créatures : nos Docteurs changerent de converſation avec elles, & le libertinage prit la place de la Controverſe. Tel eſt l'effet du vin, il diſpoſe à toute ſorte de vices, & les objets alors n'ont pas beſoin d'être ſéduiſants pour être dangereux. Les filles furent bientôt renvoyées, & ces dignes Controverſiſtes reprirent la bouteille & la Prédeſtination.

La querelle devint plus vive que jamais ; l'aigreur s'empara de leurs esprits à mesure que les fumées du vin leur montoient à la tête. Ils s'enivrerent enfin , & disputerent tant qu'ils tirerent leurs Epées pour décider la Controverse ; & si quelqu'un ne fut accouru au bruit , il y a toute apparence que la Prédestination leur eut fait faire à tous deux une fin tragique. Mais heureusement on arriva à temps pour les séparer. Le vin qui les avoit brouillés les raccommoda ; ils se quitterent amis, & l'un dit à l'autre , en lui serrant la main : *En vérité , mon cher , je suis très - fâché que vous ne vouliez pas aller au Ciel par le même chemin que moi.*

Surement , Monsieur , si , au lieu d'entrer dans ces discussions Théologiques , ces Prédicateurs eussent parlé ce jour-là contre le libertinage & l'ivrognerie , ces Messieurs n'en eussent pas moins été bons Chrétiens, & n'auroient pas commis tout ce scandale! Mais je ne crains pas de vous le dire , à vous , Monsieur ,

qui vous adonnez à la Chaire avec tous les talents qu'ils faut pour y être utile à la Religion, & qui connoissez trop bien les devoirs d'un Orateur Chrétien, pour ne les pas remplir dignement, il n'est que trop vrai qu'en quelque Pays que ce soit, la plûpart des prédicateurs, songent plus à satisfaire leur zele indiscret, ou à se faire des Partisans, qu'à former les mœurs & à corriger les vices. La conversion des ames est ce qui les occupe le moins en chaire, ou plutôt ils n'y sont occupés que d'eux-mêmes. Combien y en a-t-il qui y agitent des questions au-dessus de la portée de leurs Auditeurs, & quelquefois de la leur même : je vous avouerai néanmoins que cela arrive ici beaucoup plus qu'ailleurs.

Je me rappelle d'avoir entendu en France un Curé de Village, aussi sot qu'ignorant, prêcher devant ses Paroissiens, dont la plûpart ne savoient pas lire, contre ceux qui passent leur temps à chercher si le Soleil tourne au tour de la Terre, ou si la Terre tourne elle-même sur

son axe. Quand les troupeaux sont confiés à des Pasteurs aussi incapables de les conduire, est-il étonnant qu'il y ait tant de brebis qui s'égarent ?

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE. XLIX.

A Monſieur HELVETIUS.

Ce que c'eſt que la vraie Philoſophie, & combien l'étude en eſt avantageuſe à la Société. Des opinions pernicieuſes d'Hobbes, de Vanini, &c. & du danger de nous fier trop à nos lumieres.

D'Yorck, &c.

MONSIEUR,

DEPUIS que dans ces derniers ſiecles on a commencé à connoître & à cultiver la véritable Philoſophie, quels avantages la Société n'en a-t-elle pas retirés ? On ne voit plus les Savants ſoumis à ces préjugés qui faiſoient honte à la raiſon humaine. L'Aſtrologie Judiciaire eſt tombée dans le juſte mépris qu'elle mérite. Il faut pourtant avouer qu'il n'y a rien dont on abuſe tant que du nom de Philoſophe : on le donne

à beaucoup de gens qui en ſont indignes ; combien d'autres oſent l'uſurper, ſans avoir aucun titre pour y prétendre ? Celui qui paſſe ſa vie à ne rien faire, & celui qui travaille beaucoup à faire des riens, ſe diſent également Philoſophes, & le ſont en effet autant l'un que l'autre ; celui même dont les mœurs ſont un objet de ſcandale, profane ce nom en ſe l'attribuant.

La Philoſophie que communément dans le monde on loue ou blâme ſans la connoître, n'eſt ni une diſcipline ſévere qui nous arrache aux plaiſirs, ni un ſyſtême de libertinage qui nous livre à toutes ſortes de vices ; au contraire, c'eſt la recherche de la Sageſſe ; & la Sageſſe eſt-elle autre choſe que la connoiſſance du véritable bonheur ? Ce qui rend l'homme heureux, eſt le ſeul bien où il doive tendre, & ſa raiſon éclairée lui apprend qu'il ne peut trouver ce bien que dans l'accompliſſement de ſes devoirs.

Il eſt une Philoſophie qui n'a pas moins que le ſpectacle de l'Univers

pour objet, & où peu de gens peuvent atteindre : il en eſt une autre plus avantageuſe encore à la Société, & qui eſt à la portée de tout le monde ; c'eſt celle qui apprend à un Mari comment il doit vivre avec ſa Femme, à un Pere comment il doit élever ſes Enfants, à un Maître comment il doit ſe conduire avec ſes Domeſtiques ; en un mot, c'eſt celle qui fait le bon parent, le bon ami, le bon ſujet, & pour tout dire, le Citoyen vertueux. Si celle-ci eſt auſſi rare dans le monde qu'elle y devroit être commune, convenons-en de bonne foi, c'eſt à la honte de l'humanité.

Que je vous trouve louable, Monſieur, de vous occuper uniquement à corriger les erreurs des hommes, & à leur enſeigner la véritable Sageſſe ! C'eſt rappeller la Poéſie à ſa premiere origine, c'eſt lui rendre ſon ancien luſtre que de la conſacrer à la Philoſophie. Les Poëtes ont été les premiers Précepteurs du genre humain. Je ne ſais en vérité ce qui m'étonne le plus de vous, ou la beauté de vos talents, ou la ſageſſe de l'uſage

que vous en faites : Votre *Poëme ſur le Bonheur*, eſt une preuve de l'une & de l'autre. Dans ce Pays-ci même, le Pays des Philoſophes, il eſt rare d'en trouver de votre âge : vous êtes né avec ce génie heureux qui porte tout à la fois les fleurs du Printemps & les fruits de l'Automne.

Le Philoſophe qui dogmatiſe, entraîné par l'enchaînement des conſéquences, ne s'apperçoit pas toujours de la ſéchereſſe de ſa Logique ; le Poëte emporté par le feu de ſon génie, ne s'attache pas aſſez à l'exactitude du raiſonnement ; cependant la Poéſie elle-même ne peut nous toucher, ſi elle eſt dépourvue de juſteſſe. Le ſentiment n'eſt qu'un raiſonnement caché. D'un autre côté, ce n'eſt pas aſſez de prouver, il faut nous convaincre. Mais qu'il eſt peu d'hommes qui joignent les agréments de l'imagination à la juſteſſe des idées !

Si dans leurs diſcours, comme dans leurs écrits, les Anglois négligent trop les graces, ils affectent du moins par-tout le bon ſens qui les caractériſe. Le badinage tient ſouvent

lieu de raiſon aux François ; ils traitent tout de jeu ; ils ſubſtituent la plaiſanterie au ſavoir. Ceux qui ſont ſi peu retenus dans leurs diſcours, ne ſongent pas aſſez, que s'il y a beaucoup de choſes qu'il eſt permis d'ignorer, il ne l'eſt jamais de parler de celles que l'on ignore. Ce défaut n'eſt pas auſſi commun parmi les Anglois, mais ils en ont un autre qui n'eſt pas moins incommode dans la Société ; ils ne converſent pas, ils diſſertent, ou, pour me ſervir des expreſſions d'un de nos meilleurs Auteurs Comiques :

Ils raiſonnent toujours & ne cauſent jamais.

La Politique dont ils ſont ſans ceſſe occupés, leur rend familiere une Dialectique qui devient vicieuſe dans la familiarité de l'entretien. D'ailleurs, ce ne ſont pas ceux qui raiſonnent le plus qui ont le plus ſouvent raiſon. Le penchant à argumenter, annonce plus de vanité que de ſageſſe, plus d'entêtement pour ſon opinion, que d'amour pour la vérité. Ce défaut, dans beaucoup

d'Anglois, pourroit n'être que l'effet de leur éducation ; celle que la plûpart ont reçue, les rend plus propres pour l'université que pour le monde. Aussi n'est-ce que chez eux que l'on trouve des Pédants au sein même de la Cour.

Il résulte de grands avantages de la liberté qu'on a en ce Pays-ci, de dire & d'écrire tout ce qu'on pense. Par cette communication libre des idées, on s'éclaire mutuellement les uns les autres. L'esprit en devient plus hardi. L'émulation lui donne des aîles, qui lui font prendre un heureux essor. C'est par-là que Vérulam (*) s'est élevé aux régions les plus sublimes de la Métaphysique. De là ses yeux pénétrants ont du moins apperçu ce que les autres ont depuis découvert. Ceux qui lui ont succédé, Newton & Locke, n'ont fait de si grands progrès dans la Philosophie, que parce qu'ils ont suivi les routes qu'il leur a tracées. Mais cette liberté a aussi ses inconvenients; on en abuse, car les hommes abusent

(*) Le Chancelier Bacon.

de tout. Théophraſte diſoit, que la connoiſſance humaine, avec l'aide des ſens, pouvoit juger des choſes juſqu'à un certain point; mais qu'étant arrivée aux cauſes premieres, il falloit qu'elle s'arrêtât, ſoit à cauſe de leur extrême difficulté, ſoit à cauſe de ſa propre inſuffiſance. Nos Philoſophes modernes ont été trop confiants. Pluſieurs diſciples de Bacon ſe ſont égarés, les uns pour avoir quitté les ſentiers qu'il leur avoit frayés, les autres pour avoir oſé pénétrer les abŷmes qui avoient arrêté ce grand Philoſophe. Collins, Tindal & le Comte de Shafteſbury lui-même, ont voulu franchir la borne des connoiſſances humaines, ils ſe ſont perdus.

C'eſt ainſi que de tout temps les plus grands eſprits ont donné dans les plus grandes erreurs, ſous prétexte de ſecouer les préjugés de leur ſiecle. N'allons pas avec le vulgaire admirer ce Cynique, qui dans ſon tonneau ſe donnoit pour Sage, en bravant toutes les loix de la pudeur & de l'honnêteté. Les

haillons dont il affectoit de se couvrir, n'étoient que la livrée de son orgueil, & sa prétendue sagesse étoit plus ridicule que toutes les folies qu'il osoit censurer. Lorsque lavant lui-même ses choux, & voyant passer Aristippe, il lui dit : *Si tu savois vivre de choux, tu ne ferois pas la cour à un Tyran**. Aristippe eut raison de lui répondre : *Si tu savois vivre avec les hommes, tu ne laverois pas des choux.*

Jusqu'où le raisonnement humain ne s'égare-t-il pas ! Le doute est la seule voie qui conduit à la lumiere de la Vérité ; mais si on n'y marche pas avec précaution, on risque de tomber dans la nuit du Pyrrhonisme. N'est-il pas étonnant que des hommes aient osé aspirer à la vénération publique, en s'efforçant de briser le lien le plus sacré de toutes les Sociétés, en prêchant aux autres qu'il n'y avoit ni vertu, ni vice, ni vérité, ni doute ? Quoique des gens qui affectent de douter de tout, ne soient pas faits pour rien démontrer, leurs maximes ne laissent

(*) Denys de Syracuse.

pas d'être de la conséquence la plus pernicieuse dans la Morale. Les Ecrivains scandaleux qui ont la témérité de les répandre, sont répréhensibles par les Loix, dont ils attaquent les fondements. Semblables à ceux qui empoisonneroient la source d'une Riviere, ils corrompent le principe de toutes nos affections. Les hommes, selon eux, ne sont qu'obéir à la force ou au préjugé. Il n'est plus de Patrie, plus de Familles, plus de devoirs! Quels Dogmes monstrueux! N'envions pas à nos Voisins une liberté qui ne permet pas de réprimer de pareils excès. Il faut qu'un Peuple en ait assez pour connoître le fondement de ses devoirs, & non assez pour le détruire. La plûpart des esprits sont, par leur foiblesse même, exposés à la séduction; ils goûtent le poison sans le connoître. C'est à ceux qui ont la garde des Loix de l'empêcher de se répandre; ils ne doivent pas moins dans un Etat veiller au maintien des bonnes mœurs, qu'à la conservation de la vie & des biens de

de ceux qui le composent. Parker, Evêque d'Angleterre, dans un Ouvrage qui a paru en 1678 contre les Athées dogmatisans, nommant entre autres Vanini & Hobbes, veut que des gens qui par leurs Ecrits renversent tous les devoirs de la vie, & apprennent à confondre le vice avec la vertu soient poursuivis comme des pestes publiques.

Je sais que l'homme qui pense, est, à l'égard de celui qui ne pense pas, ce qu'est un homme qui voit clair, comparé à un aveugle. Qu'est-ce que penser? C'est voir. Locke dit, que la connoissance est aussi agréable à l'entendement, que la lumiere l'est aux yeux. Mais dans le Métaphysique, comme dans le Physique, il est des précautions que les défauts de nos organes rendent nécessaires, pour prévenir les inconvénients où notre curiosité pourroit nous exposer. D'un côté, il est des vues foibles que trop d'attention fatigue; le trouble & la confusion sont tout ce qui résulte des efforts que l'on fait pour les fixer. De l'autre, il est des objets

qui aveuglent ceux qui s'obſtinent à les conſidérer imprudemment. Celui qui ne connoît pas la force ou la portée de ſa vue, eſt celui qu'elle trompe le plus ſouvent. La grande opinion que nous avons de notre ſavoir, eſt une cauſe de notre ignorance, & la confiance en nos forces, une des ſources de notre foibleſſe.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE L.

A Monsieur le Chevalier DE BLANE.

Description singuliere du Fox-Hunter. *Que les hommes sont à peu près par-tout les mêmes.*

De Doncaster, &c.

MONSIEUR,

C'EST parce que je suis toujours à la Campagne où l'on ne sait rien, que j'ai tant tardé à répondre à votre Lettre du 5. Novembre. Vous voilà donc rendu à Paris, à l'Opéra, aux Bals & à tous les plaisirs qui abondent dans cette grande Ville, & où vous faites ceux d'une Société qui n'est composée que de gens aimables & bien différents de certains Campagnards avec lesquels je vis depuis quelques jours. Cependant je ne partirai gueres pour Londres que vers la fin de ce mois.

La mort de la Reine a fait fermer tous les Spectacles, la principale ressource d'un Etranger dans une Ville comme la Capitale d'Angleterre. J'attends, pour y aller, que les commencements du Deuil soient passés, & que le Parlement soit assemblé.

Comme je n'ai aucunes nouvelles à vous mander, & que je ne suis pas de ceux qui s'amusent à en faire, un article d'un des derniers papiers publics que je viens de lire, fera le sujet de ma Lettre; c'est une description bizarre d'un Etre, à la vérité assez singulier, & que les Anglois appellent *Fox-Hunter* (*). L'Auteur lui-même va vous mettre tout de suite au fait.

« Le *Fox-Hunter*, dit-il, est une
» sorte d'animal très-commun dans
» la Grande Bretagne, & sur-tout
» dans les Provinces du Nord : il
» faut avouer qu'il a beaucoup de
» ressemblance avec l'homme, du
» moins à l'extérieur, il a même
» l'usage de la parole, quoique d'or-
» dinaire il crie plus qu'il ne parle;

(*) *Fox-Hunter*, signifie *Chasseur du Renard*.

» mais il agit, il ſent, il penſe tout » différemment de nous, ſi pourtant » il eſt vrai qu'il penſe, ce que je » ne voudrois pas garantir. Je l'ai » examiné de près ; il eſt au fonds » moins méchant que farouche : j'en » ai même vu quelques-uns d'appri» voiſés. Je le croirois volontiers » d'une eſpece mitoyenne entre » l'homme & la bête ; il parle comme » l'un, mais il vit comme l'autre. » S'il eſt organiſé de façon qu'il peut » en effet prononcer les mêmes ſons » que nous, il manque totalement » de ce que nous appellons Entende» ment, Jugement, Raiſon, qui ſont » aſſurement les parties eſſentielles » de l'homme.

» Le *Fox-Hunter* eſt un Animal ou » un homme, ſi l'on peut l'honorer » de ce nom, parce qu'en effet il a » quelques qualités humaines ; le » *Fox-Hunter*, dis-je, eſt un homme » qui vit continuellement parmi les » chiens & les chevaux ; nous le » nommons ainſi à cauſe de la grande » antipathie qu'il a pour le renard, » & qui eſt en lui auſſi naturelle

» qu'elle l'eſt dans les chiens même ;
» ce qui fait qu'il ſe ligue avec eux
» pour le détruire. Il eſt ennemi des
» Villes, & ſur-tout des Capitales ;
» un *Fox-Hunter* qui eſt de bonne
» race, n'a jamais mis le pied à
» Londres. En Hyver même, il eſt
» à cheval à ſix heures du matin ;
» la neige, les mauvais temps, rien
» ne l'arrête. Il ne peut reſter ſous
» un toit, à moins que ce ne ſoit
» pour manger ou pour dormir.

» Ce qui fait croire que les *Fox-*
« *Hunters* ne ſont pas des hommes,
» c'eſt qu'au milieu d'une Nation
» polie & renommée pour les Scien-
» ces, ils ignorent tous ce que c'eſt
» qu'éducation, ſavoir & politeſſe.
» Dès qu'ils ont appris à lire, écrire
» & monter à cheval, ils ſe regar-
» dent comme des Gentilshommes
» accomplis. Les plus éclairés d'en-
» tr'eux n'ont guere lu que les Ga-
» zettes. Cependant, avec ce grand
» fonds de connoiſſances ils ſe pi-
» quent beaucoup de politique, &
» jugent avec ſévérité de tout ce
» qui ſe fait au Parlement. Il ne

» paroît aucun Bill, quelque sage
» qu'il puisse être, qui n'éprouve de
» leur part la plus forte opposition,
» dès qu'il ne se trouve pas à leur
» gré. Ils sont dans les Campagnes
» ce qu'est la populace dans les
» Villes, toujours prêts à s'armer
» pour le bien public, toutes les
» fois qu'il est question de leur avan-
» tage particulier. Ils sont ennemis
» de tous les Ministres, quels qu'ils
» soient; & des François, en temps
» de paix comme en temps de guerre.
» Quoique le Commerce fasse fleurir
» notre Nation & la rende redou-
» table à tous ses voisins, quoiqu'ils
» participent eux-mêmes au bénéfice
» qui en revient, ils se plaignent
» continuellement de l'encourage-
» ment qu'on lui donne; & s'ils en
» étoient les maîtres, ils mettroient
» le feu à tous les Vaisseaux de
» la Grande-Bretagne. Voilà quels
» ils sont en général. Toute leur
» conversation roule sur la chasse &
» sur ces deux grands mots, *Liberté*
» & *Propriété*, que la plûpart d'en-
» tr'eux répétent peut-être sans les

» entendre. Hors de là ils ne peu» vent pas dire quatre paroles. Ils » seront toujours muets dans toute » conversation où il sera question » du savoir-vivre, de la douceur, » de l'affabilité, de la complaisance, » de l'humanité, & des autres vertus » de la Société.

» Le *Fox-Hunter* ne connoît de » gloire que celle de courir aussi vîte » que l'animal dont il est l'ennemi » déclaré, de plaisir que la chasse, » & de vertu que de boire beaucoup. » La partie de la journée qu'il n'est » pas à cheval, il la passe à table à » fumer & à s'enivrer ; & il est » certain que c'est l'unique maniere » dont il puisse être utile à la Répu» blique. Par sa grande consomma» tion de boisson, il contribue du » moins à en acquitter les Charges.

» Il est naturellement un animal » très-lourd ; peut-être que les ali» ments dont il se nourrit en sont la » cause. Il ne mange que du bœuf » salé, du mouton froid, des choux, » des carrottes & du *poudding*, (*)

(*) Les Anglois donnent ce nom à certaines

» qui eſt ſon mets favori ; le plus
» peſant même eſt celui qu'il aime
» le mieux. Sa boiſſon eſt l'*Aile*, (*)
» & les vins groſſiers des côtes de
» Portugal, & de temps en temps
» un peu d'eau-de-vie de l'eſpece la
» plus forte. A tous ſes repas il boit
» deux ſantés favorites, & c'eſt peut-
» être la ſeule regle qu'il obſerve :
» la premiere eſt celle de tous les
» braves *Fox-Hunters* de la Grande-
» Bretagne, Proteſtants ou Catho-
» liques, ſans exception ; le titre
» de Chaſſeur rapproche tout ; la
» ſeconde raſade eſt à la confuſion
» du Miniſtre.

» Quoique les *Fox-Hunters* man-
» quent abſolument d'eſprit, il s'en
» trouve néanmoins qui s'en piquent.
» On peut juger du leur par ce trait.
» Un d'entr'eux que je connois beau-
» coup, répondit un jour à ſa Sœur
» qui l'invitoit de venir à Londres
» pour y entendre Farinelli : *Ma*

farces, dont les unes ſe cuiſent au pot, & les autres au four.

(*) Biere ſans houblon, fort eſtimée des Anglois, la meilleure ſe fait dans la Province de Nottingham.

» *Sœur, je ne donnerois pas un sol*
» *pour entendre votre Farinelli & tout*
» *votre Opéra Italien. J'ai ici vingt*
» *voix avec lesquelles je fais chorus,*
» (*) *& que je fais chanter tantôt dans*
» *les bois, & tantôt dans les plaines,*
» *& c'est la seule Musique dont je fasse*
» *cas.* (†)

» On ne finiroit pas si l'on vouloit » décrire toutes les singularités du » *Fox-Hunter:* les traits qu'on en a » rapportés suffisent pour en faire » le potrait. »

* * * * * * * * * *

Quand j'ai été frappé de quelque ridicule, je me plais à trouver un Auteur qui le releve. Lors même qu'il manque d'art, je lui sais encore gré de l'intention; mais il faut avouer que je n'avois pas besoin de sortir de France pour avoir sujet de rire.

(*) Les Anglois ont coutume de crier pour animer les chiens. Ils se servent peu de Cors de Chasse.

(†) C'est ainsi qu'Athéas, Roi des Thraces, ayant fait Prisonnier de Guerre Isménias, excellent joueur de flûte, après l'avoir fait jouer devant lui, dit à ceux qui l'admiroient, qu'il prenoit plus de plaisir à ouir un cheval hennir. *Plutarque, Dits notables des Anciens Rois, &c.*

Et en effet, que diroit un Anglois de l'orgueil, de la grossiéreté & de l'ignorance de nos Nobles campagnards ! Ne trouvera-t-on pas dans nos Gentilshommes des Etres d'une espece aussi singuliere que le *Fox-Hunter ;* Combien de François n'en different qu'en ce qu'ils ont pour la chasse du lievre, la même passion qu'a l'Anglois pour celle du renard ? Ces Gentilshommes Verriers, que vous avez vus ces vacances, quoiqu'ils menent une vie toute opposée, ne sont-ils pas neanmoins comparables aux *Fox-Hunters* en bien des choses, & sur-tout pour les connoissances ? Plus on examine les hommes, plus on trouve qu'ils sont à peu près les mêmes par-tout. La lumiere des Sciences ne luit que pour un très-petit nombre ; tout le reste, en quelque Pays que ce soit, est destiné à vivre dans la nuit de l'ignorance.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LI.

A Monsieur le Président BOUHIER.

Remarques sur le TAMERLAN de M. ROWE, & sur quelques Auteurs Tragiques du Théatre François.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LE Docteur Bentley est un des Anglois qui mérite le plus l'honneur que vous lui avez fait d'entrer en lice avec lui en fait de critique. La plûpart de ceux qui ont travaillé à commenter & restituer le Texte des Anciens Auteurs, se sont tellement appliqués aux détails du Langage, que l'expression de la Nature leur a échappé : ils n'en ont, pour ainsi dire connu que l'écorce, & n'y ont point apperçu les beautés qu'elle renferme, & qui en font le principal mérite.

C'eſt par un privilege particulier que vous avez réuni des talents qui s'excluent preſque mutuellement l'un l'autre. J'ai reconnu Virgile dans votre traduction du IV. Chant de ſon Enéïde, c'eſt-à-dire, dans le morceau de l'Antiquité où la paſſion de l'Amour eſt peinte avec le plus de vérité & le plus de force.

La Tragédie de Tamerlan, qu'un Anglois vous a ſi fort vantée, ne mérite qu'une partie des éloges qu'il vous en a faits. L'Auteur y donne, à la vérité, un modele du véritable héroïſme, dans le Perſonnage de ce célebre Conquérant de l'Aſie : mais celui de Bajazet qu'il lui a oppoſé, n'eſt pas traité avec aſſez d'adreſſe : il a voulu nous repréſenter en lui un Prince ſuperbe & vindicatif, ſans foi, ſans humanité, qui ne reconnoît de Loi que ſes caprices, & de Religion que ſes intérêts ; il n'en a fait qu'un forcené, qui n'agit pas toujours ſuivant ſes principes, & qui ſe rend auſſi mépriſable par ſa folie, qu'odieux par ſa cruauté. Peut-être M. Rowe n'a-t-il fait qu'adopter les

préjugés de beaucoup de nos Historiens, au sujet de cet Empereur Ottoman ; préjugés qui sont pleinement démentis par les Ecrivains Orientaux. Peut-être aussi n'a-t-il pas eu assez d'invention pour donner au Personnage qu'il introduit sur la Scene, plus de vraisemblance & de dignité. Ces Contrastes de vertus & de vices, sont l'écueil où l'on voit échouer le plus souvent l'imagination des Auteurs Tragiques. S'ils réussissent à peindre des Héros, ce n'est qu'en leur opposant des monstres qui n'ont rien d'humain ; s'ils font triompher les premiers, ce n'est qu'en faisant tomber dans les piéges les plus grossiers, des Tyrans que l'on donne pour de grands Politiques.

C'est au contraire dans ces occasions que Corneille fait le mieux sentir toute la force & toute l'étendue de son génie. C'est sur-tout par la maniere dont il a vaincu de pareilles difficultés, qu'il a mérité le nom de Grand. Plus son intrigue est compliquée, plus il se trouve de ressources pour la dénouer heureusement.

Dans Rodogune, il oppose à une Mere ambitieuse & dénaturée, qui sacrifie tout à la soif de régner, deux jeunes Princes dont ni l'amour le plus violent, ni l'espoir du Trône ou la crainte de la mort ne peuvent ébranler la vertu. Avec quel art ne termine-t-il pas cette Tragédie, l'objet de l'admiration de tous ceux qui s'y connoissent, lorsque Cléopatre se trouve amenée à la nécessité de boire la premiere dans la coupe empoisonnée, qu'elle avoit préparée pour sa Rivale! Ce n'est pas seulement par des extrémités opposées, c'est par des caracteres d'une vertu inférieure, qu'il se plaît à relever celle qu'il donne pour modele. Séleucus est vertueux, sans être aussi grand qu'Antiochus.

Phocas, (*) tout méchant qu'il est, est sensible à la voix de la Nature, mais elle ne lui parle que pour faire son supplice : sur le Trône où ses crimes l'ont placé, il cherche envain un Fils, qui ne veut pas le reconnoître.

(*) Dans Héraclius.

„ O malheureux Phocas ! O trop heureux
„ Maurice !
„ Tu recouvres deux Fils pour mourir après
„ toi,
„ Et je n'en puis trouver pour régner après
„ moi !

Ce que Tamerlan a de plus remarquable, c'eſt la II. Scene du III. Acte. M. Rowe en a emprunté le ſujet de l'Hiſtoire de ces temps malheureux, où le Fanatiſme revêtu du manteau ſacré de la Religion, entraîna nos Peres dans la fureur des Guerres Civiles, & donna de part & d'autre l'exemple des plus grands attentats.

Un Dervich gagné par Bajazet, demande une Audience ſecrette à Tamerlan ; il lui annonce les vengeances du Ciel, pour avoir trempé ſes mains dans le ſang des Vrais-Croyants, il le menace de la malédiction du Prophete, s'il ne remet Bajazet en liberté. Tamerlan à ces derniers propos reconnoiſſant ce Dervich pour un émiſſaire de l'Empereur Turc, démaſque ſon hypocriſie, & vient aiſément à bout de le confondre.

TAMERLAN.

TAMERLAN.

« Sors d'ici, misérable, je vois
» qui t'a donné ta mission.

LE DERVICH.

(A part.)

» Je n'ai plus qu'une ressource.
» Prophete des Croyants, aide-moi.

(A Tamerlan.)

» J'ai quelque chose de plus a te
» révéler. Puisque c'est envain que
» j'ai fait tonner à tes oreilles la
» voix menaçante du Prophete....
» Voici.....

(Le Dervich tire un Poignard, & veut frapper Tamerlan.)

TAMERLAN.

» Non, scélérat, le Ciel veille sur
» ceux qui l'adorent, & confond les
» desseins du Meurtrier impie. Pense,
» malheureux, pense au supplice qui
» va suivre ton crime, & tremble
» quand je prononcerai ton arrêt.

LE DERVICH.

» Quelle que soit ma mort, je
» souffrirai glorieusement pour la
» cause qui m'a fait entreprendre
» une action si courageuse.

TAMERLAN.

» L'impie !.... Ainſi l'enthou-
» ſiaſme fait un Martyr d'un Scélérat !
» .... (*Après une pauſe.*) Oui, c'eſt
» le parti que je dois prendre. La
» mort ſeroit pour lui une recom-
» penſe. Apprends la différence de ta
» foi & de la mienne. La tienne t'a
» porté à lever ton poignard ſur
» moi, la mienne m'ordonne de te
» pardonner ton crime & te permet
» de vivre. Renferme dans le ſecret
» ton coupable attentat. Tes jours
» ſont en ſureté. Si tu continues à
» être toujours le même, c'eſt une
» aſſez grande punition que d'être
» un Scélérat ; ſi tu te repens, je t'ai
» rendu à la vertu, & je me trouve
» en cela recompenſé de ma clé-
» mence. Ote-toi de mes yeux.....
(*Le Dervich ſort.* &c.)

Cette Scene eſt traitée avec art, & écrite avec beaucoup de force ; je me ſuis borné à ne vous en donner qu'un extrait, parce qu'il auroit fallu traduire tout le premier Acte, pour vous mettre à portée de juger des beautés de détail dont elle eſt remplie.

Tamerlan, comme le remarque judicieusement l'Auteur, exerce une sorte de punition sur ce misérable Dervich, en l'abandonnant à ses remords, ou au regret de n'avoir pu consommer son crime. C'est ainsi que Gustave, dans la Tragédie de M. Piron, laisse à Christiern une vie qui ne peut plus être pour lui qu'un supplice. Mais lorsque la clémence tombe sur des Personnages qui la méritent, & pour lesquels le Poëte a su nous intéresser, elle nous cause l'émotion la plus puissante & la plus agréable. Telle est dans Cinna le pardon d'Auguste. Telle est dans le Pyrrhus de M. de Crébillon, cette belle Scene où la générosité héroïque de ce Prince, désarme le Tyran entre les mains duquel il se livre lui-même. Il faut l'avouer à l'honneur de l'humanité, ces traits sont de tous, ceux qui font le plus d'effet au Théatre. Les applaudissements universels dont ils sont toujours suivis, sont bien une preuve que pour les hommes, même corrompus, il n'y a rien de si aimable que la Vertu.

Nous la voyons triompher avec plaisir, & nous nous applaudissons en secret d'y être sensibles. Nous nous voyons, pour ainsi dire, avec complaisance, parce que nous nous trouvons vertueux en ce moment. Aux transports que nous causent ces actions héroïques, nous allons jusqu'à nous en croire capables. Nous savons bon gré à l'Auteur qui nous donne une si haute idée & de la Nature humaine & de nous-mêmes. Je soupçonne que c'est une des raisons qui font que tant de gens préférent Corneille à Racine. Ce même amour-propre, qui regle toutes nos actions, dicte aussi tous nos jugements ; & peut-être qu'en effet l'Auteur que nous estimons le plus, est celui qui nous donne le plus de sujet de nous estimer nous-mêmes.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



SCENE LII.

A Monsieur DE BUFFON.

Nouvelles observations sur les défauts les plus remarquables des Jardins, soit d'Angleterre, soit de France; sur le goût qui devroit y regner.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LES amusements de la Ville où je suis de retour depuis quelque temps, ne prennent pas assez sur moi pour me faire oublier ceux de la Campagne. Indépendamment du goût que vous avez pour les Jardins, la matiere est par elle-même si riante & si variée, que je ne crains pas de vous ennuyer, en m'étendant davantage sur ce qui regarde leur agrément ou leur utilité. Je ne vous ai pas encore dit tout ce que je trouve de défectueux dans ceux d'Angleterre, comme dans ceux de France. Plusieurs

Anglois tâchent de donner aux leurs un air, qu'ils appellent en leur Langue, *Romantic*, c'est-à-dire, à peu près, *Pittoresque*, & le manquent, faute de goût. Ces endroits où ils se proposent d'imiter les vénérables ruines de l'Antiquité, ne présentent aux yeux que les misérables restes d'une masure. Tels objets sont nobles & majestueux en grand, dont la représentation en petit devient puérile & ridicule. Ce qu'en de certains Jardins j'ai entendu nommer un Obélisque, ne m'a souvent paru qu'une Quille. Ailleurs j'ai vu une imitation d'un Arc de Triomphe si pitoyable, qu'on ne peut s'empêcher de la prendre pour la porte du Jardin, qu'on a mise en dedans par singularité.

Un des Grands de ce Royaume a dépensé des sommes immenses pour embellir les Jardins d'une de ses Maisons de Campagne à dix milles de Londres; mais, quoiqu'il fût homme de goût, & d'une très-grande connoissance dans l'Architecture, pour y avoir trop prodigué les

richesses de cet Art, il a rendu son Parc plus étonnant peut-être qu'agréable ; dans un espace de peu d'arpents, il a construit plusieurs petits Temples, sur les modeles de ceux de l'Ancienne Rome. Un ou deux y auroient produit l'enchantement qu'il s'étoit proposé ; le trop grand nombre en détruit l'effet. Il est dangereux, en tout genre, d'entasser les ornements : on veut exciter de l'admiration, on n'inspire que de la surprise.

Combien plus agréablement je fus frappé un jour à Saint-Maur, Maison bâtie par François I. le Restaurateur du Goût & des Lettres en France, & dont l'exposition est aussi heureuse, que les Jardins en sont riants. Je me promenois dans un lieu écarté, & qui n'offre rien que de champêtre, lorsqu'au bout d'une allée sombre j'apperçus ce Pavillon, qui, par l'air respectable que le temps lui a donné & l'inscription qui en orne le Frontispice, ressemble en effet au Temple des Divinités, à qui il est consacré. Il est dédié, *Quieti & Musis ;* & il

eſt vrai que tout Prêtre des Muſes, pour me ſervir du langage d'Horace, s'y ſent inſpiré par leur préſence ; le mortel qui n'eſt pas aſſez heureux pour connoître leurs myſteres, eſt du moins tenté d'y ſacrifier au Repos.

En général, par-tout où l'aimable Nature s'offre dans toute ſa ſimplicité, elle inſpire aux gens qui ont du goût, une ſorte de plaiſir plus noble, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, une ſenſation plus agréable & plus douce que les chefs-d'œuvre même de l'Art. Il y a dans la Nature une majeſté à laquelle l'Art ne ſauroit atteindre. Sur ce Théatre, où l'on court en foule admirer la richeſſe & l'éclat du Palais du Soleil ; verra-t-on jamais rien qui approche du ſpectacle magnifique que nous offre une belle Aurore, & que des hommes qui ont des yeux n'ont jamais daigné conſidérer ? Ces Rochers informes & ſauvages, ces Arbres vénérables de la Forêt de Fontainebleau, préſentent à nos regards un aſpect plus majeſtueux & plus grand que toute la recherche & l'élégance des Jardins

les mieux peignés. Un Poëte, un Peintre, un homme de goût, voient la Nature tout différemment des autres hommes. Milton ne l'a peinte ou si noble ou si riante, que parce qu'il l'avoit bien vue : son esprit n'a pas eu de peine à rendre les sensations qui avoient échauffé son imagination. On ne peut lire son *Paradis perdu*, sans s'appercevoir que cent fois en sa vie il avoit pris plaisir à voir le Soleil tantôt dorer l'Horizon & ranimer toute la Nature, tantôt éteindre ses feux, & la laisser ensevelie dans l'horreur des ténebres. Il est des hommes qui se croient Peintres, parce qu'ils copient des Tableaux, il en est qui se croient Poëtes, parce qu'ils traduisent Virgile en Vers Anglois ou François : mais si l'on n'a le talent de peindre la Nature d'après elle-même, on n'est en effet ni Peintre ni Poëte. Les hommes de génie n'imitent des grands Maîtres de ces deux Arts, que leur maniere simple & élégante de la rendre. Ceux qui prennent des attitudes dans Raphaël, ou des descriptions dans

Virgile, ne ſont, à proprement parler, que de ſimples Copiſtes. Il n'eſt que trop vrai que la plûpart des Poëtes ne ſont que copies de copies. Milton peint non-ſeulement la fraîcheur du matin, & la beauté de l'émail d'une prairie, ou du verd d'une colline, il exprime juſqu'aux ſentiments de joie & de plaiſir que ces objets excitent dans notre ame; il nous donne la ſatisfaction de penſer que puiſque nous éprouvons les mêmes ſenſations que lui, nous avons le bonheur de voir la Nature des mêmes yeux.

Combien ſupérieure à tous les agréments frivoles & puériles dont nous avons parlé, ſeroit la beauté d'un Jardin orné d'un goût ſage & dont tout l'art ſeroit caché; où des allées ſablées pour la commodité, ne paroîtroient l'être que pour relever la verdure; où l'on verroit régner la Symmétrie ſans uniformité & la variété ſans confuſion; où l'aimable Flore ſe pareroit de ſes tréſors & n'en aviliroit pas le prix en les prodiguant. Une couronne de jaſmins

& de roses, une guirlande de myrthes & d'œillets donnent plus d'éclat à ses charmes, que ces trophées de fleurs dont elle est d'ordinaire plus accablée qu'ornée. Appellez, s'il est possible une Nymphe du voisinage, pour venir au milieu de vos Jardins rendre un hommage de ses eaux à la Déesse des fleurs. Qu'à l'extrémité Pan y ait un autel de gazon, à l'ombre des Ormes & des Tilleuls. Faites que vos Bosquets soient assez sombres & assez touffus pour y fixer les Zéphyrs. L'aimable Philomele y viendra chanter ses amours. Evitez d'y faire régner par-tout un air trop arrangé, il ennuie à la longue : un air négligé & champêtre a toujours de quoi plaire. Ménagez-vous selon les lieux, des jours pour jouir des objets voisins ; & si vous voulez que vos Bosquets forment pour votre maison un point de vue plus agréable, imitez la Nature, & plantez-les d'arbres de différents verds & de différentes formes. C'est ainsi que dans les Paysages d'un Claude Lorrain, un Pin est quelquefois placé auprès

d'un Chêne, & que l'un l'autre ils se font valoir mutuellement.

Au lieu d'observer dans un grand Jardin le niveau le plus exact, j'aimerois à voir des Bosquets dont les arbres presque tous différents, & s'élevant les uns au dessus des autres sur une espece de colline, formassent à mes yeux un Amphithéatre de verdure. Ici je planterois des cabinets d'Arbustes à fleurs odoriférantes ; là je rassemblerois ceux qui, fleurissant successivement, font de l'année un Printemps continuel ; ailleurs je n'aurois égard pour l'arrangement qu'à la variété des fleurs, & je me plairois à voir un Bosquet couronné de l'émail des plus riantes Prairies.

Mais de quoi vais-je vous parler à vous, Monsieur, qui avez fait de votre Château de Montbard un véritable Château de Fées & d'enchantements ! Vous avez renouvellé les merveilles des Jardins de Sémiramis; hé ! qui ne feroit surpris de voir des Tours de cent pieds de haut couronnées de Cyprès ? Vous avez plus fait, vous avez semé ou planté tout

ce que la Nature végétante a de plus beau. Je ne vois rien ici chez les Anglois les plus curieux, que vous ne possédiez. Avec quel goût vos Jardins ne sont-ils pas distribués ? Vous avez su tirer tout le parti possible de la situation & de la singularité des lieux. Quel agrément, quelle variété, quelle richesse dans tous vos Bosquets ! Pour inspirer à nos François le goût des plantations, & leur faire sentir combien la variété des arbres embellit les Jardins, je souhaiterois seulement que Montbard fût à quatre lieues de Paris, on se dégoûteroit bientôt de cette ennuyeuse uniformité qui regne presque par-tout.

Il n'est que trop vrai que le Goût n'est donné qu'à peu de personnes, & qu'il ne s'acquiert pas avec les richesses, qui n'inspirent que le faste & les dépenses mal entendues. Il est bien plus aisé d'entasser à prix d'argent des Statues de marbre, bonnes ou mauvaises, dans des Jardins, que de leur donner une forme agréable. La plûpart des Architectes à qui l'on

s'en rapporte, ne ſavent que tracer des lignes; tout ce qui eſt du reſſort du raiſonnement eſt au-deſſus d'eux. Il n'y a guere que ceux qui ſont nés avec un certain génie, ou qui ont. beaucoup étudié les regles de l'Art, dont toute la perfection eſt d'imiter la Nature, qui ſoient amis du ſimple. Les petits eſprits ſe plaiſent à toutes ces recherches frivoles dont la difficulté ou la ſingularité ſont l'unique mérite.

Des gens qui paſſent toute leur vie à jouer ou à compter, ne ſe doutent pas qu'un Chêne eſt un plus bel arbre qu'un If, & qu'un côteau orné de rochers & de verdure, eſt un point de vue plus agréable qu'une allée d'arbres, dont on ne voit pas la fin. Ils croiroient avilir leurs Jardins, s'ils y plantoient un Frêne, parce que c'eſt un arbre des Forêts; cependant en eſt-il un plus beau, je ne dis pas pour donner de l'ombre, mais pour varier un Boſquet? Pourquoi a-t-on relégué dans les cours de Cabaret l'Acacia, dont le bois eſt ſi utile, dont la fleur ſatisfait autant

les yeux que l'odorat, & qui du moins, par le verd de ses feuilles qui paroît toujours naissant, est si agréable à la vue? D'où vient qu'on ne trouve plus de Myrthes que dans les Jardins des Curés de Village? Il y a bien des choses où nous n'avons pas gagné à nous éloigner du goût de nos Ancêtres.

Déja l'on commence à revenir de la trop grande prévention où l'on étoit en faveur des Maronniers. Comment a-t-on pû s'entêter si fort d'un arbre, qui fournit à la vérité une belle ombre, mais qui fait payer l'avantage de donner le premier sa feuille en la quittant de si bonne heure, d'un arbre si mal-propre & dont le bois est totalement inutile? Le Chataignier, dont la France étoit autrefois si peuplée, n'est-il pas préférable à cet arbre étranger? Il est encore moins mal-propre, donne presqu'autant d'ombre, porte un fruit très-utile, & quant au bois, il est propre à plusieurs usages. Il obéiroit comme les autres à l'art du Jardinier qui sauroit en prendre soin. Ceux qui en

planteroient les avenues de leurs Châteaux, aſſureroient du moins à leurs Deſcendants la charpente néceſſaire pour les rebâtir. J'en ai vu des allées magnifiques à Greenwich, où les Chataignes ne peuvent mûrir. Aux environs de Paris, où elles mûriroient très-bien, on n'en trouve que dans les bois. Sait-on dans nos Provinces ce que c'eſt que le Platane, qui donne une ſi belle ombre, & qui vient ſi facilement ? Il eſt d'autres arbres encore aſſez communs en ce Pays-ci, & qui en France ſont abſolument ignorés, excepté de vous & de quelques Curieux. Je connois un Anglois, homme de goût, qui s'eſt établi à Paris, & qui y a fait venir pluſieurs arbres de ſon Pays, & ſurtout des arbres toujours verds; la plûpart des François qui voient ſon Jardin, ſe plaignent de ce qu'il n'y a planté que des Ifs, tandis qu'il n'y en a pas un ſeul. Au Jardin du Roi, les Pariſiens les confondent avec les Pins, les Sapins, les Epicéas, les Cyprès & différentes autres ſortes d'arbres qui ne quittent pas leurs

leurs feuilles. On n'exige pas d'eux qu'ils ſachent les noms des quatorze mille plantes connues dans la Botanique, mais je m'étonne que dans ce ſiecle éclairé on ſoit ſi peu inſtruit parmi nous ſur la nature des arbres des Pays étrangers, qui pourroient enrichir le nôtre. N'eſt-ce pas auſſi pouſſer l'ignorance trop loin dans des choſes qui ſont ſouvent utiles, & qui du moins ſont faites pour le plaiſir des yeux? Dieu ayant créé ce vaſte Univers, examina tout, & trouva que tout étoit bien; c'eſt, ce me ſemble, ne pas mériter ſes bienfaits que d'être ſi peu curieux d'en connoître toute la richeſſe & toute la variété.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LIII.

A Monsieur DE CRÉBILLON, de l'Académie Françoise.

De la supériorité des Anglois sur les François dans la Satyre, de la liberté de la Presse, des Libelles & de leurs Auteurs.

De Grantham, &c.

MONSIEUR,

LORSQU'APRÈS tant & de si grands succès sur la Scene, nos Muses les couronnerent en vous ouvrant leur Sanctuaire, je me rappelle que le Public qui depuis longtemps désiroit de vous voir de l'Académie, ravi d'entendre le Pere d'Electre & de Rhadamisthe y parler le seul langage digne de lui, (*) vous témoigna son suffrage par ces applaudissements si flateurs qu'il est

(*) M. de Crébillon prononça son Remerciment en Vers.

accoutumé de vous donner au Théatre ; je me rappelle combien il fut touché de vous entendre dire :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume.

Sentiment qui ne fait pas moins l'éloge de votre cœur, que celui de votre esprit. Qu'il est heureux de pouvoir se rendre cette justice à soi-même ! Les plus grands hommes n'ont pas tous été dans ce cas. Livrés à la plus basse jalousie, la plûpart des gens à talents se déshonorent, par l'usage qu'ils en font.

Si la Critique est utile & pour les Lettres & pour les Mœurs, la Satyre est souvent dangereuse à l'un & à l'autre égard : l'une peut seule entretenir le goût dans les Ouvrages d'esprit, l'autre ne fait que décourager les talents, & nourrir la malignité du cœur humain. Quoique le jugement soit commun parmi les Anglois, le goût ne leur est pas assez familier pour qu'ils puissent exceller dans la Critique. En cette partie nous avons de meilleurs modeles qu'eux, & plusieurs de leurs Auteurs

n'ont fait que traduire les nôtres. Dans la Satyre ils ne nous ſont ſi ſnpérieurs que parce qu'ils s'y permettent tout. Il eſt vrai qu'ils ont de grands avantages pour réuſſir dans ce genre d'écrire. L'eſprit de parti qui préſide à leur éducation, la mélancolie de leur tempérament, la violence de leurs affections, tout les porte à la Satyre. Ce qui nous fait rire, les aigrit : auſſi blâmables peut-être les uns que les autres, nous chantons les événements les plus triſtes, ils déclament contre les choſes les plus indifférentes. Quel fiel & quelle amertume ne diſtillent pas de la plume du Comte de Dorſet ! Le Comte de Rocheſter eſt encore plus violent, & reſpecte auſſi peu la pudeur. Les mœurs corrompues contre leſquelles l'un & l'autre ſe ſont élevés, n'ont rien de plus dangereux que les ouvrages où ils en font la cenſure. Leurs Satyres trop licencieuſes, ſont devenues le manuel des Libertins.

Ce que l'on appelle en Angleterre la Liberté de la Preſſe, c'eſt celle

que prennent la plûpart des Ecrivains d'attaquer le caractere & les mœurs des personnes les plus respectables. Ces Papiers & ces Brochures politiques, les Feuilles du *CRAFT'S-MAN* (*) & du *COMMON-SENSE*, sont autant de Satyres contre le Gouvernement, & de Libelles contre les Particuliers. Ils sont plus dictés par la haine que l'on a pour les gens en place, que par l'amour du bien public.

En 1730 Milord H** y & M. P** y, se traiterent réciproquement dans des Brochures de cette espece, d'une maniere si indécente & si peu convenable à des personnes de leur rang, qu'il fallut quitter la plume & prendre l'épée. Le Lord H** y envoya un Cartel à M. P** y. Ils se battirent dans le haut Parc *Saint-James*, le premier reçut deux ou trois

(*) C'est de tous les Journaux qui ont paru contre la Cour le plus véhément & celui qui fait le plus de bruit. On pourroit, avec raison, l'appeller le *Tocsin des Séditieux*. Milord Bolingbrooke, que le Docteur Swift appelle le plus grand génie de l'Europe, & le célebre M. Pulteney y ont eu la principale part.

bleſſures, le ſecond n'en eut qu'une légere à la main gauche. Il eſt triſte pour nous, dit un Auteur Anglois, d'être forcés d'avouer que nos Papiers publics ne ſont remplis que de perſonnalités & de Satyres ſcandaleuſes. Le déſordre & la licence des Saturnales ne duroient à Rome que trois jours ; il n'y a point de jour dans l'année où l'on ne crût que l'on célébre en Angleterre ces Fêtes Payennes.

Non-ſeulement dans la plûpart de ces Ecrits on ne ſe contente pas d'inveĉtiver le Miniſtre, & de bleſſer le reſpeĉt dû à la Majeſté Royale ; on y expoſe l'autorité même du Parlement au mépris du Peuple. Les Ecrivains de parti ſont preſque toujours violents & emportés, & les Anglois ne connoiſſent la retenue en rien.

Ces jours paſſés Milord de La War dénonça à la Chambre des Pairs la Satyre la plus violente & la plus ſcandaleuſe que j'aie encore lu, quoiqu'elle ſoit intitulée *Les Mœurs*, (*)

(*) *MANNERS, a Satyre by Mr. Whitehead,*

& que l'Auteur y ait mis ſon nom. Il a outragé dans ce miſérable Libelle pluſieurs Membres reſpectables de cette Chambre qui ne le connoiſſent pas même de vue. C'eſt en vain que le Chancelier s'eſt efforcé de prouver qu'une pareille Satyre attaquoit la dignité même du Corps des Pairs, & qu'il étoit temps de faire un exemple qui arrêtât cette licence; que ſouffrir de pareilles inſultes, c'eſt laiſſer croire qu'on les mérite, ou qu'on n'oſe pas les punir. L'Auteur, qui n'a point paru à la barre de la Chambre, où il a été cité, s'eſt abſenté de Londres pour un temps, & l'Imprimeur en a été quitte pour quelques jours de priſon. Il eſt cependant vrai que, ſelon l'eſprit de la Loi & de l'équité, les Imprimeurs de ſemblables Libelles ſont auſſi coupables que les Auteurs. Sans l'impreſſion, ces infames Satyres tomberoient d'elles-mêmes avant que de

printed for R. Dodsley, at Tully's Head, Pall Mall, 1738. L'Angleterre n'eſt pas le ſeul Pays où la Satyre ait pris pour accréditer ſa malignité, le maſque le plus capable d'en impoſer.

devenir publiques : celui qui les répand partage & aggrave le crime de celui qui les compose.

Quant aux Satyres que l'on publie ici contre les Ministres, elles sont écrites d'un style aussi grossier que véhément. On n'y prononce que menaces, infamies & gibet. Celui qui est en place est toujours un Séjan, un Wolsey, ou un Buckingham. Parle-t-on du Parlement ? C'est souvent dans les termes les plus scandaleux. Celui du temps de Charles II. s'appelloit le Parlement *des Pensionnaires*, celui d'aujourd'hui s'appelle le Parlement *des Gens en place.*

Je fus un jour frappé à la Chambre des Communes de la maniere inattendue dont un de ses membres commença son discours : « Nous » avons, dit-il, eu ce soir de longs » débats sur la Constitution & le Gou- » vernement, soit de cette Nation, » soit des autres. Mais je crois les » peuples de la Grande Bretagne » gouvernés par un pouvoir dont on » n'avoit pas encore entendu parler

» dans aucun ſiecle ou dans aucun
» pays, comme d'une autorité ſu-
» prême. Ce pouvoir ne conſiſte pas
» dans la volonté abſolue du Prince,
» dans la direction d'un Parlement,
» dans la force d'une Armée, dans
» l'influence du Clergé : il n'eſt pas
» non plus dans la main des Femmes,
» mais il eſt tout-puiſſant ; c'eſt le
» Gouvernement de la Preſſe. On
» reçoit les ſottiſes dont nos Gazettes
» journalieres ſont remplies, avec
» plus de reſpect que les Décrets du
» Parlement ; & les ſentiments d'un
» de ces miſérables Ecrivains en
» impoſent plus à la multitude, que
» l'opinion des plus habiles Politi-
» ques du Royaume. C'eſt pour-
» quoi, &c. »

Il ſeroit peut-être difficile de contenir cette licence, mais il eſt ſûr qu'on ne veut pas la réprimer. La main de la Légiſlature n'oſe s'armer pour la punir ; le public prend ſous ſa protection les Auteurs dont la méchanceté l'amuſe ; les plus honnêtes gens condamnent la faute, ſans en vouloir permettre le châtiment. Si

l'on arrête le Coupable, le cri général de la Nation eſt que la liberté de la Preſſe eſt en danger ; & c'eſt ce que les Anglois ont de plus ſacré ; c'eſt leur Egide politique, en un mot, ils la regardent comme le boulevard de toutes leurs autres libertés. Le droit qu'ils ont de dire ce qu'ils penſent du Gouvernement, leur paroît le premier & le plus eſſentiel de leurs privileges : à cet égard ils penſent comme les Grecs, qui donnoient dans les mêmes excès. Ils prétendent que l'*Envie publique* eſt néceſſaire au bien de l'Etat, & que cette eſpece d'Oſtraciſme met un frein aux vues ambitieuſes des Grands. C'eſt une barriere qu'ils oppoſent aux Miniſtres entreprenants ; mais, ici comme ailleurs, il peut s'en trouver qui la franchiſſent, & qui laiſſent dire, pourvu qu'on les laiſſe faire.

Il faut avouer auſſi que quels que ſoient ceux qui gouvernent, ils ſont également en butte à la témérité des Ecrivains de Parti ; & l'on voudroit en vain ſe déguiſer la ſource du mal ;

dans les pays où tous les Miniſtres ſont ouvertement enviés, il eſt ſûr que l'envie en veut ſecrétement au Souverain.

Que les membres des deux Chambres déclament avec violence contre de nouvelles taxes qu'on leur demande, & qui ſeroient onéreuſes à la Nation, c'eſt leur devoir; & plus leur zele eſt courageux, plus il eſt louable. Qu'un Ecrivain Anglois qui n'a en vue que l'intérêt de ſa Patrie, démêle les artifices d'un Miniſtre mal intentionné, il ne fait encore que l'office d'un Citoyen vigilant. Il a le droit d'éclairer la conduite de celui qui gouverne l'Etat. Il peut l'attaquer de front lorſqu'il ne veut le combattre qu'avec les armes de la vérité : il n'acquerra que de la gloire à ſe porter pour le défenſeur des Loix & de la cauſe commune. Mais que ceux à qui la paſſion tient lieu de zele, & la malignité, de mérite; couvrent leurs intérêts particuliers du prétexte ſpécieux de l'intérêt général, profitent de l'anonyme pour rendre le Souverain odieux à ſes

Sujets, & leur inſpirer l'eſprit de ſédition & de révolte, c'eſt un abus qu'il eſt pernicieux de tolérer dans toutes ſortes d'Etats. C'eſt employer pour détruire le Gouvernement, une arme dont on ne devroit ſe ſervir que pour le deffendre.

Dans un Pays libre, tel que celui-ci, on n'a point le droit d'empêcher un examen public de toutes les meſures du Gouvernement & du caractere des Miniſtres, autant qu'il influe ſur la conduite des affaires. Mais attaquer le caractere particulier d'un Miniſtre ou d'un Magiſtrat, expoſer des défauts ou des foibleſſes qui n'intéreſſent pas le public, c'eſt là ce qui ne peut ſe juſtifier, & ce que chacun ſe croit permis dans un Pays où tout le monde peut le faire avec impunité. Voilà cependant ce que l'on devroit punir ici, comme par-tout ailleurs, ſuivant le cours de la Juſtice & de la Loi, & non comme du temps de Charles II. & de Jacques II. par des coups d'autorité, des Chambres de l'Etoile & des pouvoirs particuliers confiés à

la diſcrétion des Juges, dont l'innocent pourroit ſouffrir comme le coupable. C'eſt là ce qu'on ne peut éviter trop ſoigneuſement dans un pays de liberté, non pour l'amour de ces Ecrivains, mais pour l'amour de cette liberté même, & afin que la Loi du Pays puiſſe être la regle & la meſure de la ſûreté de tous les Citoyens.

« Par la Liberté de la Preſſe, » nous ne devons pas entendre une » permiſſion de pouvoir avec impu- » nité avilir nos Gouverneurs & nos » Magiſtrats légitimes, diminuer ou » renverſer par des écrits ſcandaleux » le reſpect & la vénération que l'on » doit toujours garder pour l'autorité » & les perſonnes qui en ſont dépo- » ſitaires. On ne doit pas faire de » la Preſſe un inſtrument pour dé- » truire la réputation de ſes Voiſins, » ou pour leur porter le moindre » préjudice, ſoit en les inſultant ſur » leurs malheurs, leurs défauts & » leurs fragilités perſonnelles, ſoit » en expoſant les ſecrets de leurs » Familles à la riſée publique, &c. »

C'eſt ainſi que s'exprime l'Auteur du *Craft's-man*, qui cependant ſe permet à chaque feuille ce qu'il avoue lui-même être puniſſable. S'il a quelquefois recours à l'Allégorie, ce n'eſt que pour rendre ſes Satyres plus mordantes. Lorſqu'il ſubſtitue le mot de *Robin* à celui de *Robert*; lorſqu'il appelle *Robinocratie* le Miniſtere contre lequel il écrit, que cherche-t-il autre choſe, qu'à rendre mépriſables & le Souverain & ſon Miniſtre?

Les Anglois ont grande raiſon d'être ſi jaloux de cette liberté de la Preſſe, mais certainement ils l'étendent trop loin, & je ne crains pas même de l'avancer, au de-là de l'eſprit de leurs Loix. Si elle pouvoit autoriſer la diffamation, il vaudroit mieux être ſans une pareille liberté. Ces mots de *Liberté de la Preſſe* ſont employés improprement pour exprimer un droit que perſonne ne doit & ne peut avoir, de publier par la voie de l'impreſſion, tout ce que la méchanceté de l'eſprit & la dépravation du cœur peuvent inſpirer de

diffamatoire contre ses Supérieurs, ses inférieurs ou ses égaux. Les Loix & la constitution d'Angleterre ne connoissent pas une pareille liberté, car ce seroit une liberté destructive de toutes Loix & de toute Constitution. Mais l'abus a prévalu & acquiert tous les jours de nouvelles forces par le danger du remede. Je ne doute pas même que plusieurs Jurisconsultes de Londres ne le regardent aujourd'hui, comme faisant à présent partie du Droit Coutumier de la Grande Bretagne.

Cependant l'accueil que fait le Public à toutes les Satyres politiques est toujours de mauvais augure. Lorsque les libelles & les discours licencieux contre ceux qui gouvernent l'Etat sont bien reçus, c'est un présage des troubles qui le ménacent.

Il est rare que ceux qui se cachent aient de bonnes intentions. Autant le zele du bien public craint peu de paroître tel qu'il est, autant l'esprit de Parti emploie d'art à se déguiser. Ainsi que l'Hypocrisie, il s'occupe continuellement & à masquer les

vices qu'il a, & à se parer des vertus qu'il n'a pas. L'iniquité cherche les ténébres, & les hommes lâches se battent en traîtres. Il est vrai qu'il ne se trouve que trop d'hommes qui ne songeant qu'à s'éléver sur les ruines de leur Patrie, méritent d'être exposés à la censure publique, & d'être aussi flétris dans leur réputation, qu'ils sont coupables dans leur conduite, & dépravés dans leurs mœurs. Comme la vertu est souvent elle-même son unique récompense, il seroit à souhaiter que le vice trouvât aussi toujours son propre châtiment dans la juste infamie qui devroit le suivre. En ce cas même, un Auteur de Libelles n'est que le vil instrument de la vengeance publique : il ne differe de celui qui exécute sur un Criminel la Sentence que la Justice a prononcée contre lui, qu'en ce qu'il en prend la fonction sans permission & sans aveu. Mais il est malheureux que la vie la plus innocente & la plus intégre ne soit pas à l'abri d'un Libelle calomnieux, & des injustices populaires qui en sont la suite.

Les

Les plus ſages Gouvernements ont ſi bien ſenti la néceſſité de contenir la licence des Eſprits ſatyriques, que les premieres Loix de Rome, celles des douze Tables, avoient prononcé des peines contr'eux avant qu'Auguſte les ſoumît à la Loi *De Majeſtate* (*). La même prudence a dicté en France cet Edit fameux qui les condamne à être fuſtigés. Les anciennes Loix d'Angleterre ne ſont pas moins rigoureuſes (†), mais il ſemble qu'on en ignore, ou qu'on en

(*) *Primus Auguſtus cognitionem de famoſis Libellis ſpecie Legis ejus tractavit, commotus Caſſii Severi libidine, quâ Viros Fœminaſque illuſtres procacibus ſcriptis tractaverat.* CORN. TACIT.

(†) La punition eſt le pilori ou le fouet lorſque le coupable eſt pourſuivi criminellement. *Un Libelle*, ſuivant la définition qu'en donne la Loi d'Angleterre, *eſt une diffamation malicieuſe exprimée par des diſcours ou des écrits, où par des ſignes de peintures, &c. tendant à noircir la mémoire d'une perſonne qui eſt morte, ou la reputation d'une qui eſt vivante.* DE LIBELLIS FAMOSIS. Aſſurement ce n'eſt pas la faute de la Loi, ſi l'on ne l'entend pas. Il n'en exiſte pas une plus claire; cependant à moins d'une nouvelle pour faire exécuter celle-ci, elle ſera toujours inutile. Dès qu'il s'agit de punir le Libelle le plus ſcandaleux, ceux qui ont des yeux ne voiènt pas, ceux qui ont des oreilles n'entendent pas. Pour épargner le coupable, les Juges deviennent aveugles & ſourds.

craigne la force ; le *Scandalum Magnatum* aujourd'hui, n'eſt pas un frein ſuffiſant pour arrêter cette licence ; c'eſt vainement que l'on prononce des peines qu'il eſt ſi aiſé d'éluder : les Loix abuſives ne ſont qu'un objet de plaiſanterie pour qui peut les violer avec impunité.

Les Libelles, dit un Auteur Anglois, *ſont d'une conſéquence ſi dangereuſe, que dans toutes les Sociétés civiliſées on a fait des Loix pour les punir ; il ſeroit à ſouhaiter que ces Loix fuſſent exécutées à la rigueur, mais le malheur eſt que l'on ne peut conſtater la nature & les differentes eſpeces de Libelles.* En Angleterre on n'a rien à dire à l'Auteur des Satyres les plus diffamantes, pourvu qu'il ne nomme pas la perſonne qu'il déchire ; du reſte, il peut la déſigner par les traits les plus caractériſtiques, & même, de peur qu'on ne s'y trompe, par la premiere & la derniere lettre de ſon nom. Il ſe trouvera des Libraires, auſſi impudents que l'Auteur, qui ſe chargeront de l'impreſſion de ces Satyres ſcandaleuſes, & braveront

l'autorité du Parlement, en annonçant à la tête de l'ouvrage, que c'est par la permission de ce Corps Auguste qu'elles sont publiées (*). *Les Juges & les Jurés sont les seules personnes d'Angleterre qui ne doivent pas entendre le sens de l'Auteur, toutes les fois qu'il est question de lui faire son Procès.* Quelque absurde que soit cette proposition, le célébre Auteur des Lettres de CATON, n'a pas craint de la justifier, & ce n'est apparemment que parce qu'il s'y est cru luimême intéressé. En partant de pareils principes, il est sûr qu'il n'y a aucun ouvrage que l'on puisse traiter de Libelles.

La méchanceté de l'esprit humain a trouvé l'art de rendre l'impression une invention quelquefois aussi nuisible à la Société qu'elle lui est avantageuse à d'autres égards. Elle infecte tout un Royaume de Libelles. Ce sont autant de taches qui se répandent avec facilité ; & que rien ne

(*) C'est un usage que suivent aujourd'hui la plûpart des Auteurs Anonymes, pour tourner en dérision les Actes du Parlement.

ſauroit enlever. Le plus grand nombre des eſprits croient le mal avec avidité, & il en eſt peu qui aient aſſez de raiſon ou d'honnêteté pour être auſſi faciles à détromper. Il me paroît ſuperflu de s'entendre ſur les inconvénients qui réſultent ici de tous ces Libelles politiques. Il eſt trop aiſé de ſentir qu'ils ſont la ſource des haines de parti, des émotions populaires & de tous les déſordres qui troublent l'harmonie du Gouvernement & l'adminiſtration des Loix.

Cette négligence ou cette timidité du Parlement à réprimer une pareille licence, eſt cauſe que les différents Ordres de l'Etat ſont expoſés à tous les traits que peuvent dicter à des Ecrivains ſans pudeur, les motifs bas & intéreſſés, & quelquefois pervers qui leur font prendre la plume. L'impunité du vice lui tient lieu de privilege. On imprime & l'on vend ici publiquement les Libelles les plus ſcandaleux & les plus injuſtes, contre les particuliers.

Dans un état bien policé, l'honneur des Citoyens ne doit pas moins

être ſous la garde des Loix, que leur fortune. Plus il eſt aiſé d'y porter atteinte, plus on devroit être attentifs à punir ceux qui commettent cette eſpece de vol (*). On ne permet pas à un homme qu'on a voulu déshonorer par des Satyres, de ſe faire lui-même juſtice, & l'on a raiſon : ce ſeroit entreprendre ſur la Souveraineté, à qui ſeule le droit du glaive appartient. Mais c'eſt aux Magiſtrats qui ſeroient en droit de punir dans l'offenſé cette vengeance comme un crime, à la regarder pour eux comme un devoir. Si la douceur des mœurs oblige quelquefois à corriger la ſévérité des Loix, on devroit du moins retrancher de la Société ces perturbateurs du repos public, comme on en retranche les inſenſés pour les empêcher de nuire ; & en effet, ils le ſont bien eux-mêmes, car il eſt vrai à la lettre, qu'il n'y a que les fous qui ſoient méchants.

En toute ſorte d'Etats les Princes & les Miniſtres qui négligent de

(*) Voyez Machiavel, ſur la premiere Décade de Lite Live Chap. VIII.

réprimet l'audace de ces esprits licencieux, portent eux-mêmes les peines de leur nonchalance. On se permet contr'eux, ce qu'ils permettent contre les particuliers. Ils voient paroître chaque jour des Satyres qui peuvent leur déplaire, pour avoir traité avec indifférence celles qu'ils devoient punir. On n'est que trop dédommagé de l'éclat fâcheux qu'on est obligé de faire, en flétrissant les Auteurs de ces ouvrages pernicieux, par l'utilité qui résulte de l'exemple. La mauvaise odeur que répandoient autour du Capitole ces Scélérats que la sévérité de Sixte-Quint avoit fait mourir dans les supplices qu'ils avoient mérités, étoit peu de chose en comparaison de l'effet que devoit opérer ce spectacle sur des cœurs, qui la plupart ne se livrent au crime, que parce qu'ils se flattent de l'impunité.

La malignité des Auteurs Satyriques a besoin d'un frein qui la réprime & l'empêche de se communiquer; elle devient par la licence un mal contagieux; c'est celui de tous qui

infecte le plus aisément la jeunesse. Est-il étonnant que tant de gens s'adonnent à la Satyre ? C'est le seul genre où il ne soit pas besoin d'esprit pour réussir. Toutes ces brochures scandaleuses, dont aujourd'hui la Littérature en France est infectée, ne doivent leurs succès qu'à la malignité des Lecteurs. Malheureusement il est prouvé par l'expérience que ces Maisons de force dont on se sert pour punir les Ecrivains de cette espece, que l'on y renferme avec les filoux, ne corrigent ni les uns ni les autres. Dès qu'on leur rend la liberté, ils reprennent de part & d'autre chacun leur mêtier, qu'ils savent bien n'être pas honnête, mais qu'ils trouvent lucratif.

Nous contenir dans les bornes de la raison & de la bienséance, ce n'est pas gêner notre liberté, c'est nous forcer à en faire un bon usage. Les hommes qui se plaignent de n'être pas assez libres pour faire le mal, sont indignes de jouir des bénéfices de la Société. Il seroit à souhaiter pour l'avantage du général, qu'il ne

fût permis à aucun particulier d'être méchant avec impunité. En vain offre-t-on des récompenses pour la vertu, si l'on ne tient pas la main à la punition du vice. Les hommes la plûpart sont foibles, & ne se conduisent que par la crainte. Il n'y a que les ames fortes qui soient sensibles à l'honneur ; & celles-là n'ont pas besoin d'autres regles pour les diriger. L'Etat le plus policé de tous seroit celui où il y auroit le plus de moyens de forcer les Citoyens à être vertueux.

Le Gouvernement Anglois n'est pas à cet égard aussi parfait qu'à d'autres. Turpin, un scélérat qui depuis quatre ans a commis plusieurs vols sur les grands chemins, & qui vient enfin d'expier à la potence la peine due à ses crimes, a du moins rendu un service à la Société, par un avis utile pour la police de cette Ville. Dans une espece de harangue qu'il a prononcée, selon l'usage, & que, selon l'usage aussi, l'on vient d'imprimer ; il a déclaré au public que le seul moyen d'exterminer les

Voleurs en Angleterre, étoit de pendre ceux qui commencent par dérober à Londres des Montres & des Tabatieres.

L'Auteur d'une Reponse (*) aux Epîtres Satyriques de M. D***, qui paroît depuis quelques jours, a fait un usage singulier de cette déclaration. *Je n'aurai point de regret*, dit-il, *de comparer des gens dont la profession & les mœurs se ressemblent assez. Il ne manque peut-être à ceux qui attaquent en traitres l'honneur & la réputation de leurs Concitoyens, que d'avoir autant de courage que les Assassins, pour être aussi méchants qu'eux. Si l'on veut arrêter la licence des Auteurs de Libelles, il faut punir avec sévérité celle des Ecrivains satyriques. La Classe*

(*) *La Satyre Démasquée*, ou Reponse aux Calomnies de M. D***, par HILDEBRAND JACOB, *Esq.* A Londres, chez *W. LEWIS in Russel-Street.* Ces excès qui né sont pas moins communs parmi nous, ont tellement revolté l'Auteur le plus ami de la douceur & de l'humanité, que se livrant à la chaleur de son imagination, qui ne lui permet pas toujours de s'observer sur le style, il veut qu'on ne permette, *à ceux qui n'ont de talent que pour le mal, d'autre plume que celle qu'on appelloit jadis à Marseille plume de trente-six pieds.* Traité de la Population Chap. III.

des premiers est constamment la pépiniere des autres. Le venin dont leurs critiques sont remplies, est le même poison dont la plupart de nos Libelles sont infectés. Dans ceux-ci la dose en est plus forte & préparée avec plus d'art, mais l'espece est toujours la même. Il n'est pas étonnant qu'ils enveniment d'avantage le trait, lorsqu'ils se cachent pour le décocher, lorsqu'ils profitent de l'obscurité où ils composent ces Ouvrages d'iniquité, pour y répandre tout le fiel que distillent & la malignité d'un esprit borné, & la noirceur d'un cœur corrompu.

Je sais, dit-il ailleurs, *que quelques-uns de nos Auteurs se plaindroient de la sévérité qui leur interdiroit la licence de la Satyre. Il en est qui avouent de bonne foi que sans la malignité dont ils assaisonnent leurs critiques, ils ne pourroient pas se faire lire. Pensent-ils couvrir leur infamie en disant qu'ils n'ont que ce métier pour vivre? Turpin, dont je viens de rapporter le discours, avoit la même excuse pour justifier ses crimes. Son métier étoit de voler, & il n'en avoit*

point d'autre. C'est à ces Ecrivains à voir si l'on devoit lui faire grace. Quelque dépravés qu'ils soient, il leur est bien difficile de ne pas prononcer eux-mêmes leur condamnation.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LIV.

A Monsieur l'Abbé Hubert.

Sur l'utilité des Manufactures, & le tort que les Réfugiés ont fait à la France en portant une partie des nôtres aux Anglois. De l'habileté & de la fripponnerie des Marchands de vin Anglois. De quelques abus dans le Gouvernement Civil d'Angleterre.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOUS rendrez un très-grand service à l'Etat, si vous pouvez réussir dans le projet que vous avez formé, de faire venir à Paris une Calandre d'Angleterre (*); il est certain que les Moires qui se font ici, sont les plus belles de toute l'Europe. Je dirois que vous entreprenez quelque chose d'assez difficile,

(*) Cette Calandre a été en effet établie par feu M. l'Abbé Hubert, à Paris, rue Neuve de Luxembourg, sous le nom de CALANDRE ROYALE, & les Moires qui s'y font, sont assez belles, pour qu'on ait peine à les distinguer de celles d'Angleterre.

si je ne savois que rien ne l'est pour vous. Nos Voisins sont jaloux de leurs Manufactures, parce qu'ils en connoissent l'importance. A cet égard, que n'avons-nous toujours été aussi sages qu'eux ! Pour vous, Monsieur, vous répondez dignement aux grandes vues du Ministre à qui le Roi a confié le soin des Arts : (*) ils avoient besoin d'un pareil Protecteur pour les faire revivre ; il connoît toute l'utilité que l'on peut retirer de vos talents. De leur côté, vos bons amis les Anglois vous sauront mauvais gré du tour que vous-leur jouez ; ils se reprocheront de n'avoir eu rien de caché pour vous ; cependant ils auroient tort de se plaindre, vous n'avez fait que suivre leur exemple, & reprendre sur eux une foible partie de ce qu'ils nous doivent.

Nous n'avons que trop senti la perte que nous avons faite, lorsque les Protestants de France, forcés de quitter leur Patrie, ont affoibli notre Commerce en portant ailleurs toutes

(*) Mr. le Contrôleur Général, Sur-Intendant des Bâtiments.

nos Manufactures, qui en étoient une branche considérable, & auxquelles ils s'étoient d'autant plus appliqués, que par les Loix du Royaume, ils ne pouvoient parvenir aux Charges de l'Etat. C'est à nos dépens que les Anglois se sont enrichis ; c'est de nous qu'ils ont appris à fabriquer les chapeaux, les bas de soie, le papier, & différentes especes d'étoffes que nous tirons aujourd'hui de chez eux. Nous leur envoyions autrefois des épées, des couteaux, des ciseaux, &c. aujourd'hui, en toutes sortes d'ouvrages d'acier, ils ont les ouvriers les plus habiles de l'Europe. Vous travaillez utilement à réparer nos pertes.

Je ne sai si les Anglois tiennent aussi de nous une autre espece de Manufacture, qui est très-avantageuse à ceux qui s'y adonnent, & où il est sûr qu'ils nous surpassent de beaucoup : c'est la Manufacture des vins (*). Tout l'art des Cabaretiers

(*) J'ai été depuis à portée de reconnoître qu'à cet égard les Hollandois ne le cedent pas aux Anglois: je pense même que Liege & Hambourg sont aujourd'hui les Villes de l'Europe où se trouvent les Manufactures de nos vins, sinon les plus parfaites, du moins les plus considérables.

de Paris se borne à métamorphoser le vin d'Orléans en vin de Bourgogne, & à multiplier celui de Champagne : ils n'en savent pas davantage. Ils vont, dit un de nos Auteurs Comiques, chercher l'un par-delà Etampes, ils font venir l'autre de Surene. Les Marchands de vin de ce Pays-ci sont bien plus habiles, ils composent différentes sortes de boisson, qu'ils vendent pour du vin, & qu'ils savent extraire de tout autre fruit que le raisin. Ce sont les premiers Chymistes d'Angleterre. En un mot, on contrefait nos vins à Londres, comme on y contrefait nos étoffes ; ou plutôt on y fabrique des vins de tous les Pays du monde.

Un Membre de la Chambre des Communes a entrepris d'y démontrer, qu'il n'entroit pas en Angleterre la vingtieme partie des vins qui se vendent pour être du crû de Bordeaux. On poursuivit un jour en Justice un Marchand de tabac, accusé d'y mêler des matieres étrangeres ; il prouva que dans tout ce qu'il vendoit il n'entroit pas une feuille

de tabac ; & ici, vous ſavez que l'on élude les Loix par de pareils ſubterfuges, il gagna ſon Procès.

Il en eſt de même de beaucoup de vins qui ſe vendent à Londres. Celui que l'on y appelle du vin de Champagne, n'eſt ſouvent qu'un mélange de cidre, de poiré, de ſucre & de quelques autres ingrédients. Pour ceux qui, dans la boiſſon, cherchent moins le goût que l'effet, on en compoſe une autre ſorte avec nos eaux-de-vie de France, ou celle que l'on tire des cannes de ſucre & du malt. L'art de fabriquer le vin ici eſt tout autre que celui des Pays où il croît ; quelquefois même on l'y braſſe comme on fait la biere. On a dans pluſieurs Livres Anglois différentes méthodes pour compoſer ſans raiſin des liqueurs qui reſſemblent au vin, & qui aient le même effet. Ils compoſent les Bibliotheques des Gardes de Parcs, qui s'appliquent eux-mêmes à convertir en boiſſon la ſeve de pluſieurs arbres. Nous comptons nos Cabaretiers au rang des Marchands ; l'état de ceux de Londres

Londres est mis au rang des Métiers; c'est un de ceux dont l'apprentissage est le plus cher, non qu'il soit difficile, mais parce qu'il est un des plus lucratifs. Le Parlement est plus attentif que jamais à encourager une profession si utile à l'Etat : Une des raisons pour passer l'Acte contre les liqueurs fortes, a été *d'augmenter la consommation de la biere & des vins fabriqués en Angleterre.*

Vous avez dû entendre ici ceux qui aiment le vin de Champagne, se plaindre de ce qu'on n'y en boit plus de pur depuis l'Acte du Parlement; qui défend d'entrer en Angleterre aucun vin de France en bouteille. Le but de cet Acte étoit de favoriser une Verrerie, établie depuis peu aux environs de Londres, & il n'a encouragé que la friponnerie des Marchands de vin. Il a fait la fortune de quelques particuliers, sans être d'un bénéfice sensible à la Nation. Le prix du vase comparé à celui de la liqueur étoit peu de chose; & l'on a reconnu depuis, que le dommage que les Anglois pouvoient en souffrir,

n'étoit rien en comparaison de l'avantage de boire des vins non-mixtionnés, & par conséquent plus sains. On a soupçonné les Entrepreneurs de la Verrerie d'avoir acheté les suffrages de quelques-uns des Membres, qui avoient le plus de crédit à la Chambre des Communes. Il en est de même dans tous les Corps ; quand on en peut gagner les Chefs, on est sûr de tout le reste. Ceux qui veillent ici aux grandes affaires de l'Etat, négligent peut-être trop les détails particuliers de la Police du Royaume.

Un homme qui a du crédit dans le Parlement peut sans peine obtenir un Acte pour rétablir les chemins d'une Province, c'est-à-dire, une permission de mettre un impôt sur tous ceux qui y passent, & de laisser les chemins à peu près dans l'état où il les trouve. Combien de fois, ainsi que moi, n'avez-vous pas payé pour avoir la liberté de passer par des routes impraticables ? Si de pareilles choses arrivoient en des Pays où le Souverain, qui décide de tout, ne

peut pourtant pas tout voir, on en seroit moins surpris ; mais qu'ici même on gagne à prix d'argent ceux à qui le Peuple confie ses droits, comme ailleurs on gagne la Maîtresse, ou le Secretaire d'un Intendant, c'est ce qu'en France bien des gens auroient de la peine à comprendre. Cependant, que résulte-t-il de là, sinon que les hommes, à peu de choses près, sont les mêmes partout. Les Anglois, sans être autant livrés à la Cour que les François, n'écoutent pas moins leurs intérêts particuliers. Il faut de la force pour préférer le bien de sa Patrie au sien propre ; & la plupart des hommes ne sont pas méchans, mais ils sont foibles.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LV.

A Monſieur DE LA CHAUSSÉE.

Des Comédiens Anglois & François.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

TOUTES les Lettres que j'ai reçues de Paris depuis trois mois, s'accordent avec la vôtre ſur le compte de Mademoiſelle Du Meſnil, dont vous me faites un ſi grand éloge: ceux qui m'en ont parlé, eſpérent, ainſi que vous, voir un jour en elle une autre Le Couvreur. La nouvelle Hermione eſt une acquiſition d'autant plus précieuſe pour notre Théâtre, qu'elle eſt d'un genre totalement différent de l'Actrice charmante qui partage avec elle les applaudiſſements du Public. Chacune excelle dans le ſien. Sur ce que vous m'en marquez, je vois dans le jeu de Mademoiſelle Du Meſnil tout le feu des Compoſitions de Corneille, comme je trouve dans celui de Mademoiſelle Gauſſin

toutes les graces qui font le caractere particulier de Racine. Ainsi, dans toutes deux notre Melpomene trouve de quoi se consoler de ses pertes ; mais qui réparera celles que notre Thalie a faites dans Mademoiselle Quinault (*) !

Pour ce qui est des Théatres de ce Pays-ci, il y a, Monsieur, plusieurs troupes de Comédiens à Londres, & cependant peut-être pas une seule de supportable. Ce Cibber, qui a eu une si grande réputation, ne joue plus la Comédie ; le rôle des Pieces Angloises où il a excellé, est celui de Petit-Maître François : aussi a-t-il fait exprès deux fois le voyage de Paris pour en étudier les airs, & en prendre l'esprit à une table

(*) Le Lecteur auroit des reproches à me faire si je négligeois cette occasion de rendre justice au mérite éminent de Mlle. Dangeville, qui ne laisse aujourd'hui rien à désirer dans les rôles qu'elle remplit.

Je me crois encore obligé de rappeller le temps où ces Lettres ont paru, pour qu'on ne soit pas surpris que je n'y aie point parlé de cette autre Actrice, non moins célebre dans son genre, & dont les talents se sont déployés dans l'*Orphelin de la Chine*, avec le même succès que ceux de Mlle. Du Mesnil avoient auparavant paru dans la Tragédie de *Mérope*.

d'Auberge. Il faut lui pardonner son erreur sur ses modeles, il n'étoit pas à portée d'en voir d'autres ; si même il n'a pas aussi-bien imité ceux-ci que les Anglois se le sont persuadé, je n'en suis pas surpris : il m'a avoué de bonne foi qu'il n'entend pas assez notre Langue pour suivre la conversation. Mais comme il réussissoit à exprimer les ridicules outrés ; c'en étoit assez pour qu'il parût bien copier ceux de notre Nation, aux yeux des Bourgeois de Londres, qui prennent pour François tout ce qui a l'air extravagant.

Depuis peu, la Troupe qui a le pas sur les autres, a aussi perdu cet Acteur Tragique, qui devoit la maniere inimitable, dont il rendoit les fureurs, à la mauvaise humeur & aux emportements où il se livroit dans son ménage. En un mot, les Théatres de Londres n'ont plus personne qui chausse heureusement le brodequin ou le cothurne.

Les Anglois qui aiment le Théatre, & qui s'y connoissent, avouent qu'il y a toujours eu une différence

remarquable entre leurs Comédiens & les nôtres. Ils en ont eu d'excellents, mais tous ceux du second ordre ont toujours été pitoyables, effet nécessaire du peu de graces répandu parmi les Anglois. D'ailleurs ils ne semblent pas faits pour être médiocres en rien. Au contraire, dans nos Troupes de Comédiens, outre ceux du premier rang, il en est plusieurs qui, par un jeu sage & mesuré, sont encore capables de faire plaisir. Les mêmes Spectateurs qui ont admiré Baron, ont plus d'une fois applaudi Beaubourg. Avec les seules graces de la figure & des manieres, un François se tire assez souvent d'affaires. Avec les parties les plus essentielles, un Anglois a quelquefois bien de la peine à réussir.

On trouve aujourd'hui sur les Théatres de Londres plus de misérables Farceurs, que d'Acteurs médiocres; c'est, ce me semble, un effet du goût National. Les Anglois, s'il m'est permis d'user d'un terme de Peinture qui peut seul rendre mon idée, aiment les *Charges*, ils sont plus frappés d'une

face large & d'un gros nez deſſiné par Callot, que d'un viſage noble & gracieux que le crayon du Corrége aura tracé. C'eſt par cette raiſon que dans leur Comique les caracteres ſont toujours plus outrés que dans le nôtre. L'Acteur, en ſuivant lui-même ſon goût, croit ne ſuivre que le génie de l'Auteur. Plus il trouve ſon rôle *chargé*, plus il penſe que ſon jeu doit l'être. Ainſi, c'eſt moins par des fineſſes de ton, que par les grimaces du viſage, qu'il s'étudie à en rendre l'eſprit; & il y réuſſit d'autant mieux, que c'eſt la partie la moins difficile. Dans les temps que les Farces tenoient lieu de Comédies, les grimaces tenoient lieu de jeu. Comme il eſt plus aiſé d'élargir une bouche ou d'allonger un nez, que de repréſenter les traits dans leur exacte proportion, il faut auſſi moins de talent pour outrer un caractere, que pour ſaiſir & rendre la Nature dans toute ſa vérité. Les Peintres les plus communs font aſſez ſouvent, même ici, des portraits où l'on trouve de la reſſemblance, mais ce n'eſt

qu'en exagérant les traits qui la caractérisent. Les Peintres habiles dans leur Art, les Rigauds, les Largilieres, les La Tours n'outrent rien, & rendent la Nature telle qu'elle est, ou trouvent le moyen de l'embellir autant que les autres la défigurent.

Au reste, de tous les Farceurs qui sont ici, je n'en connois pas de comparables à ceux d'une nouvelle Troupe de Comédiens qui ouvrirent leur Théatre la semaine derniere dans le Marché au foin, au même endroit où il y avoit autrefois une Comédie Françoise. Ceux-ci font rire jusques dans leurs affiches. Vous ne devineriez pas par ordre de qui ils se sont établis ici ; c'est par ordre du Roi Théodore, dont d'abord ils se sont dit les pensionnaires ; dès le lendemain ils ont changé de maître, & se sont mis dans leur affiche sous la protection de Thamas Kouli-Kan. Demain ils se diront peut-être les Comédiens du Roi de Congo. L'on court ici tellement après le singulier, que sans changer de Piece, il leur suffira de changer chaque jour d'affiche,

pour attirer chez eux tout le peuple de Londres.

Voilà de ces bagatelles qui marquent le caractere de singularité, dont les Anglois font parade, & qui réussit toujours parmi eux. Un d'entr'eux, à propos des affiches bizarres de ces nouveaux Comédiens, me dit, avec un air de vanité & de satisfaction intérieure : N'est-il pas vrai, Monsieur, que des Comédiens, en France, n'oseroient pas prendre de pareilles qualités ? Vous êtes esclaves en tout ; avouez qu'il n'y a que l'Angleterre où l'on soit libre.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LVI.

A Monsieur l'Abbé GÉDOYN, de l'Académie Françoise, & de celle des Inscriptions & Belles Lettres.

Quelques Remarques sur la Tragédie D'OROONOKO (*).

De Londres, &c.

MONSIEUR,

ON ne peut être plus flatté que je le suis de l'amitié que vous daignez me témoigner ; mais il est plus aisé de sentir le prix de la confiance dont vous m'honorez, que de la mériter. La Dissertation que vous m'avez envoyée est remplie d'une érudition peu commune, & vous avez trouvé l'art de la rendre aussi amusante par les détails, qu'elle est instructive par le fonds.

Votre amour pour les Muses n'est

(*) Cette Piece est de M. Southern, & tirée d'un Roman de Mme. Behn, dont M. de la Place nous a donné une Traduction qui a été très-bien reçue du Public.

que reconnoiſſance ; vous avez puiſé dans le commerce de celles de la Grece, ce goût & cette politeſſe qui regnent dans tout ce que vous écrivez. Ce ſont des dons qu'elles ne font qu'à ceux qu'elles chériſſent ; il eſt peu de Savants à qui elles permettent d'approcher du Sanctuaire des Graces ; l'entrée en a preſque toujours été fermée à ceux de ce Pays-ci. Les Auteurs Anglois de toute eſpece manquent ſouvent de goût. Le genre de tous qui demande le plus de dignité, la Tragédie, tombe ici ſouvent dans un ignoble & dans un bas qui déshonore le Théatre. Il eſt vrai qu'avec ce défaut, on trouve dans les Pieces des bons Auteurs un puiſſant intérêt, qui réſulte de la fidélité avec laquelle la Nature y eſt peinte. C'eſt une partie où les Poëtes Tragiques Anglois excellent ; & s'ils mettoient autant de choix que de vérité dans leurs peintures, il ſeroit difficile de leur diſputer le premier rang. OROONOKO eſt du nombre de ces Pieces remarquables par les tableaux vrais & pathétiques, qui

font un si grand effet. Cette Tragédie cependant ne feroit pas soufferte sur notre Théatre, à cause du bas Comique dont elle est bigarrée. Pour vous donner une idée de la vérité & de l'intérêt qui y regnent, je vais vous en traduire deux Scenes, qui, je pense, vous feront plaisir.

La Scene est à SURINAM, Colonie des Indes Occidentales, qui a appartenu aux Anglois.

PERSONNAGES.

Le Lieutenant du Gouverneur.

Le Capitaine Espagnol.

BLANDFORD, } *deux Anglois de la*
STAN-MORE, } *Colonie,*

LUCY, } *deux Sœurs qui y sont*
WELDON, } *venues pour s'y marier.*

OROONOKO,

ABOAN, &c.

» pris garde qu'aucun de sa suite ne
» fût dans le même lot que lui ; de
» peur qu'il n'entreprît quelque chose
» contre la Colonie. »

OROONOKO.

» Vis, misérable, vis continuelle-
» ment dans la crainte, c'est la pu-
» nition du scélérat, & elle me ven-
» gera de mes chaînes. Crains jus-
» qu'à moi, qui n'ai pas le moindre
» pouvoir de te faire du mal. La
» Nature t'abhorre & te retranche
» de la Société & du Commerce du
» genre humain pour avoir trahi ta
» foi. Les hommes ne vivent & ne
» prosperent que par la confiance
» mutuelle qu'ils ont dans la vérité
» les uns des autres, & que tu as
» si lâchement violée. J'ai fini. Je
» connois mon sort, & je m'y soumets.

LE LIEUTENANT.

» Votre malheur me touche, Mon-
» sieur, & je voudrois qu'il dépendit
» de moi de le faire cesser.

BLANDFORD.

» Otez-lui ses chaînes. Vous con-
» noissez votre condition; mais vous
» êtes tombé en des mains honorables.
» Vous

» Vous êtes esclave du Seigneur Gou-
» verneur qui en usera noblement
» avec vous. En son absence, j'aurai
» soin de vous rendre tous les bons
» offices qui dépendront de moi.

(*Blandford lui parle à part.*)

OROONOKO.

» Je vous entends, mais je ne puis
» plus rien croire.

LE LIEUTENANT.

» Capitaine, je crains que le mon-
» de ne parle pas aussi honorable-
» ment de cette action que vous le
» voudriez.

LE CAPITAINE.

» J'ai l'argent, & me soucie peu
» de ce que le monde en dira.

OROONOKO *à Blandford.*

» Je voudrois m'oublier moi-mê-
» me. Qu'il vous suffise de savoir
» que je suis au-dessus des esclaves
» communs. Le Chrétien qui m'a
» vendu, le sait ; mais par égard
» pour lui-même, il ne me décou-
» vrira pas. Sa trahison est trop
» noire pour qu'il ose l'avouer telle
» qu'elle est. (*Le Peuple s'empresse pour voir Oroonoko.*)

» Que voulez-vous ? Vous vous » tenez-là à regarder, comme si vous » n'aviez jamais vu un homme aupa- » ravant. Retirez-vous.

» Laissez-les. Je suis malheureux, » mais je ne suis pas honteux de l'être. » Non; la rougeur coupable est faite » pour l'homme blanc qui m'a trahi. » L'honnête Noir dédaigne de chan- » ger de couleur. Je suis prêt. Où » faut-il que j'aille ? Je ne suis pas » encore bien accoutumé à mon sort; » j'apprendrai à le connoître mieux. » L'habitude, je le sais, rend toutes » choses plus aisées.

» Nous ferons tout pour vous les » adoucir.

» Otez-moi toute cette parure pour » que je commence à me connoître. » L'habit d'esclave me convient mieux » à présent. La mauvaise nourriture, » les fouets & les chaînes peuvent » courber mon corps & dompter la » chair qui est foible; mais il y a

» une autre partie de moi plus noble
» hors de votre puissance, & que
» vous ne sauriez forcer à fléchir.

BLANDFORD.

» Vous ne trouverez ici aucun des
» mauvais traitements que vous crai-
» gnez. Nous ne sommes pas tous des
» monstres. Vous paroissez ne pas
» vouloir vous découvrir. C'est pour-
» quoi, de peur que vous n'ayiez de la
» peine à entendre votre nom, j'ose
» vous appeller César.

OROONOKO.

» Je suis moi-même. Appellez-moi
» comme vous voudrez.

BLANDFORD.

» César est un fort beau nom.

LE LIEUTENANT.

» Et qui convient fort à votre ca-
» ractere.

OROONOKO.

» César étoit donc esclave.

LE LIEUTENANT.

» Je crois qu'il l'étoit, & qu'il se
» fia aussi trop à des Corsaires. C'étoit
» un grand Conquérant, mais mal-
» heureux dans ses Amis.

OROONOKO.

» Ses Amis étoit donc Chrétiens?

BLAEDFORD.

» Non.

OROONOKO.

» Cela eſt étrange !

LE LIEUTENANT.

» Et il fut aſſaſſiné par eux.

OROONOKO.

» En cela je voudrois être Céſar.
» Cependant je vivrai.

BLANDFORD.

» Vivez pour être plus heureux.

OROONOKO.

» Faites de moi tout ce que vous
» voudrez.

BLANDFORD.

» Je vous ſuis pour vous tenir
» compagnie, & vous ſervir.

Il ſort avec Oroonoko.

LUCY.

» Hé bien, quand le Capitaine
» auroit apporté le Pays de ce Prince
» avec lui, & me propoſeroit de m'en
» faire Reine, je ne voudrois pas
» de lui, après une action ſi lâche.

WELDON.

» C'eſt un homme qui proſpérera

» dans le monde, ma sœur, il vous
» assurera un plus gros douaire.

LUCY.

» Que le Ciel le confonde, rien
» ne peut prospérer avec lui.

STAN-MORE.

» Jettez les yeux sur les grandes
» maisons, & vous trouverez que
» la plûpart sont fondées sur le même
» titre d'honnêteté. Les premiers
» qui les établissent sont fort dans les
» principes du Capitaine.

WELDON.

» A la bonne heure; le Capitaine
» sera damné pour le bien de sa fa-
» mille. Allons, ma sœur, nous som-
» mes invitées à dîner.

LE LIEUTENANT.

» Stan-More, vous dînerez avec
» moi.



ACTE II. SCENE II.

OROONOKO. BLANDFORD.

OROONOKO.

» VOus avouerez que j'ai raiſon
» de ſoupçonner toutes les proteſta-
» tions d'amitié que vous me faites.

BLANDFORD.

» Oui, je l'avoue.

OROONOKO.

» Le malheureux qui m'a vendu
» m'a tenu le même langage... Cepen-
» dant je ne ſais pourquoi... Peut-
» être eſt-ce parce que je ſuis tombé
» ſi bas, & que je n'ai plus rien à
» craindre... Non, ce n'eſt pas cela.
» Je puis ceſſer d'être eſclave quand
» je le voudrai. C'eſt quelque choſe
» de plus noble... Etant juſte moi-
» même, je ſuis porté à penſer que
» tous les autres le ſont. Voilà ce
» qui m'invite à vous croire.

BLANDFORD.

» Vous pouvez prendre en moi une
» entiere confiance.

» Je vous crois en effet. Par ce » que je connois de vous, vous êtes » raiſonnable. Il n'y a que les fous » qui ſoient des frippons, & qui » vivent d'intrigues. Les hommes » ſages peuvent proſpérer ſans cela, » & être honnêtes.

BLANDFORD *à part.*

» Il ne prendront pas tous vos » conſeils.

OROONOKO.

» Vous connoiſſez mon Hiſtoire, » & vous dites que mes malheurs » vous rendent mon ami. C'eſt un » nom qui vous apprendra ce que » vous vous devez à vous-même & » à moi.

BLANDFORD.

» Oui, je m'étudierai à mériter » votre amitié. Lorſque notre noble » Gouverneur arrivera, vous n'au- » rez pas beſoin auprès de lui de « l'intérêt que je prends à vous. Il » eſt trop généreux pour ne pas ſentir » l'infâme trahiſon que l'on vous a » faite. Mais ſoyez aſſuré que j'uſerai » de tout mon pouvoir pour trouver

» les moyens de vous renvoyer dans
» votre Pays.

OROONOKO.

» Je vous remercie ; mais je ne
» puis retenir mes larmes... mes pau-
» vres Amis ſont dans les fers, leurs
» chaînes ſont peſantes. Ils n'auront
» pas trouvé un ſi bon Maître. Puis-
» je vous demander ce qu'ils ſont
» devenus ? Peut-être ne le devrois-
» je pas ; vous pardonnerez à un
» Etranger.

BLANDFORD.

» Soyez tranquille, je m'en infor-
» merai, & je ferai de mon mieux
» pour qu'on les traite avec douceur.

OROONOKO.

» Je vous remercie encore une fois;
» vous m'offrez toutes les conſola-
» tions qui peuvent ranimer mes eſpé-
» rances, & me faire attendre un
» jour plus heureux. Vous faites pour
» moi tout ce que peut faire un ami
» officieux. Mais il n'eſt point de re-
» mede au chagrin qui me dévore !

BLANDFORD.

» Que ſavez-vous ? Il ne faut dé-
» ſeſpérer de rien.

OROONOKO.

» Pouvez-vous reſſuſciter les morts, » pourſuivre & atteindre les aîles du » temps & ramener les heures, les » jours & les années où je me ſuis » vu heureux ?

BLANDFORD.

» Il eſt vrai que cela ne ſe peut » faire.

OROONOKO.

» Non, on ne peut rien faire pour » moi. (*s'agenouillant & baiſant la* » *terre*) O toi, Divinité que j'adore! » Soleil toujours glorieux ! ſi elle eſt » encore ſur la terre, envoie-moi » un rayon de ta puiſſance qui voit » tout, pour m'éclairer juſqu'à elle; » ou ſi la Déeſſe ta ſœur a enlevé » cette beauté au Ciel pour en faire » une étoile, dis-moi où elle brille, » pour que je puiſſe paſſer les nuits » à la contempler.

BLANDFORD.

» Peut-être que je ſuis impoli, & » que je vous importune.

OROONOKO.

» Non, c'eſt moi qui abuſe d » votre complaiſance. Mais je vous

» prie de me pardonner. Mon cœur
» ne peut contenir le chagrin qui
» l'oppresse, & je cherche à me sou-
» lager en vous en faisant part. Ne
» pouvez-vous penser à ce qui m'est
» plus cher que la liberté, que mon
» Pays, que mes amis, que ma pro-
» pre vie ? Voilà ce que j'ai perdu.
» La femme la plus aimable, la plus
» tendre.

BLANDFORD.

» Que je vous plains !

OROONOKO.

» Oui, plaignez-moi. La pitié a
» quelque chose de tendre & qui
» tient de l'amour. Tout sentiment
» de cette espece est bien reçu dans
» mon ame. Oui, je suis à plaindre,
» & je veux que vous me plaigniez.

BLANDFORD.

» Je n'ose vous demander plus qu'il
» ne vous plaît de me dire ; mais si
» vous jugez à propos de m'appren-
» dre votre histoire, je vous promets
» de partager vos malheurs, si je ne
» puis y apporter du remede.

OROONOKO.

„ Oui, tu as le cœur d'un honnête

» homme, un cœur tendre & com-
» patiſſant. J'avois beſoin d'un ami
» tel que toi, qui daigne m'écouter
» & me laiſſe parler tout le jour de
» mon Imoïnda. Je te dirai tout du
» commencement juſqu'à la fin, &
» je te prie prête-moi attention.

BLANDFORD.

» Je m'intéreſſe ſenſiblement à ce
» qui vous touche.

OROONOKO.

» Il y avoit un Etranger à la Cour
» de mon pere très-eſtimé & très-
» conſidéré, c'étoit un blanc, le pre-
» mier que j'aie vu de votre couleur.
» Il changea ſes Dieux pour les nô-
» tres, & ſe rendit bientôt ſi conſi-
» dérable & par ſes vertus & par la
» réputation qu'il acquit dans nos
» Troupes, qu'il les a toujours com-
» mandées depuis dans toutes les
» guerres que mon pere a eues. Je
» fus élevé ſous lui. Un jour fatal
» les Armées ſe joignant, comme il
» marchoit devant moi, il reçut dans
» le ſein un dard empoiſonné qui
» m'étoit adreſſé. Il mourut dans
» mes bras. Je vous fatigue déjà.

BLANDFORD.

» Continuez, je vous prie.

OROONOKO.

» Il laissa une fille unique, qu'il
» avoit amenée enfant d'Angola.
» Lorsque je revins à la Cour, heu-
» reux conquérant, l'humanité m'o-
» bligea de faire compliment à cette
» triste fille sur la perte d'un pere
» qui avoit péri pour me sauver.
» Mais lorsque je la vis & que je
» l'entendis parler, je m'offris moi-
» même en sacrifice. Elle baissa les
» yeux, & rougit. Je m'étonnai, &
» j'adorai. Le pouvoir sacré qui me
» subjugua, inspira ma langue & tou-
» cha son cœur. L'amour se rendit
» maître de tous nos sentiments &
» de tous nos discours.

BLANDFORD.

» Alors vous êtiez heureux.

OROONOKO.

» Le plus heureux de tous les mor-
» tels. Je l'épousai, & quoique la
» coutume de mon Pays me permît
» plusieurs femmes, je jurai de n'en
» connoître jamais d'autre qu'elle.
» Elle devint enceinte, & je n'en

» devins que plus heureux. O ma » chere Imoïnda ! Mais, mon bon» heur étoit trop grand pour être du» rable. Sa fatale beauté parvint aux » oreilles de mon pere : il la fit venir » à sa Cour, Cour déteſtable où » aucune femme ne paroît que pour » satisfaire ses paſſions effrénées. » Comme il brûloit de la poſſéder, » elle fut obligée de s'avouer ma » femme. Le Roi furieux n'osa com» mettre un inceſte ; mais déſeſpéré » de ne pouvoir jouir de ce qu'il » déſiroit, il l'empoiſonna, ou l'en» voya (car je n'ai pu apprendre ce » qu'elle eſt devenue) ſi loin, que je » n'ai plus d'eſpérance de la revoir » jamais.

BLANDFORD.

» Quel pere barbare ! le récit de » vos avantures m'étonne autant qu'il » m'attendrit.

OROONOKO.

» J'ai fini. Je ne vous en impor» tunerai pas d'avantage. Quelques » ſoupirs ſeulement de temps en temps » m'échapperont malgré moi. Ce ſera » tout. (*Stan-More arrive.*)

STAN-MORE.

» Blandford, le Lieutenant du Gou-
» verneur eſt allé à votre plantation.
» Il vous prie d'amener avec vous
» l'Eſclave Royal. Il dit que la vue
» de ſa belle Maîtreſſe a de quoi
» ſatisfaire un Prince. Il veut ſavoir
» ce qu'il en penſera.

OROONOKO.

» Eſt-il amoureux ?

BLANDFORD.

» Il le dit ; il flatte une belle Eſcla-
» ve que j'ai, & l'appelle ſa maîtreſſe.

OROONOKO.

» A-t-il donc beſoin de la flatter
» pour l'appeller ſa maîtreſſe ? Je
» plains l'homme orgueilleux qui croit
» qu'il eſt au-deſſous de lui d'être
» amoureux. Quoi qu'elle ne ſoit
» qu'une eſclave elle peut le mériter.

BLANDFORD.

» Vous en jugerez quand vous la
» verrez, Monſieur.

OROONOKO.

» Je vous ſuis. (*Ils s'en vont.*)

J'ai, Monſieur, autant d'empreſ-
ſement, d'apprendre l'effet que ces
deux Scenes auront fait ſur vous,

que le Lieutenant en a de ſavoir comment Oroonoko trouvera cette belle Eſclave que vous vous doutez bien être Imoïnda elle-même.

Le noble rôle que joue ici Blandford d'ami & de protecteur des malheureux, eſt également ſoutenu, & agiſſant dans toute la Piece. L'Auteur y a peint, des traits les plus touchants & les plus forts, la premiere de toutes les vertus; & diſons-le à l'honneur des Anglois, celle qui caractériſe le plus leur Nation, l'humanité. Quel dommage que ſur leur Théatre de ſi beaux modeles de vertu aient ſouvent pour contraſte les portraits les plus ſcandaleux du vice! & que des Pieces où ſe trouvent les maximes les plus ſages, & les exemples les plus inſtructifs, ſoient cependant dangereuſes pour les mœurs, par les Scenes licencieuſes qui y ſont entremêlées!

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LVII.

A Monsieur DE BUFFON.

De l'Agriculture & des Plantations ; de la Religion des Guebres.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

L'AGRICULTURE est une voie lente, mais sûre de s'enrichir ; les biens que la terre produit sont la récompense de celui qui la cultive. Les Anglois, en cela plus sensés que nous, regardent cette maniere d'augmenter leurs revenus comme la premiere de toutes : plusieurs gens riches parmi eux s'adonnent aux soins de la Campagne, & ils deviennent fort puissants. Ils suivent l'exemple des anciens Patriarches, & comme eux ils augmentent l'héritage qu'ils laissent à leurs enfants. J'ai connu, dans la Province de Darby, un Gentilhomme qui, sans autre ressource que celle de son industrie exercée dans une

une assez petite terre, y jouit d'un revenu très-considérable. Il ne s'est pas contenté de faire mieux labourer ses champs que ses voisins, il les a fait fouiller, & le fond de sa terre est devenu pour lui un trésor : il y a trouvé une mine de charbon qui lui rappôrte encore plus que ses nombreux troupeaux & la récolte abondante de ses bleds. Nous achetons des Anglois le charbon de terre dont nous avons besoin pour nos forges, nous en trouverions dans nos Provinces, si nous prenions la peine d'en chercher. Combien d'hommes multiplieroient leurs richesses, s'ils profitoient du sage exemple que nous donnent les Anglois ?

Vous faites, vous Monsieur, par goût pour tout ce qui peut être utile aux hommes, ce que d'autres ne font que pour leur avantage particulier ; c'est ainsi qu'à Mont-Bard, où les Architectes de cette Tour, qui, depuis tant de siecles, brave l'injure des temps, n'avoient vu que des pierres, vous avez trouvé une carriere de marbre qui enrichira les

habitants de cette Ville, & épargnera beaucoup d'argent à ceux de Dijon, où jusqu'ici l'on avoit été obligé d'en faire venir de fort loin.

J'apprends avec plaisir, que votre pepiniere de Mont-Bard est destinée à l'utilité de ce peuple, qui ne la regardoit que comme un objet de curiosité. Les Etats de la Province de Bourgogne, en l'acquérant, ont sagement fait, de vous en laisser la direction. Ainsi, sans autre intérêt que le plaisir que vous prenez à cette partie de l'Agriculture, vous continuerez à satisfaire la passion que vous avez pour les Plantations; le Laboureur qui n'a pas le loisir, ou qui ne connoît pas l'art de cultiver de jeunes plants, les recevra par ordre des Elûs des mains des Jardiniers, tout prêts à lui donner du fruit. Une politique aussi sage que bienfaisante, pouvoit seule dicter un pareil établissement. L'appât qu'il offre au Particulier qui ne cherche que son intérêt, fait celui de la Société auquel il ne pense pas. Quelle satisfaction n'aurez-vous pas vous-même un jour de

voir toute la Province peuplée d'arbres que vous aurez femés ! En cela vous imitez le grand Cyrus, qui planta d'arbres fruitiers toute l'Asie mineure (*).

Votre goût & celui des Anglois pour les Plantations, me rappellent les mœurs de ces Peuples qui en faisoient autrefois la principale partie de leur discipline Religieuse. Je veux parler des Guébres ou des Péris, car sous un nom différent c'est la même Nation, dont il s'est encore conservé quelques restes dans les montagnes de Perse. De toutes les Religions successivement imaginées par ceux qui ont pris l'erreur pour la vérité, peut-être n'y en a-t-il point eu de moins déraisonnable que la leur; ils adoroient le Soleil, & ceux qui ont eu le malheur de pas connoître le vrai Dieu, paroissent plus excusables que les autres, d'avoir pris pour l'Etre suprême celui, qui, donnant la lumiere, paroît donner la vie à

(*) Le Cyrus de Xénophon & le Phraotes de Philostrate, avoient les mêmes soins de leurs jardins que de leurs Provinces. *In Oecon. l. 2. de Vit. Apol. cap. 11.*

toutes choses, & qui semble par-là être le pere & le bienfaiteur de toute la Nature. A l'égard de leur morale, si elle n'étoit pas conforme en tout aux préceptes de la Philosophie austere, elle s'accordoit du moins avec la plus saine Politique. Selon leurs principes, les Actes qui plaisoient le plus à l'Etre qui étoit l'ame de l'Univers, c'étoit de donner la vie à de nouveaux Etres, soit en augmentant le nombre des Citoyens, soit en plantant des arbres (*). Ceux qui faisoient profession de vivre le plus religieusement, passoient leur temps à défricher les terres, & à raccommoder les grands chemins. Jugez, Monsieur, combien de pareilles pratiques de dévotion devoient être utiles à un Etat. Tantôt une Société d'hommes fervents entreprenoit de changer un champ ingrat en un jardin fertile, tantôt des Villes entieres témoignoient leur piété en plantant de nouvelles forêts. Je vois, par les

(*) Les premiers Romains ont dû être animés du même esprit lorsqu'ils ont mis au rang de leurs Dieux le Roi Stercutius, fils de Faunus, pour avoir inventé l'engraissement des terres.

effets de ce zele religieux, les côteaux chargés de vignes, les champs donner d'abondantes moiſſons, les chemins bordés d'arbres fruitiers, & le miel & le lait couler, pour ainſi dire, dans les prairies. L'Etat s'enrichit à meſure que le Pays s'embellit, le Payſan eſt dans l'abondance, le commerce fleurit, la Nation devient de jour en jour plus puiſſante; voyez que d'avantages, purement humains à la vérité, réſultoient des principes de cette Religion ! La Perſe étoit alors le jardin de l'Orient, & ſi les fruits de ce vaſte Pays ſont ſi renommés, s'il a eu l'avantage d'être la pépiniere originaire de ceux qui ſont les plus eſtimés en Europe (*), c'eſt peut-être autant parce qu'il a été cultivé par ces ſages Idolâtres, que parce que la qualité du climat leur eſt favorable. Le Mahométiſme, qui a exterminé par le glaive cette Nation douce & bienfaiſante, eſt au contraire une des Religions les plus nuiſibles à la Société. Les Turcs ont

(*) *Malum Perſicum*, la Pêche. *Malum Arméniacum*, l'Abricot, &c.

dévaſté les Provinces qu'ils ont conquiſes ; les Serrails de ces Infideles, ces Palais de leurs plaiſirs, ſont les tombeaux du genre humain. D'ailleurs, féconder des terres & enrichir ſes Concitoyens, ne ſont-ce pas des actions plus méritoires que toutes les ablutions Muſulmanes ?

N'en doutons point, Monſieur, c'eſt faire une œuvre agréable au Créateur que de travailler à l'avantage de ſes créatures, en multipliant ces richeſſes dont la terre ne ſe pare que pour nous les offrir. Dieu ne conſtruiſit pas des Palais pour nos premiers Peres, il les plaça dans un jardin délicieux : ſi en punition de leur déſobéiſſance, il a condamné leurs Deſcendants à manger leur pain à la ſueur de leur front, il a adouci en Pere la ſentence qu'il avoit portée en Juge. L'homme plante, mais Dieu arroſe. Celui qui a ſemé avec peine recueille ſouvent avec joie. La terre rend à l'homme le ſalaire de ſon travail & le prix de ſon induſtrie.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LVIII.

A Monsieur le Président BOUHIER.

Sur la Réformation en Angleterre, ses influences sur les mœurs & le dangereux abus de la Presse.

De Paris, &c.

MONSIEUR,

QUELQUES éloges que les Anglois donnent à Crammer & aux autres Docteurs qui ont introduit la Réformation en Angleterre, ils ne sont aux yeux d'un homme raisonnable que de véritables Enthousiastes: s'ils n'eussent été secondés par ceux qu'animoit la cupidité d'envahir les biens des Moines ou l'esprit d'irréligion, ils ne fussent jamais venus à bout de leurs desseins. Ce n'est pas le désir de la réforme qui a opéré ce grand changement dans la Nation, c'est le desir du changement qui y a établi la réforme.

Ces nouveaux Docteurs n'avoient

pas encore entierement séduit le Peuple, lorsque les Grands s'unirent, pour revêtir de l'autorité des Loix une Doctrine qui les enrichissoit des dépouilles de l'Eglise. L'intérêt temporel fascine les yeux de la plupart des hommes, & ne leur permet pas de distinguer leur véritable intérêt spirituel. Voilà ce qui fit que les Pairs d'Angleterre embrasserent avec joie la Religion du Souverain. Cependant il s'en est peu fallu que dans le siecle dernier, la prétendue Réformation n'y ait été détruite. Si Jacques II. eût été mieux conseillé, s'il eût tenté les voies de la douceur au lieu de risquer celles de la violence; en un mot, s'il eût eu autant de prudence que de zele, l'Angleterre seroit peut-être aujourd'hui Catholique.

Je n'examinerai point ici les raisons qui ont porté les Anglois à embrasser la Réformation; je suis trop convaincu qu'ils ont pris les ténebres pour la lumiere, & quitté le chemin de la vérité pour entrer dans les voies de l'erreur. Je ne prétends pas porter une main profane à l'encensoir, &,

je laiſſe à nos Théologiens à les combattre ; mais la Morale eſt du reſſort de tout Être raiſonnable; découvrons donc, s'il ſe peut, ce qu'a produit à cet égard cette Réformation tant vantée. Les mœurs du Clergé & du Peuple, ſont-elles véritablement plus pures en Angleterre qu'elles ne l'étoient dans les temps qui l'ont précédée, ou qu'elles ne le ſont aujourd'hui parmi nous ?

On ſe tromperoit ſi l'on croyoit le Clergé Anglican plus réformé que le nôtre. Les Eccléſiaſtiques prétendent ici que les reproches continuels qu'on leur fait, ne ſont fondés que ſur la haine qu'on leur porte, & qu'on ne les hait que parce qu'ils ſont leur devoir. Mais je demanderois volontiers à leurs Evêques s'il eſt de leur devoir de ſacrifier tout à leur ambition ; & au Clergé du ſecond ordre, ſi la crapule, où vivent la plûpart de ceux qui le compoſent, n'a rien en ſoi de condamnable & de déshonorant pour des Eccléſiaſtiques ? Il y a de l'indiſcrétion à ſe plaindre du mépris que l'on s'attire ; & doit-on

trouver étrange que le Peuple ne respecte pas assez un Etat que ceux qui le professent ne respectent pas eux-mêmes.

Les Anglois sont scandalisés de voir en Italie des Cardinaux à l'Opéra, & de trouver à Paris quelques Abbés aux Représentations de Polyeucte ou d'Athalie, du Misantrope ou des Femmes savantes ; on ne peut nier que ceux du Clergé qui assistent à ces Spectacles mondains, ne se relâchent en cela de la Discipline de l'Eglise. Mais que peut-on penser de celle du Clergé Anglican, lorsque l'on voit à Londres les Caffés & les Cabarets de toute espece remplis d'Ecclésiastiques ! Tel est l'effet du préjugé, ce Ministre, qui ne voudroit pas assister à un Opéra Italien, qui dans le fonds n'est qu'un Concert de Musique, ne craint pas de passer la journée à fumer & à boire, dans des lieux où se tiennent les discours les plus dissolus, & où le vice qui le dégrade, le rend l'objet du scandale des honnêtes gens, & le jouet des Libertins.

Le mariage des Prêtres eſt le ſeul changement remarquable que la Réformation ait produit dans le Clergé d'Angleterre. Je ne prendrai pas pour regle les Déciſions de l'Egliſe Catholique, que les Anglois ne veulent pas reconnoître, mais celles d'une ſaine politique à laquelle ils devroient ſe ſoumettre, & de l'expérience qui ne nous trompe guere dans les choſes de ce monde : le mariage des Eccléſiaſtiques diminue le reſpect qu'on auroit pour eux. Les travers d'une femme font ſouvent ici tomber l'Eccléſiaſtique qui vit le mieux dans un mépris qui réjaillit ſur ſon caractere. Le libertinage de la fille d'un Evêque, le rend l'objet des plaiſanteries les plus indécentes.

On remarque ici qu'une partie des filles que le malheur plonge dans le déréglement, ſont des filles d'Eccléſiaſtiques. La raiſon en eſt ſenſible. Ce Docteur de College, à qui un Evêché apporte trente mille livres de rente, les emploie moins en œuvres charitables, qu'à s'entretenir lui & ſes enfants dans les plaiſirs & la

molleſſe. Comme il a vécu dans la diſſipation, il meurt dans la pauvreté. Des filles qu'on a élevées dans le faſte, ſe trouvent tout à coup réduites à la miſere la plus affreuſe : par où peuvent-elles s'en tirer? Par le chemin du vice; c'eſt de tous le plus frayé, parce que c'eſt le plus facile. Souvent même la meilleure éducation ne tient point contre le beſoin. Le Sexe eſt foible & la vertu demande du courage. Il en faut beaucoup pour lutter contre la néceſſité.

On a fait ici ce qu'on a pu pour remédier à ce ſcandale. En 1678. Charles II. établit une Compagnie de Charité pour le ſoulagement des Veuves & des Enfants d'Eccléſiaſtiques, qui n'ont pas de quoi vivre. Mais, ici, comme ailleurs, la plûpart des Fondations en faveur des pauvres ne ſervent qu'à enrichir ceux qui en ont l'adminiſtration.

Les hommes raiſonnables, ſatisfaits des ridicules que la Nature a attachés à chaque individu, ſe mettent le moins qu'ils peuvent dans la néceſſité de répondre de ceux des

autres. C'est peut-être cette raison qui, de tout temps, a empêché la plûpart des Philosophes & des Hommes célebres de se marier. Un grand homme, auprès du Peuple, perd du respect qui lui est dû, à mesure qu'il a plus de choses communes avec les autres hommes. Je crois, en effet, que, dans l'esprit de bien des gens, une Madame Newton & une Madame de Fontenelle, feroient tort aux Hommes illustres dont elles porteroient le nom (*).

(*) Cette plaisanterie en a occasionné une autre de M. De Fontenelle que le Lecteur ne sera pas fâché de trouver ici; c'est un monument de cette gaieté philosophique qu'aucun homme n'a porté plus loin, ni conservé plus long-temps.

Lettre de Madame DE FONTENELLE *à M. l'Abbé* LE BLANC.

Du Néant, &c.

„ Je suis, Monsieur, quoique je ne sois point, „ si glorieuse de ce que vous m'avez mise, en „ quelque sorte, de parallele avec Madame *Newton*, „ autre personne de mon espece, qu'il faut abso- „ solument que je vous en marque ma reconnois- „ sance. La vanité perce jusques dans le Néant. „ Il est vrai que la Dame, vis-à-vis de qui vous „ me mettez, n'eût pas apparemment voulu me „ recevoir pour sa femme-de-chambre, mais n'im- „ porte, je m'en tiens à votre jugement. Mon cher „ petit Mari en mourra de joie, & je vous aurai

Le Mariage met souvent des entraves aux qualités des grands Hommes ; ceux qui sont libres de ce joug, travaillent davantage à faire passer leur mémoire à la postérité. Il n'y a pas à craindre que cette remarque fasse perdre des Sujets à l'Etat, ceux qu'elle regarde sont rares : la Nature n'en produit pas plusieurs dans le même siecle.

Nous devons ce qui a été fait de plus récommandable pour la Société à des hommes qui n'étoient pas mariés: ceux qui, par ce genre de vie qu'ils ont choisi, ne peuvent fixer sur une seule personne le penchant secret qui nous porte à aimer, sont communément plus humains & plus charitables que les autres. C'est une nouvelle raison qui décide en faveur du célibat des Ecclésiastiques. Ils doivent être d'autant plus animés de l'esprit de charité que demande leur ministere, qu'ils n'en sont détournés par aucune

„ encore l'obligation de me l'envoyer ici. Adieu,
„ Monsieur, je finis sans cérémonie. Si les Morts
„ n'aiment pas à dire des paroles inutiles, à plus
„ forte raison ceux qui n'ont pas seulement l'avan-
„ tage d'être morts.

affection mondaine. Le célebre Bacon, lui-même, regarde cet état comme le seul qui convienne à la profession du Ministere Evangélique, *Il est rare*, dit-il, *qu'on s'occupe à arroser des plantes, lorsqu'on a besoin de l'eau pour soi-même.*

A l'égard du Peuple, on ne peut nier qu'en Angleterre, il ne soit aujourd'hui plus corrompu dans ses mœurs, qu'il ne l'étoit avant la Réformation. La liberté y a introduit la licence, & la licence y fait régner toutes sortes de vices. Et comment le Peuple auroit-il honte de ceux dont le Clergé ne rougit pas!

On peut dire que les premiers Réformateurs ont plus suivi la lettre que l'esprit de l'Evangile. Ils n'ont pas assez médité cette grande maxime, qu'*il faut adorer Dieu en esprit & en vérité.* Ils ont préféré l'esprit servile dont le Judaïsme étoit animé, à l'esprit de charité qui est le fondement du Christianisme. Ils ont prescrit l'observation du Dimanche comme les Juifs celle du Sabbat; ils ont fait des crimes, des choses

en elles-mêmes les plus innocentes. Un Gentilhomme ne peut, un jour de Dimanche, tirer une perdrix dans son parc, sans scandaliser toute sa Paroisse. Ainsi voulant soumettre les esprits à des regles trop séveres, ils les réduisent à la nécessité de les violer sans cesse.

La Discipline de notre Eglise, plus éclairée & plus sage, sait compatir à propos à la foiblesse humaine. Après avoir rempli les devoirs qu'elle nous impose, elle nous permet des amusements qui n'ont rien de criminel. Elle nous apprend à connoître l'Esprit qui vivifie, au lieu de nous attacher servilement à la lettre qui tue.

Quel effet a donc véritablement produit la Réformation en Angleterre? Celui d'y détruire presqu'entierement la Religion. Elle a ouvert la porte à plusieurs Sectes, toutes plus extravagantes les unes que les autres. Ceux qui secouent le joug de l'obéissance, ne peuvent se promettre d'y soumettre les autres. Chacun a voulu user du droit que les Réformateurs s'étoient arrogés; leur

Doctrine

Doctrine a été réformée à son tour. L'autorité des Peres & des Conciles ne les avoit pas arrêtés, la leur n'a point été respectée. Ils ont soumis l'Ecriture au jugement du Peuple, & chaque particulier l'a interprétée à sa maniere.

Du moment, dit un Auteur Anglois,* dont le témoignage ne peut être suspect, *que les gardiens du champ ont été éloignés, il y a crû plus d'ivraie, qu'en aucun autre temps depuis l'établissement du Christianisme. Puisque nous négligeons notre froment, ou que du moins nous le mêlons avec ces mauvaises graines pour nous en nourrir, il n'est pas étonnant que des vapeurs mal-saines nous fassent tourner la tête & nous troublent la vue dans les voies de la vérité & de l'Antiquité, tellement qu'on peut nous croire de ceux qui ne vivent que d'ivraie.*

Il est dangereux de trop écouter la raison humaine. Sa confiance lui fait faire un mauvais emploi de ses forces : elle est plus propre à détruire

* FELTHAM.

qu'à édifier. Les Anglois n'ont pas moins donné carriere à leur génie en fait de Religion, qu'en toute autre matiere, & dans un Pays où chacun peut se faire une Religion à sa fantaisie, il n'y en a bientôt plus aucune. Lipse remarque qu'il y avoit à Rome six cents différentes Religions. Si le même scandale ne regne pas encore en Angleterre, en combien de Sectes n'est pas divisée celle que l'on y professe ?

La tolérance, qui, en Hollande ne fait qu'entretenir la paix & l'union entre ceux de différentes Sectes, produit un effet tout contraire en ce Pays-ci. Le caractere des Anglois qui est plus turbulent, y pourroit influer ; mais il faut remonter à la nature de leur Gouvernement pour en trouver la véritable cause. Les Non-Conformistes ne se sont plus d'une fois réunis contre le Parti dominant, que parce qu'ils voient avec regret les Evêques, possesseurs de toutes les richesses qui sont restées à l'Eglise, partager avec les Grands du Royaume la puissance & les honneurs de

la Législature. Tout ce qu'on peut dire en faveur des premiers, c'est que ceux même que la simplicité Evangélique éloigne des grandeurs de la terre, ne peuvent les souffrir entre les mains des autres.

Ces différents Sectaires semblent ne se ménager réciproquement, que pour réunir leurs efforts contre l'Eglise dominante : pour diminuer son autorité, ils tâchent de la rendre méprisable. Leur zele incendiaire, plutôt que religieux, souffle continuellement le feu qui a déjà embrasé tout l'Etat.

Quand il seroit vrai, politiquement parlant, que la tolérance n'est pas dangereuse où il y a plusieurs Partis, elle l'est du moins dans un Etat où il n'y en a que deux. Les hommes sont toujours des hommes; celui qui a la Puissance en abuse. Le Parti qui se plaint de la persécution, l'exerceroit s'il étoit le plus fort.

La liberté de la presse, si avantageuse pour la recherche de la vérité, devient, par l'abus qu'on en fait, extrêmement pernicieuse pour la

Religion. L'Imprimerie qui a si fort contribué à l'établissement de la Réformation, peut devenir encore plus funeste à l'Angleterre. On imprime ici publiquement les livres les plus dangereux. Il seroit de la sagesse du Parlement de mettre un frein à cette licence des Ecrivains; elle ne tend pas moins à la dépravation des mœurs, qu'au renversement de la Religion.

Mille Auteurs, sous prétexte d'apprendre à *penser librement*, profitent de la liberté qu'ils ont de tout examiner, pour attaquer ouvertement ce que la Religion Chrétienne a de plus sacré, & les articles même qui sont reçus de toutes les Communions. On traite ici tous les jours comme des matieres de spéculation, ou comme des points de Controverse, la Doctrine de la Trinité, la Divinité de Jesus-Christ, l'Immortalité de l'Ame. Il vient de paroître un Livre, où l'on nie la vérité de toute révélation. Entre les rigueurs de l'Inquisition, & les excès d'une pareille licence, il est des voies que la Religion permet, & que le bon ordre exige pour

arrêter le cours de ces Livres ſcandaleux. Les Anglois, moins ſages que les Payens, permettent de renverſer & la Religion qu'ils profeſſent, & les principes même de la Morale, d'où dépendent les vertus & les vices, le bon ordre de l'Etat & la tranquillité des Particuliers.

C'eſt cette extrême licence qui eſt cauſe qu'il n'y a preſque plus de Religion en Angleterre parmi les gens du monde. Le Déiſme y paroît celle de ceux qui en ont une. A l'égard du Peuple, il en a peut-être encore autant qu'en aucun Pays; mais la conſervera-t-il toujours, & le poiſon ne peut-il pas le gagner inſenſiblement à meſure que la corruption devient plus générale? Que ne doit-on pas craindre de la contagion de l'exemple?

Le Parlement, au lieu de ſonger à guérir ce mal, ne cherche qu'à le pallier. Pour faſciner les yeux du Peuple, & ne lui pas laiſſer voir le changement qui ſe fait dans la Nation, à meſure que la Religion diminue & s'anéantit, on éleve de

nouveaux Temples au Dieu des Chrétiens (*) ; mais ce n'eſt plus la Piété ſainte qui en poſe les fondements, c'eſt la profane Politique. A n'en juger que par la quantité d'Egliſes qui ſont dans Londres, on croiroit que c'eſt la Ville du monde où il y a le plus de Religion ; à voir combien peu elles ſont fréquentées & quel eſt l'aviliſſement du Clergé, à voir avec quelle irrévérence cette même Religion eſt traitée, dans les Ecrits qui paroiſſent ici tous les jours, on doit craindre qu'elle ne ſubſiſte pas encore long-temps en Angleterre, ſi l'on ne réprime une licence ſi dangereuſe.

Peut-être ſeroit-ce ici le lieu de ſe plaindre du peu de ſincérité des Théologiens & des Prédicateurs de ce Pays-ci. On ne peut s'empêcher de les ſoupçonner ou de mauvaiſe foi en ce qui intéreſſe leur Nation, ou d'ignorance ſur ce qui regarde les autres.

(*) Sous la Reine Anne, le Parlement donna un Acte pour bâtir cinquante nouvelles Paroiſſes à Londres.

Parmi les torrents d'injures qu'ils vomiſſent ſans ceſſe contre nous, ils nous reprochent ſur-tout l'Athéiſme & le Déiſme, comme les ſuites de notre attachement à la Religion de nos Peres. Ils prétendent que c'eſt dans les Pays Catholiques, & ſurtout en France, en Eſpagne & en Italie que ſe trouve le plus grand nombre d'Athées. Le ſage Docteur Tillotſon lui-même n'a pas craint de nous faire un reproche ſi peu ſenſé. Il avance avec autant de confiance que peu de fondement, dans un de ſes Sermons, que la Religion Catholique conduit directement à l'Athéiſme ; & peut-être en cela cet illuſtre Archevêque de Cantorbery eſt-il plus ſuſpect de mauvaiſe foi que d'erreur. Il apprête à rire lorſqu'ayant tant de monſtres à combattre, il n'attaque que des chimeres. Du moins ce langage n'eſt ni d'un Ecrivain judicieux, ni d'un habile Controverſiſte. Traiter tous ceux qu'il appelle *Papiſtes*, d'Athées, ce n'eſt pas raiſonner, c'eſt dire des injures. Si on lui répondoit

qu'il y a aujourd'hui plus d'Athées en Angleterre que dans tout le reste de l'Europe, & que c'est peut-être une suite de la Réformation, ce seroit un paradoxe dont il ne seroit pas si difficile de lui fournir la preuve. Si elle n'a pas conduit directement, elle a du moins donné lieu à la licence qui y regne aujourd'hui, & qui favorise l'irréligion; & l'irréligion est la source de la dépravation des mœurs. En tout cas, on peut opposer au témoignage du célebre Tillotson, celui d'un autre Prélat d'Angleterre, qui n'est pas moins illustre. *Toutes les Observations*, dit le Docteur Burnet, *que j'ai faites en ma vie par rapport à la Réformation me font penser qu'elle a beaucoup moins à craindre des dangers du dehors que des divisions du dedans, qui ont presque entiérement éteint le Christianisme parmi nous* *.

En effet, au lieu de chercher à les détruire, le Parlement les favorise

(*) Ces deux Docteurs Tillotson & Burnet ont eux-mêmes été accusés publiquement d'Athéisme. Voyez *Lesley's charge of Socinianism against Tillotson and Burnet. Hicke's Discourse upon Tillotson and Burnet.*

pour contrebalancer le pouvoir du Parti dominant. De tous les Non-Conformiſtes, les Catholiques ſont les ſeuls qui éprouvent la ſévérité des Loix. C'eſt ce qui a fait dire un jour à un Membre du Parlement : *Il ſemble, que pour nous délivrer d'une Religion que nous croyons mauvaiſe, nous ſoyions réſolus à n'en point avoir du tout* (*).

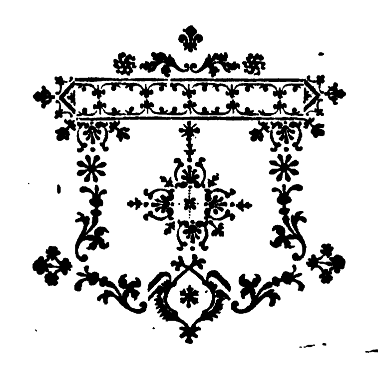
Ainſi, les Réformateurs Anglois ont fait comme ces Médecins ignorants, qui détruiſent les bonnes humeurs en même temps que les mauvaiſes, & tuent les malades au lieu de les guérir. Sous prétexte d'extirper la ſuperſtition de leur Pays, ils y ont, contre leurs propres intentions, détruit la Religion même. En voulant éviter un écueil, la raiſon humaine fait ſouvent naufrage à un autre plus dangereux. Les hommes ne ſont que ténebres & qu'erreur, & s'égareront toujours ſans le flambeau de la Foi. Il n'eſt que trop

(*) M. Rolle. Débats du Parlement, Tom. X, page 337.

vrai, Monsieur, pour le malheur de l'Angleterre, que la prétendue Réformation y a plutôt réformé le nombre des Chrétiens, que les mœurs du Christianisme.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LIX.

A Monsieur DE CRÉBILLON.

Examen Critique de la Tragédie d'HAMLET, avec quelques Remarques sur l'Auteur.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

SHAKESPEAR, ce Poëte si célebre parmi les Anglois, n'a fait que suivre son génie dans ses Ouvrages; & à proprement parler, il ne doit rien à l'imitation des Anciens; ils ne lui ont pourtant pas été absolument inconnus, comme on le dit communément. On voit par sa Tragédie de *JULES-CESAR* & par celle de *CORIOLAN*, qu'il étoit assez au fait de l'Histoire & des mœurs des Romains, & je doute que la ressemblance qui ce trouve entre celle d'*HAMLET* & l'*ELECTRE* du Théatre Grec, ne

ſoit que l'effet du hazard, (*) ou plutôt il eſt aiſé de reconnoître dans *Hamlet* le Perſonnage d'*Oreſte* que Shakeſpear a traveſti à ſa maniere, ou du moins à celle de ſon temps. Vous en jugerez vous-même par l'Extrait que je vais vous en faire, & peut-être ne ſerez-vous pas fâché de voir comment ce grand Poëte a manié un ſujet que vous avez traité ſi heureuſement ſur notre Théatre.

Dans la Tragédie Angloiſe, de même que dans votre *ÉLECTRE*, il eſt queſtion de venger la mort d'un Roi, qu'un Frere également ambitieux & amoureux, a fait périr pour s'emparer de ſa Couronne & de ſa Femme; Hamlet, Roi de Danemarck, a été empoiſonné par ſon

(*) M. Pope qui a donné une ſi belle Edition des Œuvres de Shakeſpear, in-4°. dit *que l'Hiſtoire d'HAMLET n'eſt pas de l'invention de ce Poëte, mais qu'il n'a pu découvrir d'où il la priſe*. Il y a apparence qu'il en a tiré le fond de quelque ancien Auteur Lombard, non-ſeulement parce qu'on y trouve pluſieurs noms Italiens; mais parce qu'en effet il a emprunté des Italiens pluſieurs autres Pieces. La Tragédie de *Cimbeline*, eſt priſe en partie du Décaméron de Bocace. L'intrigue de *Romeo & Juliet* d'une Nouvelle du Bandelle. L'Hiſtoire d'*Othello* ou du *Maure de Veniſe*, ſe trouve dans les Nouvelles de Cinthio.

Frere Claudius, qui a épousé sa Veuve. Cette Princesse, de même que la coupable Clytemnestre, est complice des crimes de son nouvel Epoux.

ACTEURS.

CLAUDIUS, Roi de Danemarck.
HAMLET, Neveu de Claudius & Fils du dernier Roi.
GERTRUDE, Reine de Danemarck & Mere d'Hamlet.
POLONIUS. grand Chambellan.
OPHELIE, Fille de Polonius.
LAERTES, Fils de Polonius.
HORATIO, Ami d'Hamlet,
L'OMBRE du Pere d'Hamlet, &c.

La Scene est à Elsenor.

Bernardo & *Francisco*, deux Soldats qui montent la garde dans la place du Palais, ouvrent la Scene; on vient les relever de sentinelle. Après qu'ils se sont demandé le *Qui vive* & l'heure qu'il est, un d'eux raconte à Horatio, leur Officier, qu'il a vu la nuit derniere un Esprit. Minuit sonne, & le Spectre paroît

aussi-tôt : il a toute la ressemblance du Roi défunt, Pere d'Hamlet. Les Spectateurs ont assez de peine à se défendre de la terreur que les Scenes de cette espece inspirent dans Shakespear. Il donne à ses expressions une force qui étonne toujours. Il anime les Phantômes qu'il fait paroître. C'est à la mauvaise éducation qu'il a reçue à la Campagne où il est né, que nous devons une partie des beautés de ses Ouvrages. Il avoit l'imagination vive & forte, il possédoit au plus haut point le talent de peindre ; c'est par-là qu'il communique au Spectateur toutes les impressions des idées qui l'ont affecté lui-même dans sa jeunesse. Les objets du monde les plus ridicules, trois Sorcieres & leur Chauderon, jouent un très-grand rôle dans sa Tragédie de *Macbeth*. Ce Poëte étoit parfaitement instruit de tout ce qui regarde les Sortileges, & a pris plaisir à exposer sur le Théatre, avec une sorte de dignité, tout le ridicule des mysteres du Sabat.

Je ne puis m'empêcher de remarquer

que ces représentations d'Esprits, d'Apparitions, de Prodiges, &c. qui sont si fréquentes dans les Pieces de Shakespear, & qui ont été si souvent répétées par les Poëtes qui l'ont suivi (*), ne peuvent être que dangereuses, parce qu'elles frappent

(*) M. George Smith Green a fait usage de toute cette Artillerie du Théatre Anglois, dans son CROMWEL, Piece historique, écrite partie en Vers, partie en Prose, à la maniere de Shakespear & imprimée en 1752. Quelque surprenantes que soient les Apparitions dans un pareil sujet, elles y produisent si peu d'effet, qu'on seroit tenté de croire que l'Auteur fait sortir son Spectre de dessous terre, moins pour effrayer Cromwell & les Spectateurs que pour faire sa cour à la Maison d'Hanovre qui occupe le Trône de Charles I. Au premier Acte, Scene III. le *Protecteur* veut savoir si sa postérité jouira longtemps de la dignité qu'il est prêt à leur laisser. Voici la réponse du Phantôme :

„ Ils y succéderont.... mais ne la posséderont
„ pas longtemps. Un Rejetton éloigné, sorti d'une
„ des Sœurs de Charles & que sa sagesse, sa justi-
„ ce & sa Religion rendront fameux, viendra
„ d'Allemagne, & montera sur le Trône. Ses Fils
„ vaillants & ses Filles belles & vertueuses, don-
„ neront à l'Europe la meilleure moitié de ses
„ Rois, & gouverneront cette Isle jusqu'à la fin
„ des siecles. „

L'intention du Poëte, sans doute est très-louable : ces sortes de Prophéties sont des compliments usités au Théatre ; mais il est assez singulier de mettre l'éloge des vertus de la Maison regnante dans la bouche d'un Esprit infernal, car celui-ci est sûrement tel, comme il est aisé de le reconnoître à sa mission.

les imaginations foibles, & qu'elles les entretiennent dans l'habitude d'y croire. Quoique ces moyens, touts petits qu'ils sont, produisent de grands effets sur des esprits ainsi disposés ; on n'a point à reprocher aux Maîtres du Théatre François, c'est-à-dire, à Corneille, à Racine & à vous d'avoir fait usage de ces vains prestiges. Aujourd'hui, Monsieur, que vous êtes le plus digne soutien de notre Tragédie, vous devez voir à regret que ceux qui prétendent l'enrichir, la dégradent réellement; je ne dirai pas par les hardiesses, mais par les licences de la Scene Angloise. Ces Apparitions n'offrent qu'un spectacle puérile aux yeux de quiconque n'est pas assez simple pour craindre les Revenants. Est-il besoin qu'un Acteur ait les bras ensanglantés pour émouvoir des Spectateurs tels que ceux dont le Parterre de Paris est composé ? Ne paroîtra-t-il plus de Tyran dans nos Pieces nouvelles qui ne soit assassiné au Ve. Acte aux yeux des Spectateurs ? Le Public reclame contre ces Scenes de férocité

étrangeres

étrangeres à notre Théatre. On répond qu'il s'y fera, & je veux bien le supposer: la question est de savoir, si, pour le plaisir comme pour les mœurs, il n'a pas plus à perdre qu'à gagner à s'accoutumer à de pareils Spectacles. Quelques éloges que l'on donne à la Tragédie Angloise, elle est trop cruelle pour devoir nous servir de modele. J'avoue qu'il est plus aisé de condamner notre ancienne Poétique que de s'y soumettre, & de frapper les yeux que l'esprit. Il s'en faut cependant beaucoup que le ton & l'appareil lugubre de ces Ombres nous en imposent aussi aisément qu'aux Anglois; il en est quelques-unes qui ont tellement fait rire sur notre Théatre, qu'elles n'ont osé y reparoître; si elles sont mieux reçues sur celui de Londres, l'effet qu'elles y produisent est moins dû à la force de l'imagination du Poëte (les Anglois n'ont qu'un Shakespear) qu'à la foiblesse d'esprit du plus grand nombre des Spectateurs; je veux parler de ceux de la troisieme Galerie:

ces Apparitions ne les affectent d'une maniere si puissante, que parce qu'elles trouvent leur fondement dans les préjugés d'une éducation grossiere. Aujourd'hui en Angleterre la classe des honnêtes gens ne croit peut-être pas tout ce qu'elle devroit croire; celle du peuple au contraire est encore la même qu'elle étoit, il y a deux cents ans. En cela les Anglois sont comme les Chinois dont la moitié sont superstitieux, & les autres incrédules.

Je reviens à la Tragédie de Shakespear. Horatio avertit le jeune Hamlet de l'apparition de l'Ombre de son Pere. Ils se rendent le lendemain à minuit dans la place du Palais. Le Spectre s'y trouve aussitôt qu'eux: le Prince lui parle du ton le plus pathétique, & il faudroit avoir le talent de l'Auteur pour faire passer en notre Langue toute la beauté de cette Scene (*).

(*) Ce morceau est du nombre de ceux dont M. de la Place s'est contenté de parler; l'immensité du travail qu'il s'étoit proposé ne lui permettoit pas de tout traduire. Aussi, loin de lui rien reprocher à ce sujet, je ne fais cette remarque que pour

Anges & Miniſtres de Dieu, défendez-nous! Soit que tu ſois un Etre bienfaiſant ou le Phantôme d'un malheureux, condamné à des ſupplices éternels; ſoit que tu deſcendes du Ciel ou que tu ſortes de l'Enfer, quelque bonheur ou quelque malheur que tu nous annonces, tu a pris une forme ſi intéreſſante pour moi, que je veux te parler. Je t'appelle, Hamlet, mon Roi, mon Pere, ô réponds-moi! &c.

L'Ombre s'éloigne, & fait ſigne au Prince de la ſuivre, le jeune Hamlet obéit. Quand ils ſont ſeuls, l'Ombre lui adreſſe ainſi la parole:

me juſtifier moi-même, de ce qu'aujourd'hui que ſon *Théatre Anglois* eſt entre les mains de tout le monde, je ne ſupprime pas cette Lettre & quelques autres où je parle de différentes Pieces, qu'il a depuis fait connoître par des traductions ou des extraits.

En fait d'Ouvrages d'eſprit chacun ſuit ſon goût: quoique dans le fond je faſſe gloire d'être de l'avis de ce judicieux Traducteur, le hazard a voulu que nous ne nous ſoyions pas rencontrés dans ces détails, & que ſouvent dans la même Piece nous nous ſoyions l'un & l'autre attachés à des Scenes différentes. C'eſt la ſeule raiſon qui m'ait empêché de retrancher de cette Edition des Lettres, qui, ſoit par la diverſité des avis, ſoit par la variété des Scenes qui s'y trouvent traduites, peuvent du moins concourir au but que M. de la Place s'eſt propoſé, qui eſt de faire connoître le Théatre Anglois.

Je suis l'ame de ton Pere, condamnée pour un certain temps à errer sur la Terre pendant la nuit, & le jour à être renfermée dans les flammes, jusqu'à ce que j'aie expié les crimes que j'ai commis pendant ma vie. Ah ! s'il m'étoit permis de te révéler les secrets de ma prison, je pourrois te dire des choses dont le moindre mot te glaceroit le sang & rempliroit ton ame de terreur, &c.

Par ce qui lui est révélé dans cet entretien, le jeune Prince apprend de quelle façon son Pere a été empoisonné par son propre Frere, & la part qu'a la Reine à cet horrible attentat. L'Ombre d'Hamlet lui fait jurer de venger sa mort. Le Prince après que le Spectre est disparu, éxige de ceux qui ont été témoins de ce qui s'est passé, un serment de n'en rien dire. On entend même l'Ombre, qu'on ne voit plus, leur crier d'un ton terrible, de jurer. Ce qui fait un très-grand effet au Théatre. C'est dans les Scenes de cette espece que Shakespear prouve bien qu'il étoit un grand Poëte ; plus elles

ſont contre la Nature, plus il y emploie d'art & de force pour s'y ſoutenir.

Au II. Acte, Hamlet, avant que de rien entreprendre, ſe propoſe de faire exécuter par des Comédiens qu'on lui préſente, une piece qu'il a compoſée exprès ſur le meurtre de ſon Pere & le crime de ſa Mere; il ſe défie du Spectre; il craint que ce ne ſoit une Ame damnée ſortie de l'Enfer uniquement pour lui faire commettre une mauvaiſe action. Il eſpere, par l'effet que la repréſentation fera ſur le Roi, découvrir s'il eſt en effet coupable du crime dont le Spectre l'a accuſé.

Cette piece ſe joue au III. Acte, devant le Roi, la Reine & toute la Cour. Le Roi, troublé par ſes remords, ne peut ſouffrir un ſpectacle qui lui retrace toute l'horreur de ſon forfait. Il ſort; la piece n'eſt point achevée; ainſi Hamlet reſte convaincu du crime du Roi.

La plus grande beauté de cet Acte, & peut-être de toute la Tragédie, eſt ce Monologue d'Hamlet

si célebre, où il examine si un homme malheureux doit se tuer ou non. M. de Voltaire en a donné une traduction en Vers où il a rendu toute la force de l'Original ; ainsi vous trouverez bon que je vous y renvoie (*).

Il y a aussi des beautés dans la Scene où le Roi se sent pressé de ses remords.

Que mon crime est abominable ! Il souleve le Ciel contre moi. Par le Meurtre d'un Frere, je me suis attiré la plus terrible & la plus ancienne de toutes les malédictions ..... Tous mes remords sont inutiles. Le temps, qui affoiblit tout, ne peut en diminuer l'horreur. De quelle forme de Priere puis-je me servir ? O Ciel, pardonnez-moi le Meurtre dont je me suis souillé ! Non, il n'est pas possible qu'il exauce mes vœux, puisque je suis encore attaché aux objets qui me l'ont fait commettre, à ma Couronne & à ma Reine. Eh ! comment fléchir la vengeance céleste tandis qu'on retient le fruit des forfaits qui allument son courroux ? Parmi

(*) *Mélanges d'Histoire, de Littérature & de Philosophie.*

les hommes corrompus, l'or peut faire pencher la balance de la Justice; souvent même on voit le prix odieux du crime acheter le silence de la Loi. Mais il n'en est pas ainsi là-haut, &c.

Au milieu de toute cette agitation, ce Roi malheureux ne laisse pas de demander pardon, au moins du mieux qu'il lui est possible. Il se met à genoux pour se recommander aux Anges; Hamlet arrive dans le dessein de l'assassiner, mais le trouvant en prieres, il n'en veut rien faire, de peur de l'envoyer en Paradis. *Le Scélérat*, dit-il, *a tué mon Pere, & moi, son Fils unique, j'enverrois son Meurtrier au Ciel?.... Ce seroit une recompense & non pas une punition. Il a surpris mon Pere après une débauche de Table, la Conscience chargée de plusieurs offenses, & moi je le ferois périr dans un temps où son ame peut être purifiée & préparée au passage de l'Eternité! Non, attendons un temps plus horrible; soit lorsqu'un excès de débauche le livrera au sommeil, soit dans les plaisirs incestueux de son lit, soit lorsqu'il jouera ou qu'il jurera;*

en un mot, après quelque action qui soit absolument contraire au salut. Alors je le ferai tomber de façon que ses talons se tournent vers le Ciel, & que son ame puisse être aussi damnée & aussi noire que l'Enfer où elle ira.

Je me rappelle que dans une comparaison de la Tragédie d'Electre de Sophocle & de celle d'Hamlet, M. l'Abbé Prévôt a loué le Poëte Anglois, de ce que, plus sage que le Poëte Grec, il fait défendre au jeune Hamlet, par l'Ombre qui lui apparoît au I. Acte, d'attenter aux jours de sa Mere.

Tu ne peux la punir sans te souiller d'un crime;
Il n'appartient qu'au Ciel de frapper la Victime.

C'est à peu près ce que le Spectre dit à Hamlet. Mais je suis surpris que ce judicieux Ecrivain n'ait point parlé de la faute que fait Shakespear dans cette Scene du III. Acte, & qui, je pense, est plus grave pour un Poëte Chrétien, que celle de Sophocle ne l'étoit pour un Auteur

qui vivoit dans les ténébres du Paganiſme. Hamlet ne veut tuer le meurtrier de ſon Pere que pour le damner. Je ne ſais même s'il n'y a pas dans ce ſentiment de vengeance ſi rafiné, autant de puerilité que d'indécence. Une faute de cette eſpece n'a pas dû échapper au Critique François : s'il l'a apperçue, pourquoi la paſſer ſous ſilence ? Les Auteurs Anglois ont leurs défauts comme leurs beautés ; il eſt vrai qu'en fait de critique il vaut mieux être trop indulgent que trop ſévere. Mais pourquoi ne pas éviter tout excès ? En accordant à un Auteur les éloges qu'il mérite, il doit être permis de condamner en lui ce qu'il y a de vraiment condamnable.

Pour vous, Monſieur, qui dans votre Electre n'avez pas voulu démentir un fait connu de toute l'Antiquité, vous avez ſu l'employer avec tant d'art que cet endroit eſt une des grandes beautés de votre Piece. Shakeſpear n'a fait qu'éviter la difficulté que Sophocle n'avoit pu vaincre ; vous, plus adroit que l'un &

l'autre ; vous en avez triomphé. Oreste, suivant le système Payen, poussé par la fatalité, & aveuglé par les Furies vengeresses, poignarde sa Mere, sans le vouloir, au moment que cette Princesse entreprend de retenir le bras de son Fils, prêt à frapper Egiste. Si dans une Piece où il y a tant de Scenes qui excitent notre admiration, il s'en trouve quelques unes de moins heureuses, quels sont les ouvrages parfaits à tous égards ? Aussi, malgré ces négligences qu'on a pu vous reprocher, votre Electre, Monsieur, est une des plus belles Tragédies qui aient paru sur aucun Théatre.

Celle de Shakespear, dont il s'agit ici, est bien loin de ce dégré de perfection, comme vous vous en convaincrez de plus en plus par l'extrait que je vais continuer. La tristesse d'Hamlet & la singularité affectée de ses discours, le font passer pour fou aux yeux du Roi & de sa Mere. A la fin du III. Acte, ce Prince, dans un entretien qu'il a avec elle, lui reproche le crime qu'elle a commis

en des termes dont la violence épouvante cette Reine coupable : comme il la force de s'asseoir pour entendre ses reproches, & qu'elle est effrayée des transports dont il paroît agité, elle appelle à son aide Polonius, le Grand Chambellan, qui s'étoit caché derriere la tapisserie pour la secourir en cas de besoin. Hamlet le tue. L'Ombre reparoît dans cette Scene, & n'y fait pas grand effet.

Cette mort donne lieu à une sorte de Comédie qui occupe la plus grande partie du IV. Acte. Ophelie, fille de ce Seigneur, devient folle en apprenant sa mort. Elle est aimée d'Hamlet, mais si peu & d'une façon si singuliere, que ce n'est pas la peine d'en parler. La malheureuse Ophélie, à qui la tête a tourné, vient, en différentes Scenes, pour faire, dire & chanter mille extravagances. Elle finit par se noyer. Laërtes son Frere n'apprend pas plutôt la mort de Polonius qu'il se révolte contre le Roi qu'il en croit coupable. Claudius détourne le coup dont il se voit menacé, en lui apprenant que c'est

Hamlet qui a assassiné le Grand Chambellan. Le Roi conseille à Laërtes de s'en venger, ce que celui-ci lui promet, & qu'il exécute comme vous le verrez.

Le V. Acte commence par un Dialogue entre deux Fossoyeurs. L'un dit qu'Adam est le premier qui ait été de leur profession; l'autre veut savoir si Adam étoit Gentilhomme. Le premier demande quel est celui qui bâtit plus solidement qu'aucun Architecte; le second répond que c'est celui qui fait une potence ou qui creuse une fosse; après quelques autres propos de même espece, que je crois pouvoir me dispenser de rapporter, on passe à cette Scene si vantée par les Anglois, entre Hamlet & l'un des Fossoyeurs. Elle commence par de misérables plaisanteries de la part du Fossoyeur, & finit du côté d'Hamlet par des lieux communs de morale, sur la vanité des hommes & sur l'égalité que la mort rétablit entr'eux; le tout à l'occasion d'une tête de mort que le Fossoyeur dit être celle d'un nommé Yorick, un

fou du Roi, qu'Hamlet dans son enfance a beaucoup connu. Shakespear étoit un grand génie ; mais ce n'est pas dans cette Scene que j'en chercherois des preuves.

C'est dans cette fosse que doit être inhumé le corps de l'infortunée Ophélie. Les Prêtres & toute la suite du Convoi arrivent, & avec eux le Roi, la Reine & Hamlet. A peine le corps d'Ophélie est-il mis en terre, que son Frere saute dans la fosse ; Hamlet y saute après lui. On voit ce jeune Prince que l'on vient d'entendre un moment auparavant moraliser avec assez d'emphase, se colleter l'instant après avec Laërtes sur la biere même qui renferme le corps de sa Maîtresse.

J'aimois Ophélie, dit Hamlet ; *tout ce quarante mille Freres peuvent éprouver de tendresse, n'égaleroit pas mon amour. Que veux-tu faire pour elle ? Veux-tu pleurer ? Veux-tu te battre ? Veux-tu te déchirer toi-même ? Veux-tu jeûner ? Veux-tu manger un Crocodile ? Je ferai tout ce que tu feras*, &c.

Je paſſe le reſte de cet Acte comme inutile, pour venir à la cataſtrophe. Le moyen de faire périr Hamlet, que le Roi & le Fils de Polonius ont imaginé, c'eſt de lui propoſer un défi, où Laërtes, ſous prétexte de montrer ſon adreſſe, doit venger ſur le Prince la mort de Polonius ſon Pere. Le Roi feint d'avoir parié ſix Chevaux de Barbarie contre ſix Epées de France, qu'Hamlet auroit l'avantage dans un pareil combat. Le jeune Prince l'accepte. Toute la Cour s'aſſemble dans le lieu où ils doivent ſe diſputer l'honneur des Armes. On y dreſſe une Table que l'on couvre de vins de différentes eſpeces. Le Roi boit à la ſanté d'Hamlet. Il y a une Coupe empoiſonnée deſtinée pour ce Prince, dont la Reine boit par mégarde en voulant faire raiſon au Roi. Les Combattants s'eſcriment de leur mieux au bruit des Tambours & des Trompettes. Laërtes a une épée empoiſonnée dont il bleſſe Hamlet; le Prince qui l'ignore, vient à bout de la lui arracher, mais il ſe trouve

contraint de lui abandonner la ſienne. Par cet échange forcé des épées, Hamlet armé du fer empoiſonné, en bleſſe à ſon tour le Fils de Polonius. Celui-ci ſachant qu'il va périr, lui revele ſon attentat. *Hamlet, je t'ai tué. Aucune Médecine ne peut te ſauver. Tu n'as pas une demi-heure à vivre. Le Fer qui eſt dans ta main eſt empoiſonné. L'artifice criminel dont je me ſuis ſervi, eſt retombé ſur moi.... Ta Mere a bu le poiſon qui t'étoit préparé..... La parole me manque.... C'eſt le Roi plus que moi que tu dois accuſer de ta perte*, &c. Hamlet de cette même épée poignarde le Meurtrier de ſon Pere. Ils meurent tous les uns après les autres, le Théatre ſe trouve jonché de corps morts; & c'eſt à peu près ainſi que finiſſent pluſieurs autres Tragédies du même Auteur.

Je ne vous dirai pas combien de temps s'écoule pendant cette Piece. Shakeſpear lui-même n'en auroit pu rendre un compte bien exact. Je ne vous ai pas parlé d'un grand nombre de Scenes allongées ou étrangeres au

sujet. Ce Poëte a fait peu d'ouvrages dont il n'y ait les trois quarts à trancher (*).

Voilà, Monsieur, quelles sont des Tragédies qui se jouent encore tous les jours sur le Théatre de Londres

(*) „ Les Comédiens ont toujours cru faire „ l'éloge de Shakespear, en disant de lui, que dans „ ses Ouvrages, quelque chose qu'il ait écrit, il n'a „ jamais effacé une ligne. Lorsque je leur repon„ dois qu'il seroit à souhaiter qu'il en eut effacé „ mille, ils me soupçonnoient de malignité. Je ne „ me propose en rapportant ce fait, que de faire „ voir leur ignorance, qui choisissoit pour louer „ leur Ami, ce en quoi il étoit le plus répréhensible „ & de justifier ma propre candeur; car j'aimois „ moi-même cet Auteur, & personne aujourd'hui „ n'honore encore sa mémoire plus que moi. A la „ vérité, c'étoit un honnête homme, d'un caractere „ franc & d'un excellent naturel. Il avoit une belle „ imagination, de grandes idées, & une abondance „ d'expression à laquelle il se livroit avec tant de faci„ lité, que quelquesfois il eut été nécessaire de l'ar„ rêter. *Sufflaminandus erat*, comme Auguste le „ disoit d'Haterius. Son esprit étoit en son pouvoir, „ mais il est dommage qu'il n'ait pas su le régler. „ Au milieu des endroits les plus serieux il est „ tombé plusieurs fois dans des choses qui ne pou„ voient manquer de faire rire. C'est ainsi qu'après „ avoir fait dire à César par un de ses Personnages: „ *César, tu me fais tort*, il fait répondre à celui-ci: „ *César n'a jamais fait tort sans une juste cause*. „ Combien lui est-il échappé d'autres traits aussi „ ridicules? Mais il a racheté ses vices par ses „ vertus. Il y avoit toujours en lui plus à louer „ qu'a pardonner. „ *Explorata, or Discoveries*. BENJOHNSON, vol. IV.

&

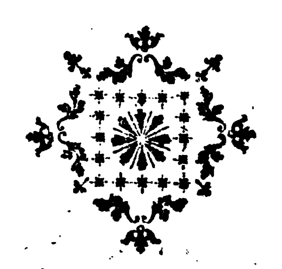
& qui en ſont l'honneur ; il eſt vrai qu'à cet égard les Anglois nous ont précédés, & que Shakeſpear a travaillé dans un temps où nous n'avions pas même de Théatre ; mais celui de nos Voiſins n'a fait depuis que de foibles progrès. Si les Pieces de leurs Auteurs modernes ſont plus régulieres, elles n'ont pas à beaucoup près, les mêmes beautés que celles de Shakeſpear. Il a ſu peindre toutes les paſſions, excepté celle de l'amour. S'il revolte par les petiteſſes qui lui ſont familieres, il étonne encore davantage par la ſublimité de ſon génie. Avec tous ſes défauts, c'eſt le plus grand Poëte que les Anglois aient eu dans la Tragédie. Mais eſt-il bien vrai qu'en cette partie nous devions aujourd'hui même les regarder comme nos Maîtres ? Eſt-il bien vrai qu'en quelque genre que ce ſoit nous ne puiſſions les égaler ?

Du moins il eſt certain que ſur notre Théatre, la Tragédie eſt ce qu'Ariſtote veut qu'elle ſoit, un Poëme pour les Rois, & je ne crains

pas d'avancer que, le plus ſouvent, la Tragédie Angloiſe n'eſt un Poëme que pour le Peuple.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LX.

A Monſieur DE BUFFON.

Des plaintes que l'on fait en Angleterre contre le Luxe; comment & en quoi il peut être avantageux ou nuiſible à un Etat.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

L'ANGLETERRE eſt le Pays où l'on déclame le plus contre le Luxe, & cela dans les lieux même que le Luxe, c'eſt-à-dire, le goût des choſes ſuperflues, a établis; je veux parler de ces Caffés où tant de gens oiſifs paſſent leur vie, & l'on parle beaucoup plus qu'on ne penſe. Cependant la plupart de ceux qui le condamnent par leurs diſcours, prouvent du moins, par leur conduite, qu'ils en aiment les effets.

Le Luxe aigrit la bile des mécontents, & les Auteurs de toute eſpece

& de tout rang, depuis les plus illuſtres juſqu'aux plus mercenaires, depuis M. Pope juſqu'aux Ecrivains du *Craft's-man* (*), tous ſe plaignent avec amertume de celui qui regne aujourd'hui à Londres.

Les uns embarraſſés à ſe procurer le néceſſaire, peut-être faute d'induſtrie, ou par la crainte du travail, voient à regret des gens plus heureux jouir de tous les avantages qui ſont la ſuite des richeſſes. Ils condamnent par envie ceux qu'ils n'ont pas le courage d'imiter. Les autres, dont l'orgueil veut tout aſſujettir à leur façon de penſer, traitent de ſuperflu tout ce qui l'eſt pour eux, & tous couvrent leur chagrin du prétexte ſpécieux de l'amour de la Patrie.

Sans être accoutumé au luxe de Paris, on peut être étonné de ces déclamations ; on cherche inutilement

(*) Milord Bolingbrooke, que le Docteur Swift appelle *le plus grand genie de l'Europe*, & M. Pulteney, le plus puiſſant adverſaire qu'ait M. Walpole à la Chambre des Communes, ont ſouvent travaillé à ce Journal politique ; des Auteurs qui n'étoient pas faits pour leur ſuccéder, s'en ſont mêlés depuis, & l'ont fait tomber dans le mépris.

ſur quoi elles peuvent être fondées, on ne s'apperçoit pas que les Anglois ſe piquent de briller ſoit dans leurs habits, ſoit dans leurs équipages; on trouve leurs meubles auſſi ſimples que des loix ſomptuaires pourroient le preſcrire. Les Dorures, les Glaces, les Bronzes, ſont des ornements qu'on ne trouve ici qu'en fort peu de Maiſons. Si les tables des Anglois ne ſont pas remarquables par la frugalité, elles le ſont du moins par la ſimplicité. En un mot, ce qu'en France nous appellons luxe, ne paroît pas être le vice ou la vertu de ce Pays-ci. Peut-être cependant ai-je tort de taxer de ſimplicité des tables où l'intempérance & la débauche ſont ſi communes. Je ferois mieux de dire que, ſans qu'il y regne la même délicateſſe qu'en France, elles ſont le principal objet du luxe de ce Pays-ci. Le petit nombre de Troupes que la Nation entretient, avec tant de regret, ne lui coutent ſi cher, que parce que l'Officier Anglois n'eſt pas, à beaucoup près, auſſi ſobre & auſſi tempérant qu'on

l'eſt en France, ſoit dans le Militaire, ſoit dans les autres Etats.

Ainſi tout eſt relatif; & ſi le faſte de Paris ne regne pas à Londres, on y donne dans d'autres eſpeces de ſuperflu. Il eſt même impoſſible que cela ſoit autrement. Les hommes par une émulation naturelle, dépenſent plus, à proportion qu'ils habitent des endroits plus peuplés. Seuls ils ſe négligent, ils s'abandonnent à une vie plus ſouvent groſſiere que ſimple, parce qu'ils n'ont devant les yeux aucun objet qui aiguillonne leur amour propre. Il faut trop de vertu pour renoncer aux avantages que les richeſſes donnent ſur les autres. On ne les poſſede point indifféremment. Les uns les accumulent par une folle cupidité, les autres les prodiguent par une vanité ridicule. A voir les hommes toujours donner dans les excès, il ſemble qu'ils n'aient que le choix des vices.

Eſt-ce aux Anglois, à ce Peuple ſi philoſophe & ſi peu ſoumis aux préjugés à déclamer contre le luxe? En

plus d'un endroit il paroît le pere du travail & de l'induſtrie. Chez eux on peut le regarder comme le ſoutien de leur Commerce. Vous, Monſieur, qui connoiſſez les fondements de nos vertus & de nos vices, vous ſavez que les hommes affranchis des beſoins, ne travaillent que pour ſatisfaire les différentes cupidités de leur amour-propre. Bornez-les au néceſſaire, vous découragez l'induſtrie, vous faites tomber les Arts, vous changez les mœurs, en un mot, vous réduiſez preſque les hommes à la condition des Sauvages. Alors ce n'eſt pas la peine de s'unir en ſociété & de bâtir des Villes. Nous n'avons qu'à aller vivre dans les Forêts. Le luxe a ſes inconvénients, ſans doute; les richeſſes tournent la tête à la plupart des hommes. L'un veut habiter des Palais ſomptueux, l'autre veut briller par ſes équipages, mais les différents Ouvriers que leur vanité emploie, profitent de leur folie. Les vices des uns tournent à l'avantage des autres. Quelques particuliers imprudents qui ſe ruinent,

en enrichiſſent beaucoup d'autres plus ſages & plus utiles à l'Etat, puiſqu'ils travaillent.

Le chagrin des Déclamateurs Anglois ne leur permet pas de faire attention à la liaiſon intime qu'il y a entre le commerce, qui leur eſt ſi avantageux; & le luxe, qu'ils condamnent avec tant de ſévérité. Que vont chercher leurs nombreux vaiſſeaux aux deux extrémités de la Terre, que les objets du luxe? Vouloir que les Anglois ſe contentent de les communiquer aux autres Nations, ſans jouir eux-mêmes des fruits de leur commerce, c'eſt exiger tout à la fois une choſe injuſte & impoſſible. Je ſais que l'on pourroit m'alléguer l'exemple de quelques-uns de nos voiſins, mais on auroit tort d'en rien conclure; ce qui eſt praticable pour une Nation, ne l'eſt pas pour une autre. La nature du Gouvernement opere ces différences. D'ailleurs ce n'eſt pas toujours par tempérance que les hommes ſe retiennent, l'on auroit tort de louer en eux comme ſageſſe ce qui ſouvent

n'eſt que l'effet de leur attachement au plus ſordide intérêt.

Le luxe inconteſtablement eſt dangereux pour un petit Etat privé des avantages du Commerce, & qui n'a de reſſources que ſon économie. Geneve ne pourroit ſubſiſter ſans les Loix ſòmptuaires qui y ſont en vigueur. Mais il peut rendre plus riche une Nation auſſi puiſſante & auſſi peuplée que la nôtre, parce qu'il la rendra plus induſtrieuſe & plus commerçante. Elle a été longtemps à ne produire que des Soldats: depuis qu'avec les autres Nations de l'Europe elle a partagé les richeſſes du Nouveau Monde, elle a cultivé les Sciences & les Arts, elle a produit de grands hommes dans tous les genres.

Non-ſeulement le luxe favoriſe le Commerce, il contribue encore, ainſi que les Anglois l'éprouvent eux-mêmes, à faire fleurir les Arts & les manufactures, ſource de richeſſes plus abondante que les mines d'or. Les Peuples qui les poſſedent ne ſont pas les plus puiſſants;

ils font obligés de le livrer eux-mêmes à ceux des Pays où la Terre n'enferme que des mines de fer. Les Peuples de l'Europe, que ce métal, pour qui l'on fait tout, & par qui l'on fait tout, enrichit le plus, font ceux qui favent le mieux lui donner les différentes formes auxquelles la vanité des hommes l'a destiné. Un marc d'or fait fouvent plus que doubler de valeur, en paffant par les mains de Germain. Quel prix n'acquierent pas aux Gobelins & à Beauvais les laines que nous achetons de l'Angleterre & de l'Efpagne?

Dans un Pays où les terres font cultivées, plus il y aura de Manufactures, plus il aura d'avantage dans le commerce avec fes Voifins. Tous les hommes aiment le fuperflu, parce que tous les hommes font vains. Combien la France ne retire-t-elle pas de fes Etoffes de Soie, de fes Galons, de fes Modes & de toutes les nouveautés que le luxe y produit tous les ans? Il femble que nous ne les adoptions que pour faire donner nos Voifins dans le piége. *C'eft*, dit un

Auteur qui a écrit depuis peu sur le Commerce d'Angleterre, *un trait de politique dans les François, que de tenir les Anglois dans leur dépendance pour les Modes. Quelque peu d'attention que certaines gens fassent à cet abus, il nous en coute tous les ans plusieurs millions, & il diminue sensiblement notre Commerce avec les Nations étrangeres* (*). Autant nous serions blâmables de trop estimer notre supériorité dans un genre si frivole, autant aurions-nous tort de la négliger. Quelques efforts que fassent les Anglois pour en prévénir l'effet, tant que nous encouragerons les Arts, ils nous paieront le même tribut. La folie des particuliers est toujours plus forte que la politique des Chefs.

On déclame en Angleterre contre le luxe, & l'on prêche la sédition! Quelle inconséquence dans un Peuple si raisonnable! Un Etat est plus ruiné dans un jour par les horreurs des Guerres Civiles, qu'il ne peut l'être

(*) JOSHUAGEE. Traité du Commerce & de la Navigation de la Grande-Bretagne.

en tout un siecle par les excès du luxe. C'est un mal que les richesses & l'abondance entraînent à leur suite, & dont l'absence en seroit peut-être encore un plus grand.

Les Auteurs de ces plaintes continuelles, devroient songer que toutes les choses qui ne sont pas absolument nécessaires, peuvent être regardées comme luxe, sur-tout lorsqu'elles sont consommées dans un Etat qui ne les produit pas. Sur ce pied-là, ils devroient interdire le vin à leurs Compatriotes, c'est une conséquence de leurs principes. En tout cas, il est sûr que les Anglois seroient moins sujets à cette sorte de luxe, s'ils étoient plus adonnés à celui que ces Déclamateurs leur reprochent avec tant de véhémence. Mais tel croit qu'il est contraire au bien de son Pays d'y porter des habits brodés, qui ne se doute pas que la consommation de l'Eau des Barbades qui s'y fait, est d'une conséquence sûrement plus dangereuse. Le vice qui nous plaît, ne nous paroît qu'un goût permis ; le

goût qui n'eſt pas le nôtre, nous le nommons vice.

La différence des conditions, des tempéraments & des affections des hommes, fait qu'il eſt impoſſible de décider ce qui eſt véritablement luxe ou frugalité dans les particuliers, & de preſcrire les limites exactes de l'un & de l'autre. La raiſon veut qu'il ſoit permis aux uns de dépenſer plus qu'aux autres : tout ce que l'on peut dire ſur ce ſujet, c'eſt que cette liberté ne doit pas s'étendre au point de faire paſſer à l'Etranger le fonds du Tréſor public de la Nation. Il ſe peut que trop de goût pour le ſuperflu & les néceſſités imaginaires l'entraînent dans tous les inconvénients qui ſuivent un luxe ſans bornes ; mais ce ſeroit une frugalité mal entendue, que celle qui arrêteroit tout commerce qui ſe peut faire par un échange de *Marchandiſes*. Si les Anglois ne prennent pas des nôtres, peuvent-ils raiſonnablement eſperer que nous en recevrons des leurs ? N'eſt-il pas des Pays où ils ne peuvent abſolument trafiquer qu'en

échangeant ce que leur Isle & leurs Colonies leur fournissent, contre les productions du climat de leurs Voisins ?

Il n'est point toujours vrai que la sobriété produise l'abondance. Je suppose que dans un grand Etat le Gouvernement parvint tout-à-coup à forcer chaque Citoyen de dépenser moitié moins pour sa table, pour ses habits, &c. Cette épargne pourroit demeurer en pure perte à la Société. On ne la pourroit porter à l'Etranger, qui n'auroit aucun besoin de cette augmentation. Le Commerce ne se fait que par des échanges. Il y faut donner & recevoir.

Il faut avouer que sur le chapitre du luxe, il se trouve une espece de contradiction entre la Morale & la Politique. (Et combien est-il difficile de les accorder sur tant d'autres articles !) Autant l'une, en de certains cas, paroît intéressée à l'encourager, autant l'autre l'est en effet toujours à le proscrire. On ne peut nier qu'il ne contribue à la corruption des

mœurs. Mais dans un Etat où les richesses abondent, si ce n'est pas un mal nécessaire, c'en est du moins un presque inévitable. Les Loix somptuaires en changent plutôt l'espece, qu'elles n'en corrigent les excès. Que doivent faire à cet égard ceux qui sont à la tête d'un Gouvernement ? Imiter la sagesse de l'Auteur de la Nature, qui sait tirer le bien général du mal particulier.

Ce n'est point justifier les vices des particuliers, que de les faire contribuer, autant qu'il est possible, à l'avantage public. Les Avares font plus de tort à la Société en tenant leur or renfermé dans leurs coffres, que les Dissipateurs qui sacrifient tout à leurs caprices ; cependant ceux-ci ne sont pas moins répréhensibles : car l'un & l'autre défaut, en ne les considérant que dans leurs principes, & point dans leurs effets, sont également vicieux. Si les enfants de ceux qui ont fait des fortunes considérables, se ruinent aussi ridiculement que leurs Peres se sont enrichis honteusement, ce n'est un

malheur que pour eux, ou plutôt c'eſt une eſpece de reſtitution qu'ils font à la Société. Lorſque la Morale fait des efforts inutiles pour rendre les hommes plus ſages, la Politique doit du moins s'appliquer à tirer parti de leur folie.

Nous avons, nous autres François, une très-grande obligation au luxe : un de nos Auteurs (*) a très-bien remarqué que parmi nous il a banni des Villes & de l'Armée l'ivrognerie, autrefois ſi commune, & qu'elle ſemble s'être retirée dans les Campagnes, ou il n'eſt pas encore arrivé.

Ici tout juſtifie ſes obſervations : comme le luxe n'a pas fait les mêmes progrès à Londres qu'à Paris, l'ivrognerie y regne encore en toutes ſortes d'états : dans les Villes de Province d'Angleterre, elle eſt preſque générale. N'eſt-ce pas à la honte des deux Univerſités, qu'on y apprend autant à fumer & à boire, qu'à entendre le Grec & le Latin ? On ne ſait encore laquelle des deux forme

(*) M. Melon. Eſſai ſur le Commerce.

de meilleurs humanistes, ou de plus grands buveurs.

Cependant tous les Auteurs Anglois parlent contre le luxe, la bonne chere & la Cuisine Françoise ; & presque aucun contre le Cabaret, les vins de France & la débauche. Celui qui a un bon Cuisinier, est en butte aux traits de la Satyre ; mais on ne fait pas le moindre reproche à celui qui fait profession de s'enivrer tous les jours de sa vie. Le premier néanmoins n'est peut-être responsable que d'un ridicule ; celui-ci est coupable d'un vice réel. Du moins pourquoi ne pas traiter l'un comme l'autre ? Pourquoi des acceptions de vices ? On doit condamner également tout ce qui est également contraire à l'honnêteté des mœurs. Si en Espagne on ne boit pas, c'est que le deshonneur, qui accompagne l'ivresse en ce Pays-là, est un motif suffisant pour réfréner l'amour du vin. En Angleterre on se livre publiquement à une passion, dont ceux qui sont faits pour donner l'exemple ne rougissent pas eux-mêmes.

M. Addiſſon dit dans une des feuilles de ſon Spectateur, qu'il voudroit que le Parlement donnât un Acte, pour empêcher l'entrée des rubans de France en l'Angleterre ; peut-être qu'en interdiſant abſolument celle de nos vins de Bordeaux, on rendroit un ſervice plus eſſentiel à la Nation. Nos modes & toutes nos bagatelles font ſortir beaucoup moins d'argent de ce Royaume, & ne lui portent pas autant de préjudice que nos vins & nos eaux-de-vie.

Un homme de condition, ce me ſemble, a meilleure grace à fréquenter le Spectacle que le Cabaret. On remarque ici, que ceux à qui l'on reproche le plus le luxe, ſont les plus ſobres. Nos Officiers François, que l'on voit au premier ſignal quitter avec tant d'ardeur l'oiſiveté & les délices de Paris pour s'expoſer aux fatigues & affronter les périls de la guerre, ont juſqu'ici aſſez bien prouvé que le luxe n'amollit pas. Mais perſonne ne peut douter que le vin n'abrutiſſe, en ce Pays-ci ſurtout où ſouvent un Anglois eſt uſé

à trente ans, & tout-à-fait abruti à quarante.

La plûpart des François sacrifient tout au plaisir, excepté leur honneur : il semble que les conjonctures changent leur caractere : voluptueux & paresseux dans la paix, on les retrouve actifs & infatigables à la guerre. Cette Jeunesse qui à Paris révolte si souvent par ses ridicules, sous la tente n'est occupée que de ses devoirs. Peut-être est-il vrai qu'un Peuple guerrier aime l'oisiveté, & qu'il préfére le danger au travail. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a vu le luxe, qui semble n'inspirer que la mollesse, s'accorder avec la bravoure. César avoit coutume de dire que ses Soldats se battoient, même lorsqu'ils étoient parfumés. Les François d'aujourd'hui ressemblent encore aux Gaulois de ce temps-là. Les hommes ne sont qu'un amas de contradictions. On en a vu allier les petitesses du Sexe le plus foible, aux vertus les plus éminentes de l'autre Sexe. Au rapport de Plutarque, Suréna, Général des

Parthes, & le plus vaillant homme de leur Nation, se fardoit le visage. On ne peut pourtant nier qu'en général le luxe ne soit très-dangereux dans une Armée : il donne aux Ennemis des avantages, dont les nôtres n'ont que trop souvent profité. C'est à la sagesse des Chefs à en réprimer les excès, & à maintenir à cet égard toute la sévérité de la discipline militaire.

Je finirai cette Lettre, Monsieur, par vous conter ce qui m'est arrivé ce matin. Un Anglois que j'ai connu en France, m'est venu voir ; c'est un esprit aussi chagrin que bien intentionné pour sa Patrie. Il m'a longtemps entretenu des malheurs de sa Nation ; & comme je le reconduisois, il a apperçu une Caisse dans l'Anti-Chambre ; il a voulu savoir ce que c'étoit. On lui a repondu que c'étoient des Confitures nouvellement arrivées de France. Il est aussi-tôt entré en fureur. Quelle honte, m'a-t-il dit, & pourquoi, faut-il que Milord * * * ait des Confitures de France sur sa table, tandis que son

Pere, qui étoit aussi grand Seigneur que lui, mangeoit du bœuf salé & des choux! Des Confitures de France! Ah, Monsieur, quel luxe! L'Angleterre est perdue!

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXI.

A Monsieur DU CLOS.

De la trop grande liberté avec laquelle les femmes vivent aujourdhui en France, & de leur influence sur les mœurs des hommes.

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

AU lieu de vous communiquer quelques Remarques sur les mœurs de ce Pays-ci, je vous envoie la copie d'une Lettre sur les nôtres, que le Duc de R** a reçue depuis peu de Paris. Celui qui en est l'Auteur, y fait assez sentir les inconvénients qu'entraînent ceux de nos usages qu'il condamne, mais il ne dit pas un mot des avantages qui en résultent, & cela seul doit le rendre suspect. Un esprit judicieux & équitable pese le pour & le contre. En tout il y a des compensations à faire. Nos mœurs sont moins simples que ne l'étoient celles de nos Peres,

mais elles sont plus douces. Les femmes en France ne sont pas aussi réservées qu'en Angleterre, mais elles sont plus amusantes. Les unes par leur mal-adresse ont le défaut de rendre la vertu même rebutante ; les autres plus attrayantes, ont l'art, souvent pernicieux, de faire paroître le vice aimable. D'ailleurs j'en appelle à vous, Monsieur, qui avez si bien peint les Coquettes ; il s'en faut beaucoup que toutes les Françoises le soient, comme cet Anglois l'insinue. Les traits heureux qui caractérisent Madame de Selves n'ont si fort réussi, que parce que vous les avez pris dans la Nature ; ceux qui ne l'y ont pas reconnue connoissent mal les femmes, j'ajoute qu'ils connoissent mal les hommes ; il en est peu, de ceux qui paroissent donner tout au caprice, qui ne se laissent subjuguer par la raison, quand elle se présente à eux revêtue de tous les charmes dont vous avez su l'habiller. Auprès des libertins même, le vice n'est jamais si dangereux que lorsque pour les séduire il prend le masque de la vertu.

Eſt-il étonnant que nous autres François, nous regardions comme l'ame de la Société, celui des deux Sexes qui par les graces dont le Ciel l'a doué, contribue le plus à la rendre agréable ? C'eſt à la maniere dont nous vivons avec les femmes que nous devons cette politeſſe que nos voiſins font gloire d'imiter, & qui n'eſt condamnée que par ceux qui font des efforts inutiles pour y atteindre.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE

*De M. P**. à M. le Duc de R**.*

MILORD,

IL me paroît ſingulier que la Nation la plus galante de l'Europe ; ſoit celle dont les Loix ſont les plus injurieuſes au Sexe, & que le Pays qui a refuſé aux femmes le droit de régner, ſoit cependant celui où elles exercent le plus d'empire ſur les hommes : depuis long-temps, elles en ont un, en France, ſi puiſſant, que je ne comprends pas qu'elles y aient laiſſé ſubſiſter la Loi Salique. Il s'en faut beaucoup que nous ſoyions en Angleterre auſſi attentifs à maintenir nos privileges, que les femmes le ſont ici à étendre les leurs. Elles y ſont parvenues à réduire les hommes à la dépendance la plus ſoumiſe à leur égard. Le mariage, chez les François, n'eſt qu'une cérémonie qui affranchit le Sexe du joug des bienſéances, & donne le privilege de

tout faire à celles qui ont les inclinations assez corrompues pour tout oser.

Ce n'est pas que les Loix aient changé ; les droits des Maris sont encore à peu près les mêmes à Paris qu'à Londres, mais on ne peut ici les faire valoir sans se couvrir d'un ridicule, qui fait plus de tort que le déshonneur; les prérogatives du Sexe établies par la coutume parlent plus haut que de vieilles Ordonnances du Royaume & d'anciens Arrêts des Parlements, qui ne sont plus connus que de quelques Jurisconsultes. Les femmes dans tous les Pays se plaignent de ce que les hommes ont fait les Loix, mais ce n'est qu'en France qu'elles font les mœurs, auxquelles les Loix même sont obligées de céder. Celles qui ont du penchant à la Galanterie ne se marient, que pour avoir le droit de tenir une maison ouverte, où ceux qu'elles épousent sont moins bien reçus que les Etrangers. L'unique moyen d'entretenir la paix dans le ménage est de se laisser, de part & d'autre, une liberté entiere, &

de n'avoir aucun commerce ensemble. Madame, qui passe la nuit à jouer, se couche trop tard pour pouvoir dîner avec Monsieur. D'un autre côté, les affaires obligent Monsieur de se lever trop matin, pour qu'il puisse être du souper de Madame; ainsi, chacun a ses sociétés & ses allures différentes. Vingt jeunes gens du bel air, qui viennent régulierement tous les soirs faire leur cour à la Maîtresse de la maison, ne savent souvent pas comment est fait le Maître. Le rôle, de celui qui veut en être connu, est encore plus embarrassant : à ces tables, où on le trouve toujours de trop, on lui fait avaler quelquefois de fâcheuses pillules; il en est quitte à bon marché, lorsque ceux qui content des douceurs à sa chere moitié veulent bien le laisser tranquille.

» *Et qu'alors* sous le nom de Mari de
„ Madame
„ Monsieur est comme un Saint, que pas
» un ne réclame.

Les femmes, dans le monde, jouent le premier rôle; sans être galant de

professﬁon, il eſt vrai qu'on ne cherche qu'elles, quelque part où l'on aille; & que l'on ne voit qu'elles, quelque part où l'on ſoit. Elles ſont en France le centre unique, & le premier mobile de toutes les Sociétés.

Je fus ſouper hier chez Madame De**; ſi une de ſes amies ne fût arrivée à l'heure où l'on alloit ſervir, elle auroit tenu ſeule une table où nous nous trouvâmes dix hommes. Je demandai des nouvelles du Mari; j'appris que pendant ce temps-là, il en tenoit une autre dans un réduit hors de Paris, où ſans raſſembler autant de monde, il dépenſoit beaucoup davantage.

Ce qui m'a paru ſi extraordinaire, eſt ici une choſe toute commune. Une Françoiſe eſt moins embarraſſée au milieu de douze hommes qu'elle ne connoît pas, qu'une Angloiſe à recevoir la viſite d'un voiſin ou d'un ami de la maiſon. Vous ſentez combien il eſt impoſſible qu'avec tant de liberté les femmes conſervent la modeſtie, la premiere vertu de leur Sexe; auſſi eſt-elle de toutes la plus

ignorée en France, & c'eſt le moindre mal que puiſſe opérer un pareil renverſement de mœurs.

J'avois à côté de moi un jeune homme poudré, friſé, ambré, que je reconnus pour être de robe, autant à la fadeur de ſes propos, qu'à l'air empeſé de toute ſa perſonne. On n'eſt pas huit jours ici ſans apprendre à diſtinguer ceux de cet état à ces deux traits caractériſtiques. Quoique celui-ci me parût ſe bien porter, il ne but pas une goutte de vin dans tout le repas, & prétendit que ſa ſanté l'avoit obligé de ſe mettre à l'eau. C'eſt ici l'uſage des jeunes gens du bel air. Autant les nôtres ſe livrent aux débauches les plus exceſſives, autant ceux-ci affectent le régime le plus régulier. Telle eſt la force de l'exemple ſur une Nation à qui l'on reproche depuis long-temps d'être un peu moutonniere. C'eſt par raiſon que les gens ſenſés ſe ſoumettent aux extravagances de l'uſage, c'eſt par folie que les jeunes gens paroiſſent raiſonnables. Ainſi, par imitation pure & contre leur propre goût,

les uns affectent un vice qui plaît ; les autres imitent du moins une vertu qui est en crédit.

Il y a trente ans qu'à Paris une femme, le verre de Champagne à la main, n'en paroissoit que plus aimable ; aujourd'hui les gens, même à plumet, font gloire d'être des buveurs d'eau. Le cabaret, où l'on alloit alors & que les beaux Esprits du temps ont si souvent & si agréablement chanté, n'est plus fréquenté que par le peuple: on s'en apperçoit au ton des Chansonniers modernes, ils ne paroissent inspirés que par l'Apollon de la Halle.

Les femmes, pour détacher les hommes de l'habitude du cabaret, leur en ont fait retrouver dans la Société presque toute la liberté, elles ne se sont pas bornées à les affranchir d'un tas de cérémonies inutiles, elles les ont dispensés de beaucoup d'articles que l'on a regardés en tout temps comme essentiels à l'honnêteté publique. On porte aujourd'hui en France la maniere de vivre avec le Sexe à un point d'indécence dont ailleurs on n'a pas même d'idée. La Langue

ſe corrompt, & commence à participer à la licence des mœurs, le Dictionnaire de la galanterie a changé : on ne dit plus *aimer*, on dit *avoir* une femme ; expreſſion qui, toute ſinguliere qu'elle eſt, annonce du moins le peu de cas que l'on fait de toutes celles dont on peut parler ainſi. En effet, on n'aime point cette femme, célebre par ſa beauté & par ſes talents, avec laquelle on vit : on ne *l'a* que parce qu'on eſt riche, & que le bon air eſt d'en *avoir* une qui ne ſoit pas la ſienne, mais que l'on n'eſt pas plus obligé d'aimer que ſi elle l'étoit. Ce n'eſt même pas toujours ni la plus belle, ni la plus aimable que l'on choiſit, c'eſt celle qui fait le plus de bruit ; de ſon côté dans les dépenſes qu'on fait pour elle, on cherche moins à ſe l'attacher qu'à faire auſſi parler de ſoi. Le cœur n'entre pour rien dans un grand nombre de ces habitudes déréglées. Il faut pourtant qu'on y trouve du plaiſir, ſans quoi, tant de gens qui ne ſont pas totalement dépourvus de raiſon, ne feroient pas un ſi mauvais

usage de leur loisir & de leurs richesses. Quelle est donc cette sorte de plaisir : celui qu'un François préfére à tout autre : un plaisir de vanité. On veut avoir quelqu'un à qui l'on puisse tous les jours parler de soi, de ses bonnes qualités, de son esprit, de son mérite, & si l'on n'en a pas d'autre, du moins de ses richesses ou de sa naissance. On veut avoir quelqu'un avec qui l'on ne soit pas obligé de gêner son humeur ou son caractere, c'est-à-dire, avec qui l'on ne risque rien à être haut, dur, grossier ou brutal. Dans une Nation où la politesse est aussi essentielle que chez les François, il faut renoncer au monde, ou s'y contraindre. C'est ici le Pays des égards ; on n'y manque pas impunément. L'homme fier, qui se persuade aisément & que tout lui est dû & qu'il ne doit rien aux autres, se trouve réduit à chercher une Compagnie où l'on soit obligé de supporter sa morgue & son orgueil. C'est pour cela que parmi ceux qui ont tant de hauteur, il s'en trouve qui, même avec de l'esprit, ne se plaisent

plaiſent qu'au milieu de leurs valets, ou de ces bas complaiſants, dont l'eſpece eſt encore plus mépriſable.

Parmi les gens du monde il en eſt encore qui ont cette manie des talents, aujourd'hui ſi contagieuſe en France, & qui n'ont pas toujours de quoi juſtifier leurs prétentions. Ceux-ci ſont bien-aiſe de s'aſſurer, au moins, une maiſon où ils puiſſent réciter ces petits Vers ſans eſprit, ou ces longs Ouvrages ſans imagination & ſans ſtyle, qui amuſent leur oiſiveté & entretiennent leur amour-propre, ils ne peuvent eſpérer ces complaiſances journalieres que d'une perſonne qu'ils paient ou par l'argent qu'ils lui donnent, ou par l'honneur qu'ils lui font pour entendre continuellement le récit & les éloges qu'ils font eux-mêmes de leurs propres productions.

Combien de gens d'un certain âge paſſent pour libertins, qui n'ont que le regret inutile de ne pouvoir plus l'être, & qui ne ſont réellement que vains & déſœuvrés ? Quelque argent qu'ils dépenſent dans ces petits

ménages où ils ſcandaliſent tout un quartier, ils ne peuvent ſe flatter de ſe faire aimer de la beauté qu'ils y tiennent renfermée, mais ils y ſont obéis, ſervis, écoutés & loués du matin juſqu'au ſoir. A force d'argent ils parviennent à faire reſpecter leurs ridicules & encenſer leurs caprices, de ſemblables commerces, ſoutenus d'un côté par la vanité & de l'autre par l'intérêt, n'ont que l'extérieur de la galanterie. Qu'ils paroîtroient triſtes & humiliants à qui oſeroit en pénétrer l'intérieur. D'une part, à quelles complaiſances, à quelles baſſeſſes ne faut-il pas avoir recours pour flatter la vanité de ceux dont on ne peut toucher le cœur? De l'autre, quel tort ne fait-on pas à ſa réputation & à ſa fortune? Et pourquoi? Pour avoir le privilege d'ennuyer journellement un objet pour qui l'on ne reſſent & à qui l'on ne peut inſpirer ni amour ni eſtime. Je n'ai garde d'achever l'eſquiſſe d'un tableau dont les détails ne révoltent pas moins la raiſon qu'ils bleſſent l'honnêteté. On n'eſt que trop fondé

à murmurer contre la prospérité du vice, mais si l'on connoissoit mieux toutes les sortes de peines qui y sont attachées, dans ceux même qui paroissent le plus heureux, on le trouveroit plus souvent puni que récompensé.

Qu'il me soit permis de remarquer, à l'avantage de notre Nation, que ces commerces scandaleux sont infiniment plus rares à Londres qu'à Paris, qu'ils sont même totalement ignorés dans nos Provinces. Je ne dirai pas pour cela que nos mœurs soient plus pures, mais j'ose assurer qu'elles sont plus raisonnables. On ne trouve que trop d'exemples parmi nous, des passions les plus violentes; mais on n'y connut jamais cette fausse galanterie, dont on ne contracte le ridicule que par air. De pareils travers font plus de tort à la raison que des foiblesses auxquelles l'humanité est naturellement sujette. Un Anglois, à moins qu'une femme ne lui ait inspiré une véritable passion, ne fera sûrement pas la folie de se ruiner avec elle. A supposer que la hauteur

qu'on nous reproche, ne le céde en rien à la vanité dont nous accuſons les François, toujours eſt-il vrai qu'elle eſt moins exigeante, & par conſéquent moins incommode à la Société. Notre amour-propre n'a pas beſoin qu'on le flatte ; il ſe ſuffit à lui-même, & peut-être eſt-ce ſans y rien perdre. Dans cette admiration tranquille & réfléchie d'un mérite qu'on ſe ſuppoſe, ou qu'on exagere, on ſe donne plus qu'on ne recevroit des autres. Il eſt des hommes qui portent la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, à un point où la flatterie la plus outrée auroit peine d'arriver. Je dois ajouter, que l'Anglois, qui de ſa nature parle beaucoup moins que le François, n'attache pas le même plaiſir à ſe faire écouter, & conſéquemment n'a pas les mêmes raiſons pour le payer auſſi cher qu'en ce pays-ci. Parmi nos Comtes & nos Barons vous en connoiſſez, ainſi que moi, qui ſans beaucoup de talent ne laiſſent pas d'avoir la démangeaiſon du bel eſprit, mais du moins ce n'eſt qu'au cabaret qu'ils produiſent

les fruits de leurs veilles, & le *Claret* a la vertu de rendre plus ſupportable l'ennui qu'on peut éprouver à de pareilles lectures. Enfin dans nos goûts comme dans nos plaiſirs, nous conſultons davantage la Nature, & nous ne ſommes pas auſſi ſoumis que nos Voiſins à l'empire extravagant de la Mode.

A Paris, où le caprice décide de tout, on quitte la Ville pour habiter les Fauxbourgs, on boit, on mange, on eſt ſobre ou intempérant ; on va même juſqu'à ſe porter bien ou mal ſuivant que l'uſage le preſcrit. Il n'eſt plus du bon air d'avoir une ſanté vigoureuſe, un tempérament robuſte : on paroîtroit trop Bourgeois. Depuis pluſieurs années, les eſtomacs délabrés ſont à la mode. S'en vanter, eſt une façon modeſte d'apprendre aux autres qu'on s'eſt diſtingué dans la carriere de la galanterie ; celui même qui n'y eſt jamais entré, a la ſotte vanité d'aſpirer à cette réputation.

Il faut avouer que la chere qui ſe ſert aux tables de ceux qui donnent le ton, eſt faite pour des eſtomacs

mal conſtitués. Les viandes ſolides en ſont proſcrites ; on n'y veut que des mets qui puiſſent flatter des appétits malades, & qui ſoient d'une digeſtion facile. Lorſque j'ai voulu parler du cas que l'on fait parmi nous d'un aloyau, on a ri de la groſſiéreté de notre goût. J'ai appris que le rôt n'eſt plus guere d'uſage que chez le Bourgeois, & qu'on ne ſert plus d'éclanches que dans la Province. On ne veut aujourd'hui, aux tables délicates de Paris, que des entrées fines & des entremets légers. Les mets que l'on y ſert, reſſemblent aux propos qui s'y tiennent. Le ſolide en eſt banni. Ce ne ſont que des ſuperficies agréables.

Les François vantent beaucoup leur cuiſine moderne ; elle a fait même quelques Proſélytes en Angleterre, mais ce n'eſt que ſur les lieux que l'on en peut bien connoître toute la délicateſſe ; je ſuis moi-même encore trop accoutumé à la ſimplicité de la nôtre, pour eſtimer celle des François autant qu'elle mérite peut-être qu'on l'eſtime. Je n'ai pour cela

ni le goût aſſez fin, ni les lumieres aſſez étendues.

Je dois l'avouer à ma honte, j'ai mal profité & de la lecture des Ouvrages les plus eſtimés ſur cette matiere, & des ſoins que quelques gens, dont la ſupérioriorité en ce genre eſt reconnue, ont pris pour me former le goût. J'en ai vu quelques-uns préſider à des examens de Cuiſiniers en réputation ; c'eſt un ſpectacle digne de la curioſité d'un Etranger. Les François apportent à ces ſortes d'actes une attention qu'ils ne donnent pas toujours aux choſes les plus importants. (*) L'Eſſai d'un Cuiſinier eſt pour eux une affaire capitale. Il eſt à Paris des eſpeces de Jurés Experts en bonne-chere, que l'on a ſoin d'y appeller, & ſur la déciſion deſquels ſe reglent tous ceux qui veulent paſſer pour faire une chere délicate.

Ces Arbitres des élégances de la

(*) *Ils ſont prêts à dire leur ſentiment avec autant de franchiſe que les amis Commenſaux diſent le leur ſur un Cuiſinier que le Maître eſſaie ; ce n'eſt pas le moins équitable des jugements de notre Pays.* L'Abbé du Bos.

table font difficiles ; pour obtenir leur approbation, ce n'eſt pas aſſez de ſatisfaire le goût, il faut, de plus, poſſéder le talent de charmer, de ſurprendre, & même de tromper les yeux. La Cuiſine moderne eſt une ſorte de Chymie dont le grand art conſiſte dans une tranſmutation ingénieuſe qui rende méconnoiſſables les objets les plus familiers. L'Auteur d'une Piece que j'ai vu jouer la ſemaine paſſée en a fait la remarque ; à ces repas élégants

Il faut être ſorcier pour ſavoir ce qu'on mange.

J'aurois ſoupçonné de l'économie dans la réforme qui s'eſt faite depuis peu aux tables de Paris, ſi quelques-uns de ces Docteurs ne m'avoient aſſuré que le plat, qui me paroiſſoit le plus ſimple & que j'aimois le moins, coûtoit ſouvent plus aujourd'hui qu'un repas entier il y a cinquante ans. Les François ont emprunté des anciens Romains ce faſte nouveau, dont l'art conſiſte à dépenſer beaucoup ſans qu'il y paroiſſe. J'avoue qu'à cet égard les Cuiſiniers

François ſont les premiers hommes du monde. Cette frugalité élégante, comparée à l'abondance ſimple qui regne à nos tables, n'offre à mes yeux qu'un air d'épargne, qui m'étonne toujours. J'ai beſoin & de réflexions & de confiance en ce qu'on me dit, pour être bien convaincu que cette parcimonie apparente eſt une profuſion cachée. Il eſt vrai qu'on y ſert grand nombre de plats; mais communément il n'y a rien dedans.

Ce ſont les femmes, Milord, qui ont introduit ici ces rafinements dans la cuiſine, & ces changements dans les uſages. Ce ſont elles qui, pour leur intérêt, ſont parvenues à ſubſtituer à ces agréables débauchés dont la mémoire eſt encore récente, les Petits-Maîtres modernes; qui, malgré la ſuffiſance de leurs airs, ne ſont pas moins inſipides que l'eau à laquelle la plupart ſe ſont voués. Les femmes, en France, ont trop d'influence ſur les mœurs; les réformant à quelques égards, elles les ont peut-être corrompues à d'autres. Il eſt à

craindre qu'en rendant les jeunes gens plus ſobres, elles ne les aient auſſi rendu plus effeminés. Un vice, ſans qu'on s'en apperçoive, prend la place d'un autre. Telle eſt la nature de l'homme ; on la change, on ne la corrige pas.

Je ſuis, MILORD, &c.



LETTRE LXII.

A Monſieur FRERET.

De ce qu'en France on néglige trop aujourd'hui l'étude du Grec & du Latin, & de ce qu'en conſéquence il y a moins de vrais Savants qu'en Angleterre. De l'influence de la mode ſur les Sciences mêmes. De l'Anglois qui eſt mis à préſent en France au rang des Langues ſavantes.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

JE vous ai envoyé à l'adreſſe que vous m'avez indiquée, *l'Hiſtoire d'Arménie de Moyſe de Chorene*, traduite par *WHISTON*, & les *Oeuvres de Tatien*, de l'Edition d'Oxford de 1700, que vous m'avez demandées. Le Neveu du Docteur Bentley qui eſt ici de retour depuis quelque temps, á annoncé aux Savants Anglois l'Ouvrage où vous vous propoſez de conſtater la certitude de l'ancienne Hiſtoire Chinoiſe & d'éclaircir la

Chronologie de cette Nation. On l'attend avec impatience pour le traduire, on eſt ſûr d'avance que vous y porterez toutes les lumieres dont le ſujet peut être ſuſceptible. Vous avez cet eſprit Philoſophique, ſi rare parmi les Savants même, qui ſoumet tout au raiſonnement. Comme il n'eſt point de Sciences qui vous ſoient étrangeres, vous pouvez profiter ſur toutes ſortes de matieres du ſecours mutuel qu'elles ſe prêtent les unes aux autres. La plupart de ceux qui s'adonnent à l'érudition, ne ſont pas aſſez Philoſophes; d'un autre côté, nos Philoſophes modernes ne ſont pas aſſez ſavants; vous êtes, vous, Monſieur, bien différent des uns & des autres : ni les Noms, ni les Sciences même ne vous en impoſent; & en effet, le premier fruit que l'on doit retirer des connoiſſances humaines, eſt de ſavoir les apprécier.

Tout ſurchargés que ſont les Livres du vieux Docteur Bentley d'une érudition peſante & quelquefois hazardée, ils ſont pourtant encore d'un meilleur commerce que lui. Vous

avez connu notre célebre Abbé de Longuerue ; le Savant Anglois dont vous me demandez des nouvelles, lui ressemble beaucoup. C'est un homme tout hérissé de Grec & de Latin, & plus fait pour inspirer du dégoût pour le savoir en général, que de l'estime pour celui qu'il posséde, & je n'en suis pas surpris : tout homme qui ne voit pas le monde, & qui vieillit dans le commerce des Livres, contracte une dureté qui rend sa société aussi incommode, que sa science pourroit la rendre désirable.

Tel est le caractere de la plupart des Savants Anglois, parce qu'ils sont communément confinés dans la poussiere des Colleges : mais si les Pédants sont plus communs parmi eux, peut-être aussi que les nôtres sont trop superficiels. La Littérature Grecque & Latine est aujourd'hui beaucoup moins cultivée en France qu'en Angleterre. Les Universités d'Oxford & de Cambridge, sont remplies d'hommes de la plus grande érudition. En France, le goût de la Philosophie a presque entierement détruit celui des Belles-Lettres.

Je l'avoue, & je l'avoue à regret; l'inconstance qui nous est naturelle, s'étend à tous les objets. Les Sciences, comme les mœurs, sont parmi nous soumises à l'empire de la mode. Selon l'esprit ou le caprice de ceux qui occupent les premiers rangs dans la République des Lettres, nous cultivons les différentes Sciences qui sont de son domaine. Leurs exemples nous tiennent lieu de Loix. Nous faisons des Romans ou des Contes de Fées, nous sommes Poëtes ou Géometres. Chacun, au lieu de suivre son goût, ne consulte que celui qui regne : on se livre au genre pour lequel on a le moins de talent, parce que c'est celui qui est le plus en vogue. Tel n'étoit fait que pour enfler des chalumeaux, qui ne craint pas de chausser le Cothurne. A peine un Ouvrage fait-il du bruit dans le monde, que ceux qui sont le plus éloignés du génie qui l'a produit, font des efforts inutiles pour l'imiter. Tout original qu'est dans son genre le *Paysan parvenu*; un Auteur n'a-t-il pas cru nous avoir enrichis d'un

Roman du même goût, pour avoir donné au sien à peu près le même titre? Les Copistes du Pont Notre-Dame qui estropient les figures qu'ils prennent çà & là dans les desseins de M. Boucher, ne laissent pas de se regarder aussi comme Peintres. Les Fables de la Fontaine ne sont pas faites uniquement pour les enfants. La cinquieme du quatrieme Livre contient, sur les aveuglements de l'amour-propre, une leçon dont plusieurs de nos Ecrivains auroient grand besoin.

On peut dire que les Savants Anglois rendent encore un véritable culte aux Anciens. Cette Nation si Philosophe ne l'est pas à tous égards, & l'amour de la liberté ne l'empêche pas d'être sur plusieurs points l'esclave de ses préjugés. Nous donnons peut-être aujourd'hui en France dans l'extrémité opposée. Ceux qui, parmi nous, ont les premiers levé l'étendard contre les Anciens, ne vouloient qu'abolir une superstition qui pouvoit arrêter l'émulation, & donner des entraves au génie. Leur hardiesse

a été auſſi fatale aux Lettres, qu'elle devoit naturellement leur être avantageuſe. Leurs Sectateurs ont abuſé de leurs principes. Quelques-uns ont oſé ſubſtituer à une eſtime, peut-être outrée, pour les grands Hommes de l'antiquité, un mépris ſûrement beaucoup plus injuſte & plus pernicieux. Les uns avoient eu tort de vouloir que les Ouvrages des Anciens fuſſent l'unique regle des Modernes; les autres en ont eu un plus grand, c'eſt de ne pas convenir que s'ils ont des défauts que nous devons éviter, à beaucoup d'autres égards, nous ne pouvons mieux faire que de les prendre pour nos modeles.

En France on n'étudie plus aſſez la Langue d'Homere & de Platon. Le ſavoir y eſt trop négligé, pour ne rien dire de plus. Il eſt aiſé de s'appercevoir dans nos Auteurs modernes, du peu de commerce qu'ils ont avec ces grands Génies. En quittant les ſentiers qu'ils nous ont frayés, & que tant d'Ecrivains du ſiecle de Louis XIV. ont ſuivi ſi heureuſement, nous nous ſommes écartés des

des sources du goût & de la vérité.

Cette négligence où nous sommes tombés à l'égard des Anciens, nous est plus dommageable que ne l'eût jamais été l'aveugle prévention que nous avions autrefois pour eux. Celle que bien des gens ont aujourd'hui en faveur des Anglois, n'est peut-être pas moins outrée; je souhaite qu'elle ne nous devienne pas plus nuisible. La Philosophie a mis leurs Ouvrages à la mode. La Géometrie est aujourd'hui la Science qui est le plus en honneur. Comme les Anglois sont les premiers Géométres, on veut aussi que nous les regardions dans les autres genres comme nos maîtres. Nous avons mis depuis peu leur Langue au rang des Langues savantes; les femmes même l'apprennent, & ont renoncé à l'Italien pour étudier celle de ce Peuple Philosophe. Il n'est point, dans la Province, d'Armande & de Belise qui ne veuille savoir l'Anglois. Vous sentez, vous, Monsieur, qui connoissez cette Langue, quel avantage le Sexe peut en retirer. Quelle source d'amuse-

ment, & quelle Ecole de mœurs pour les femmes que le Théatre Anglois ! Sur-tout que n'ont-elle pas à acquérir du côté de l'agrément & des graces de l'esprit, par la connoissance de leurs Brochures politiques !

Si les Critiques étoient plus sages, de quelle utilité ne seroient-ils pas à la République des Lettres ; ils en pourroient être le soutien, mais ils dégradent eux-mêmes leur autorité par le mauvais usage qu'ils en font. Ils sont plus animés par une basse jalousie contre ceux qui s'y distinguent, que par un vrai zele contre les abus qui s'y glissent. (*) Aujour-

(*) „ Il est vrai que le plaisir malin que donne „ une Critique qui déchire de mauvais Ecrivains, „ & qui en rabaisse d'excellents, est un sel qui la „ rend d'un goût exquis pour les mal-honnêtes „ gens ; mais ce n'est pas un bon moyen pour être „ estimé, que de plaire par de pareilles voies : tout „ l'avantage en revient au Libraire, & l'Auteur „ n'en retire pour l'ordinaire qu'une réputation „ ambigue & l'indignation des gens de bien. *Traité de la Critique.*

Après une réflexion aussi juste, il est étonnant que M. l'Abbé de S. Réal soit tombé lui-même dans le défaut qu'il condamne. On peut lui reprocher & la malignité & la passion qu'il reprend dans les autres ; il imite l'Auteur qu'il réfute : ainsi il se trouve en contradiction avec ses propres maximes qui ne permettent de critiquer que les morts, en

d'hui parmi ceux qui se donnent eux-mêmes le nom de Gens de Lettres, les uns ne font pas assez de cas du savoir, les autres n'estiment pas l'esprit autant qu'on doit l'estimer ; & communément les uns & les autres ont leurs raisons pour penser ainsi. L'esprit n'est que l'instrument, & le savoir n'est que la matiere où on doit l'appliquer ; d'ailleurs ce que l'on appelle en France du nom d'esprit, en a souvent un tout différent dans les autres Pays : celui qui est à la mode, aujourd'hui n'est qu'un outil foible qui ne peut servir à construire rien de solide. L'homme d'esprit qui n'est pas savant, est semblable aux enfants qui emploient beaucoup de soin & quelquefois d'art pour bâtir des châteaux de cartes. Le Savant qui n'est pas homme d'esprit, n'est qu'un Manœuvre qui tire les matériaux de la carriere, &

quoi elles ne sont pas justes. Il est certain que la Critique, pourvu qu'elle soit polie, est non-seulement utile, mais nécessaire même à l'égard des Auteurs vivants, soit pour les tenir en garde contre les écueils où la paresse & la presomption les font si souvent échouer, soit pour éclairer les Contemporains & empêcher le mauvais goût de s'établir.

ne fait tout au plus que les entasser.
Celui qui est l'un & l'autre, est le véritable Architecte. Tels étoient les Bayles, les La Monnoies. Nous en avons bien encore quelques-uns à qui, comme à vous, on peut rendre cette justice, de l'aveu de toute l'Europe. M. le Président Bouhier, M. le Président de Montesquieu, M. l'Abbé Gedoyn, & quelques autres de vos Confreres sont de ce nombre. Mais en récompense combien avons-nous de Maçons, dans tous les genres, qui se mêlent de l'Architecture !

L'apprentissage de tous les Auteurs en Angleterre, sont les Brochures politiques ; en France ce sont les Critiques & les Romans. La manie des jeunes gens de notre siecle est de juger. Ils veulent décider de tout avant que de rien connoître ; ils veulent enseigner les autres avant que d'avoir pris la peine de s'instruire eux-mêmes. En un mot, ils se font Auteurs en sortant du College. Et que font-ils ? Des Critiques. C'est-à-dire, des Ouvrages qui demandent le plus d'expérience. Notre siecle est

dit-on, plus éclairé que ceux qui l'ont précédé, mais à qui en avons-nous l'obligation? Ce n'eſt point à toutes ces foibles lueurs aujourd'hui ſi communes, c'eſt aux grandes lumieres qui ont paru dans le ſiecle dernier. Si les connoiſſances ſont plus généralement répandues, les gens riches en ſavoir n'en ſont devenus que plus rares. Tout le monde a de l'eſprit: tout le monde écrit bien: mais il eſt aujourd'hui peu d'hommes de génie & de véritables Savants. Ne nous en laiſſons pas impoſer par les productions de nos eſprits précoces. On prend aujourd'hui un eſſor plus prompt, mais on ne s'éleve pas ſi haut. Le ſiecle de Louis XIV. ſera celui des merveilles pour les Lettres aux yeux de la poſtérité, le nôtre ne lui paroîtra peut-être que celui des petits prodiges.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXIII.

A M. le Marquis DE LOMELLINI, Envoyé de Gênes à la Cour de France.

Des moyens que le Czar Pierre a employés pour civiliser & enrichir ses sujets. Que le Commerce, les Armes & les Sciences concourent également à l'agrandissement d'un Etat. Que le Commerce qui contribue beaucoup aujourd'hui à la grandeur de la France n'y est pas assez honoré.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOUS recevrez plutôt que vous ne vous y attendiez, l'Histoire de l'Empire Ottoman (*) que vous m'avez demandée : Le Courier de M. l'Ambassadeur d'Angleterre a bien voulu s'en charger. M. le Prince de Cantemir a dû être content de l'accueil que les Anglois ont fait à l'Ouvrage

(*) Par DEMETRIUS CANTEMIR, Prince de Moldavie.

de ſon Pere, traduit en leur Langue (*); il ſeroit lui-même plus capable, que-qui que ce ſoit, de nous en donner un qui ne nous intéreſſeroit pas moins.

Je veux parler d'une Hiſtoire de Ruſſie, qui manque & à ſa Nation & à l'Europe, à qui il importe aujourd'hui ſi fort de la connoître. Il a tenté inutilement d'engager quelques Anglois à y travailler : Depuis ayant ſu que M. l'Abbé Hubert, que vous connoiſſez, en avoit formé le projet, il l'a encouragé autant qu'il l'a pu à l'exécuter. Je ſais que par les relations qu'a M. l'Abbé Hubert avec les Pays étrangers, il a déjà raſſemblé des Mémoires fort curieux ſur le Regne de Pierre le Grand; mais tout homme qui n'ira pas à Petersbourg apprendre la Langue Ruſſe, & conſulter les Originaux, ne peut nous donner qu'une Hiſtoire fort imparfaite de cette puiſſante Monarchie.

(*) A Londres, chez Knapton 1734. Cette Hiſtoire a auſſi paru depuis traduite en François, à Paris, chez Barrois 1743.

Le CZAR PIERRE a choiſi, pour arriver à la véritable gloire, le chemin le plus ſûr & le moins fréquenté. Il a fondé ſa grandeur ſur le bonheur de ſes Sujets; & n'a cherché à rendre ſon Empire plus puiſſant qu'en les rendant plus riche. Aucun Prince n'a mieux connu que lui tous les avantages du Commerce, & n'a pris des meſures plus ſages pour les procurer à ſa Nation. Il eſt venu lui-même dans les Pays policés de l'Europe chercher la connoiſſance des Arts qui manquoient au ſien. Des milliers d'hommes qui vivent dans un Etat ſans travailler, doivent l'épuiſer néceſſairement; dans celui, au contraire où les Pauvres trouvent de l'emploi, les richeſſes ſe répandent ſur toute la Nation. Le Czar avoit coutume de dire qu'il ſeroit bientôt le plus riche Prince de l'Europe, parce qu'il comptoit employer tous ſes Sujets. Plus grand par un abaiſſement volontaire, que ſur le Trône même dont il ſe plaiſoit à deſcendre, pour leur donner l'exemple du travail, on l'a vu s'appliquer à différents

métiers. Il a envoyé plusieurs jeunes gens en Angleterre & en Hollande pour y apprendre à construire des Vaisseaux, à fabriquer des Draps, à faire des Montres, &c. Convaincu que les Arts ne peuvent se perfectionner sans les Sciences, il a fait venir des Savants des différentes parties de l'Europe pour fonder son Académie de Petersbourg. Je le vois toujours occupé du bien de sa Nation, ne négliger aucune des voies qui peuvent l'enrichir, la policer & la rendre plus heureuse : Dans le Réformateur de ce puissant Empire, je vois le Fondateur & le Pere d'un nouveau Peuple. Le bruit que Charles XII. a fait dans l'Europe a coûté cher à lla Suede. Le Czar Pierre est un Héros d'un ordre supérieur : Des générations d'hommes qui sont encore à naître, béniront sa mémoire. Il a mérité le nom de Grand, du consentement de toute l'Europe, & le conservera de l'aveu de toute la postérité.

Dans le systême Politique, comme dans celui de l'Univers, toutes les

parties se tiennent. Le Commerce, les Armes, les Lettres, quoique d'une nature opposée, ont cependant ensemble une relation que les Génies, faits pour gouverner, ne peuvent manquer d'appercevoir. Les Anglois, qui approfondissent tout, ont vu comme un trait de la politique du Cardinal de Richelieu l'établissement de l'Académie Françoise, qui parut ici dans le commencement si suspect aux uns & si indifférent aux autres. Il est des voies insensibles, & qui n'en conduisent pas moins sûrement à l'aggrandissement des Monarchies. Tandis que d'un côté le Commerce assure les conquêtes par les richesses qu'il apporte à un Etat, de l'autre les Lettres qui polissent les mœurs, & rendent une Nation plus douce & plus florissante, font aimer sa domination. Il est aisé de contenir le Peuple dans l'obeissance, quand le nouveau joug qu'on lui impose est plus doux que celui auquel il étoit accoutumé.

Avant que la France songeât à s'aggrandir par le Commerce, elle

faiſoit de nouvelles conquêtes ſans devenir plus puiſſante. Comme elle avoit des hommes, & qu'il ſortoit plus d'argent du Royaume par ces dépenſes extraordinaires, qu'il n'y en pouvoit rentrer, après avoir mis de grandes Armées ſur pié, elle gagnoit peu de terrein, ou perdoit bientôt celui qu'elle avoit gagné. Les Eſpagnols & les Anglois lui faiſoient la loi. Le Commerce eſt une des ſources de l'état floriſſant où depuis elle eſt parvenue, & auquel les Turennes, les Richelieux & les Colberts, ont également contribué. C'eſt ce dernier qui a la gloire d'avoir créé notre Marine. Louis XIV. en guerre avec toute l'Europe, étoit encore aſſez puiſſant pour diſputer l'Empire de la Mer aux Anglois & aux Hollandois réunis.

Le Commerce eſt auſſi néceſſaire pour ſubvenir aux frais de la guerre, que pour entretenir l'abondance dans la paix. C'eſt avec de l'argent que l'on prend des Villes, que l'on gagne des Alliés, & que l'on achete des Troupes auxiliaires. Ce ſont les

richesses des Anglois qui ont suscité de si puissants Ennemis à la France. Quelles guerres la République de Venise n'a-t-elle pas soutenues contre le redoutable Empire des Turcs ! Et qui sait mieux que vous comment la vôtre est parvenue aujourd'hui à soumettre les Rebelles de Corse ?

En temps de paix, la consommation, qui est le soutien de la culture des terres, devient plus forte dans les Villes à proportion que le Commerce fleurit davantage. Plus les commodités y abondent, plus elles augmentent d'Habitants. Mais il seroit à souhaiter qu'on ne permît de s'y établir qu'à ceux qui, d'une maniere ou d'autre, contribuent à l'avantage commun, & que les Villes ne fussent pas l'asyle de la fainéantise. On devroit sur-tout en bannir ce nombre prodigieux de domestiques oisifs, que le faste des Grands & la vanité des gens riches qui les imitent, y entretiennent au préjudice des Manufactures & de la culture des terres. Autant le luxe, qui fait travailler des Ouvriers, peut être avantageux à la

Société, autant celui qui fait vivre tant d'hommes inutiles, du travail des autres, est véritablement pernicieux en quelque Etat que ce soit. Cet abus est aujourd'hui porté parmi nous à un tel excès, qu'il mérite toute l'attention du Gouvernement.

Dans le siecle où nous vivons, l'Europe est trop éclairée pour ne pas regarder le Commerce comme la partie la plus essentielle de la Politique, qui, en effet, a entierement changé de face, depuis que toutes les Nations policées sont devenues plus ou moins commerçantes. Personne ne sait mieux que vous combien il est difficile, à cet égard, d'accorder les intérêts des différents Potentats.

Lorsque les Anglois paroissoient si allarmés pour les libertés de l'Europe, ils n'étoient réellement occupés que de leur intérêt particulier. Un Prince du Sang de France ne leur faisoit ombrage sur le Trône d'Espagne, que par rapport à leur Commerce : On doit le regarder toujours comme le véritable motif qui les porte à faire la guerre, & comme l'unique objet qu'ils cherchent dans la paix.

En toute ſorte d'Etats, le fondement du Commerce eſt la Liberté : On l'a ruiné quelquefois en voulant le protéger. L'Induſtrie des Négociants va ſouvent plus loin que la prudence de ceux qui les veulent diriger. La ſage pratique des Gouvernements Républicains devroit ſur ce ſujet ſervir de regle aux autres. On ne doit autoriſer les Compagnies excluſives que dans le cas de néceſſité abſolue ; ce n'eſt que pour l'avantage général qu'il eſt à propos de préjudicier à celui des particuliers.

Les richeſſes qui ſont le fruit du Commerce, ne ſont peut-être pas aſſez pour lui donner tout l'encouragement dont il a beſoin, ſur-tout dans une Nation comme la Françoiſe qui ſe pique d'une certaine ſenſibilité à la gloire, qui lui eſt particuliere. En France nous ne faiſons pas aſſez de cas du Négociant ; la plupart ont l'injuſtice de le confondre avec le Marchand qui vend en détail. Il arrive de là que le fils préfére au Commerce qui a enrichi ſon pere l'exercice d'une Charge qui abſorbe le bien qu'il lui a

laissé ; ce qui cause un très-grand dommage à la Société. Plus les fonds que l'on porte dans le Commerce sont considérables, plus on est en état de le faire avantageux & pour soi & pour sa Nation, dont on accroît les richesses en augmentant les siennes.

Nos Voisins, plus sages à cet égard, honorent un Etat qui contribue au soutien de tous les autres. La Profession de Négociant, en Angleterre, n'a rien que de respectable, parce que c'est celle d'un Citoyen utile à sa Patrie : elle n'est point incompatible avec la qualité de Membre du Parlement, c'est-à-dire, de Législateur. Et à quelle plus grande gloire des particuliers peuvent-ils arriver, qu'à celle de veiller, à ce titre, au bonheur de leurs Concitoyens !

Un des grands Hommes que la France ait eu, le Duc de Sully, dit qu'il n'y peut avoir qu'un préjugé des plus aveugles, qui fasse regarder les Finances par les Gens de qualité comme au-dessous de leur naissance. *Le vrai grand Homme ne sait que chercher à être utile à sa Patrie dans tous les*

temps de quelque maniere que ce ſoit : & où eſt la baſſeſſe, ſinon à laiſſer flétrir par une vie délicieuſe & efféminée, telle que les perſonnes de qualité la menent en France pendant la paix, toute la gloire dont on a pu ſe couvrir pendant la Guerre (*) ?

Si on veut faire fleurir le Commerce en France, il faut y attacher des honneurs ; & la juſtice ne l'exige-t-elle pas du moins autant que la politique? (†) On peut être utile à ſon Pays de plus d'une maniere. De riches Négociants contribuent en tout temps à l'avantage, & ſouvent au ſalut de leur Nation. Une de leurs Lettres de change va tout-à-coup faire ceſſer la famine dans leur Patrie, ou délivrer leurs Concitoyens de l'invaſion de l'Ennemi.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

(*) Mémoires de Sully.

(†) Voyez la Préface des *Diſcours Politiques* de M. HUME, de l'Edition de Dreſde.

LETTRE

LETTRE LXIV.

A M. le Préſident de MONTESQUIEU.

Que les Ecrits du Parti oppoſé au Miniſtere reſpirent plus l'eſprit d'indépendance que l'amour de la Liberté. De l'Etat Républicain & des inconvénients qui y ſont preſque néceſſairement attachés.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

IL eſt impoſſible que les avantages & les défauts du Gouvernement Anglois aient échappé à celui qui a ſi bien démêlé les cauſes de la grandeur & de la décadence de la République Romaine : aucun Ecrivain n'a mieux fait ſentir que vous l'influence de la Morale ſur la Politique ; & en effet, les abus qui ſe gliſſent quelque part que ce ſoit dans l'adminiſtration des Loix, ſont les

germes de ces mêmes désordres qui ont opéré tant de fois la révolution des Empires. Combien de Gouvernements en Europe n'ont conservé de leur premiere institution que la forme extérieure ! On ne s'apperçoit pas, ou l'on ne veut pas s'appercevoir de ces altérations : des Peuples entiers sont tellement gouvernés par l'opinion, que les uns se vantent de jouir des avantages qu'ils n'ont pas, & que les autres les possedent souvent sans les connoître.

C'est vous-même, Monsieur, qui nous avez fait observer la folie des Grecs, qui se livrerent à une joie stupide & se crurent libres en effet, lorsque les Romains ordonnerent que chaque Ville Grecque, qui avoit été à Philippe ou à quelqu'autre Prince, se gouverneroit désormais par ses propres Loix ; comme s'il étoit possible que ces petites Républiques ne fussent pas dans une entiere dépendance de leurs prétendus Libérateurs.

On ne peut jetter les yeux sur ces Ecrits politiques, que l'on imprime

ici journellement contre le Miniſtere, ſans être ſurpris d'une eſpece de contradiction où tombent les Auteurs qui ſe piquent de raiſonner juſte. D'un côté ils louent avec excès la Conſtitution de leur Gouvernement; de l'autre ils ſe plaignent avec amertume de la violation continuelle de leurs Loix & de leurs Privileges: c'eſt, ce me ſemble, ou vanter un Gouvernement qui n'exiſte que dans leur idée, ou déplorer des malheurs qui n'ont point de réalité. De façon ou d'autre on peut les ſoupçonner de pécher contre la bonne foi, ſans laquelle un Ecrivain de Parti n'eſt qu'un déclamateur.

Un Auteur Anglois parlant des plaintes continuelles qui ſe font & dans la Chambre Haute & dans la Chambre Baſſe de ce que la Cour y diſpoſe toujours de la pluralité des Suffrages, compare le Parlement aux deux Soſies, dont l'un ſe plaint des coups qu'il avoue s'être donnés.

Il n'eſt pas difficile de reconnoître par l'eſprit Républicain qui regne dans tous ces écrits, que ſouvent

on n'en veut pas moins au Roi, qu'au Miniſtre dépoſitaire de ſon autorité. Autant on y fait d'efforts pour peindre avec violence les inconvénients où les Monarchies peuvent être ſujettes, autant on emploie d'art pour en pallier d'auſſi grands peut-être qui ſont inſéparables des Républiques.

Rien n'eſt plus aiſé que de préſenter le Gouvernement Républicain ſous la forme la plus propre pour en impoſer aux hommes. Il promet la liberté & l'abondance ; quelquefois même il annonce l'égalité des rangs, moyen ſi ſûr de charmer la Populace. Mais le Sage ne juge pas ſur les ſeules apparences ; il regarde l'égalité des rangs comme véritablement contraire au bien d'une Nation ; il eſt convaincu que celle des richeſſes eſt abſolument impoſſible. Le plus grand & le plus petit, celui qui eſt dans l'opulence & celui qui gagne ſa vie à la ſueur de ſon front, tout eſt dans l'ordre, qui eſt le bien général. L'égalité où tous les hommes aſpirent, eſt un état de guerre

continuelle. Il faut qu'il y ait des forts & des foibles, & peut-être des biens & des maux : c'est de ces discordances particulieres que résulte l'harmonie du tout.

Le Peuple prend plus garde aux noms qu'aux choses ; il croit posséder la liberté quand il l'a pour devise ; ceux qui se trouvent saisis de l'autorité, en le repaissant d'idées chimériques, trouvent le moyen de l'enchaîner réellement. Lorsque Cromwel relevoit *la Majesté du Peuple Anglois*, il le tenoit dans les fers. Mais vous, Monsieur, à qui rien n'en impose, vous savez qu'on peut être libre sous un Roi (*) & esclave dans une République.

On nous fait de grands éloges de la constitution politique des Athéniens ; cependant si l'on songe aux Factions qui ont troublé cette République, où souvent les hommes les plus illustres & les plus vertueux ont été persécutés, exilés, punis

(*) . . . . . *Nunquam Libertas gratior extat*
Quàm sub Rege pio.
Claud. de laud. Stil. Lib. 3.

de mort au gré d'un Orateur plus emporté par sa passion que par le zele du bien public, on est tenté de croire que ce Peuple qui se piquoit tant de liberté, étoit dans le fond l'esclave d'un petit nombre de Factieux, qui se rendoient redoutables à tout le reste.

Vous avez judicieusement remarqué que parmi nous les Républiques d'Italie, qui se vantent de la perpétuité de leur Gouvernement, ne doivent se vanter que de la perpétuité de leurs abus, & qu'elles n'ont pas plus de liberté, ni même de puissance, que Rome n'en eut du temps des Décemvirs. (*)

Tandis que Milton, dont la plume étoit vendue à Cromwel, tachoit d'inspirer aux Anglois la haine des Rois & l'amour du Gouvernement Républicain, Hobbes, un des plus grands Philosophes d'Angleterre, fit une Traduction de Thucydide, pour détruire les fausses idées que le Fanatisme commençoit à répandre dans

(*) De la Grandeur des Romains & de leur Decadence. Chap. VIII.

là Nation. L'Histoire des Macédoniens, qui obéissoient à des Rois, offre moins d'exemples de l'abus de l'autorité, que celle des Athéniens qui étoient gouvernés par un Sénat.

Qu'un Peuple soit réduit sous le joug par une ou plusieurs mains, la servitude est toujours servitude: peut-être même est-elle moins dangereuse, imposée par l'ambition d'un seul Maître, que par la prévarication de tout un Corps, Le Peuple est plus allarmé des injustes entreprises d'un Prince, que des atteintes plus spécieuses de ceux à qui il confie le dépôt de sa liberté. Quelque altération qu'elle reçoive entre leurs mains, ils trouveront toujours l'art de couvrir les mesures les plus suspectes du voile de l'intérêt public. C'est ainsi qu'aujourd'hui dans les deux Chambres du Parlement, ceux qui ont des places à la Cour ou qui en reçoivent des pensions, appellent une *dépendance nécessaire* la corruption & la vénalité des suffrages que toute la Nation leur reproche, comme si le nouveau nom qu'ils ont imaginé

pouvoit changer la nature de ce que du temps de Charles II. leurs ancêtres ont regardé comme un crime envers la Patrie. Ce n'est pas le seul exemple où les hommes se permettent les actions les plus basses, pouvu qu'ils puissent y donner des noms honnêtes. Autant cette dépendance paroît nécessaire à ceux que le Ministre intéresse à la trouver telle, autant elle est déshonorante pour le Parlement & préjudiciable au bien de la Nation. Conformement à ces principes, & par des voies de corruption à peu près pareilles, les Empereurs de Rome gouvernoient aussi arbitrairement avec le consentement & l'approbation du Sénat, que s'il n'y en eût point eù du tout. Les Anglois conservent encore la forme de leur ancienne constitution, mais il se pourroit que les abus en eussent altéré le fond. La marque distinctive de leurs libertés, consiste en ce qu'ils choisissent eux-mêmes leurs propres Représentants, qui sont une branche de la Législation, qui ont seuls le pouvoir de donner

de l'argent, ſans le conſentement deſquels rien ne peut paſſer en Loi, & qui ſont autoriſés à rechercher la conduite & punir les malverſations des perſonnes chargées par le Roi de l'adminiſtration du Gouvernement. Vous ſavez cependant, Monſieur, que ſi la vénalité des ſuffrages n'a pas totalement anéanti cet article ſi eſſentiel des libertés du Peuple, elle l'a rendu preſque entierement inutile. Vous voyez que les principes ont tellement changé, qu'on prétend aujourd'hui que la branche de la légiſlation, qui eſt faite pour contenir le Miniſtre, doit être dans ſa dépendance. Pluſieurs petits Bourgs qui étoient autrefois peuplés & floriſſants, & qui ne ſont preſque plus habités, ont le droit d'envoyer des Députés au Parlement. Quelle facilité ne donne pas au Gouvernement la pauvreté de ceux qui les choiſiſſent pour faire tomber leurs ſuffrages ſur ceux qu'il plaît à la Cour de nommer? C'eſt ce qui fait que la Chambre des Communes eſt remplie de tant de perſonnes pourvues

d'Offices Civils ou Militaires, & par conséquent sous la férule du Ministre.

Ainsi les Administrations politiques, les plus différentes par leur nature, ne laissent pas, à beaucoup d'égards, de revenir au même pour les effets. Si dans un état Monarchique le Roi donne à ses favoris, dans un Etat Républicain les Chefs donnent à leurs partisans. Mais en ce dernier tous ceux qui n'ont aucune part au Gouvernement, sont plus opprimés que ceux qui vivent sous un Prince. Y eut-il jamais de Monarchie aussi absolue dans le monde, que l'empire avec lequel le Sénat de Venise gouverne cette République? Est-il un Pays en Europe où le Peuple soit plus esclave qu'en celle de Pologne? Les Monarchies Chrétiennes sont toutes limitées par la Loi. Mais lorsque la puissance exécutrice est dans les mains de ceux qui ne sont grands que par l'abaissement du Peuple, quel peut être son secours? Il doit souffrir sans remede, puisqu'il est oprimé par ceux même

qui le repréſentent. Il réſulte de l'Hiſtoire des Grecs & des Romains, c'eſt-à-dire, des Peuples qui ont penſé le plus juſte en matiere de Gouvernement, que la Liberté n'appartient pas plus néceſſairement aux Etats Démocratiques ou Ariſtocratiques, qu'au Monarchique, ou à quelqu'autre Conſtitution politique que ce ſoit; qu'elle ne conſiſte pas même à être gouverné par les Loix, mais à n'être pas obligé d'obéir à un pouvoir arbitraire ou à des Loix qui ne diſpenſent pas également la juſtice & l'équité, qui ne veillent pas de même au ſalut des Grands & des Petits, & n'aſſurent pas les privileges du Peuple auſſi ſolidement que les prérogatives de celui ou de ceux qui gouvernent.

Il eſt, vous le ſavez, plus d'une République où le Corps de la Nation, à la vérité, eſt libre, mais où chaque particulier eſt, pour ainſi dire, eſclave par la forme de Gouvernement auquel il s'eſt ſoumis. Il ne peut guere y avoir qu'un Fanatiſme mal entendu, qui ſoutienne la liberté

d'un Etat, lorſque celle de tous les Membres qui le compoſent lui eſt immolée. N'eſt-ce pas là un de ces cas où les hommes préferent une gloire imaginaire à leurs véritables intérêts, & le nom de Liberté, aux avantages qui ſeuls doivent la rendre déſirable ?

Dans bien des Etats Républicains, un homme libre ne veut dire autre choſe que celui qui n'obéit pas à un Roi. N'en avons-nous pas à nos portes, où le ſoin de la Liberté fait porter à chaque particulier les entraves les plus peſantes ? Si nos Maiſons Religieuſes ſont des eſpeces de petites Républiques qui ſe choiſiſſent leurs Chefs, les petites Républiques ne ſont que de grandes Communautés, où la ſévérité de la Regle eſt un joug pour tous ceux qui les compoſent. Quel eſt le Citoyen de Londres qui voudroit acheter la liberté à ce prix, & s'accomoder de la vie contrainte d'un Bourgeois de Bâle ou de Geneve ? C'eſt en vain qu'en Angleterre le Magiſtrat entreprend de reformer des abus, on y brave ſon autorité parce

qu'il n'a pas la force en main pour ſe faire obéir. Dans un Pays où les Loix ne ſont pas reſpectées, on a moins d'amour pour la liberté que de goût pour l'indépendance. Et en effet, les Maximes de la plupart de ceux qui écrivent contre le Miniſtere, conduiſent plutot à l'Anarchie, qu'à aucune eſpece de Gouvernement.

Indépendamment de ces inconvénients qui ne regardent que les particuliers, il en eſt pluſieurs autres qui concernent le Corps même de la République. C'en eſt un très-grand que la longueur des délibérations, dans les circonſtances où il eſt queſtion d'agir promptement. Le ſort des Etats Républicains eſt de vivre dans des allarmes continuelles : leurs Voiſins ne ſauroient ſe remuer ſans leur donner d'ombrage ; s'ils en ont d'ambitieux, leur Ennemi a eu le temps d'agir, avant qu'ils aient eu celui de délibérer. C'eſt-là ce qui dans les grands périls a obligé la République Romaine à ſe créer un Dictateur. Qu'en eſt-il arrivé ? Que les Citoyens à qui elle a confié ce

pouvoir abſolu, s'en ſont enfin ſervi pour la ſubjuguer. Ceux qui, dans les mêmes circonſtances, oſeront courir les mêmes riſques, peuvent-ils ſe flatter de prévenir ce que les Romains n'ont pû empêcher ? Il arrive encore que les factions, les ſéditions & les révoltes auxquelles cette forme de Gouvernement eſt plus ſujette à meſure que le Peuple y eſt plus puiſſant, expoſe continuellement la Nation à devenir la proie de ſes Voiſins.

Quoiqu'il en puiſſe être, laiſſons le vulgaire ſe repaître d'un bonheur, d'une gloire, & quelquefois même d'une liberté chimérique. Celui qui n'écoute aucun préjugé, aimera peut-être mieux vivre dans la tranquille ſécurité d'un Etat Monarchique, que dans les agitations continuelles d'une Démocratie turbulente, & obéir à un ſeul que d'être mis ſous le joug par ceux qui ſont nés ſes égaux.

La Liberté eſt ſans doute le bien le plus précieux de l'homme ; mais le Sage eſt toujours libre. La juſtice

& la droiture ſont les regles de ſa volonté contre laquelle il ne fait jamais rien. On doit ſe trouver heureux de vivre ſous un Gouvernement qui peut nous rendre meilleurs & nous empêcher de nous égarer. Le frein de notre raiſon eſt trop foible : la ſévérité des Loix eſt l'unique moyen de contenir la multitude. Celui qui peut faire plus qu'il n'eſt convenable, riſque de faire plus qu'il n'eſt légitime. Le vice va toujours en progreſſion.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

Fin du ſecond Volume.

TABLE

Des LETTRES *contenues dans le second Volume.*

Lettre

Fin de la Table.

